ARTS MAGAZINE

ARTS MAGAZINE

OCTOBRE 2013 / N° 80 / 5,90 €

DOM, BELGIQUE, LUXEMBOURG : 6,70 € / SUISSE : 9 CHF / CANADA : 10 $CAN / MAROC : 60 MAD

M 02151 - 80 - F: 5,90 € - RD



DOSSIER

LES LIEUX D'ART VOIENT PLUS GRAND

EXPOSITIONS

PAUL KLEE
RYAN GANDER
ZENG FANZHI

EUROPUNK
À LA CITÉ DE LA MUSIQUE



PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

DES HISTOIRES DESSINEES ENTRE ICI ET AILLEURS

BANDE DESSINEE ET IMMIGRATION 1913-2013

ALBUMS

EXPOSITION DU 16 OCTOBRE 2013 AU 27 AVRIL 2014



















www.histoire-immigration.fr

Mardi au vendredi 10h00 - 17h30 et samedi - dimanche 10h00 - 19h00.

PALAIS DE LA PORTE DORÉE - PARIS 75012

Métro 8 - Tramway 3a - Porte Dorée

L'ÉMERGENCE DU PUNK ART : « FUCK TON BUZZ ! »

Jean-Martial Lefranc RÉDACTEUR EN CHEF

Trente ans plus tard, les punks entrent au musée, à La Cité de la Musique, avec « Europunk, une révolution artistique en Europe (1976-1980) ».
Intéressant de voir le « No Future » rendu à l'éternité dans le cadre distingué d'une exposition bien accrochée et pleine de « curation ».
Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que le plan initial de destruction anarchique échoue à ce point ?
Comment les artistes adhérents éphémères au mouvement se retrouvent-ils ainsi précipités dans cette postérité involontaire ?
Proposons une hypothèse, le punk est l'ultime phénomène de culture jeune avant l'émergence de l'Internet.

À l'époque, pas de moyen de faire le buzz en dehors des médias traditionnels. Pour passer la rampe, il fallait faire la une du *Sun,* de *Libération,* passer sur Antenne 2, aux *Enfants du Rock* ou avoir sa chanson en forte rotation sur Radio 1.
Le buzz n'existait pas.
La condition de la notoriété, c'était d'investir les médias et de les tenir en haleine. La barrière à l'entrée du succès était haute et le niveau de la transgression était exigeant.
Malcolm McLaren, manager des Sex Pistols, compagnon de Vivienne Westwood, reste la figure emblématique de cette époque où la manipulation des médias impliquait une substance artistique et une intelligence de stratège militaire.
En France, le groupe Bazooka, en s'emparant de *Libération,* développe la même démarche avec sa touche de maoïsme parodique, qui affirme, malgré tout, sa volonté de prise de pouvoir.
Car, avec les punks, il ne s'agit pas de fabriquer du bruit, de diffuser quelques signaux viraux, il s'agit d'investir les moyens de domination culturelle et d'y tenir sa place.
Ce sont les artefacts de cette conquête qui nous sont proposés à la Cité de la Musique.
En ce sens, les punks c'est l'anti-buzz.
Car les petits princes de YouTube et leurs compagnes papillonnantes de la télé-réalité n'investissent plus grand-chose. Ils servent le démon des audiences en diffusant un signal sidérant qui se dissout dans l'éther aussi vite qu'il a été émis. Les seules traces qui demeurent sont celles du nombre de vidéos vues et les dollars accumulés dans les caisses de Google.

« No Future », c'est maintenant.

ROCK'80
Cramps Record
5202 253

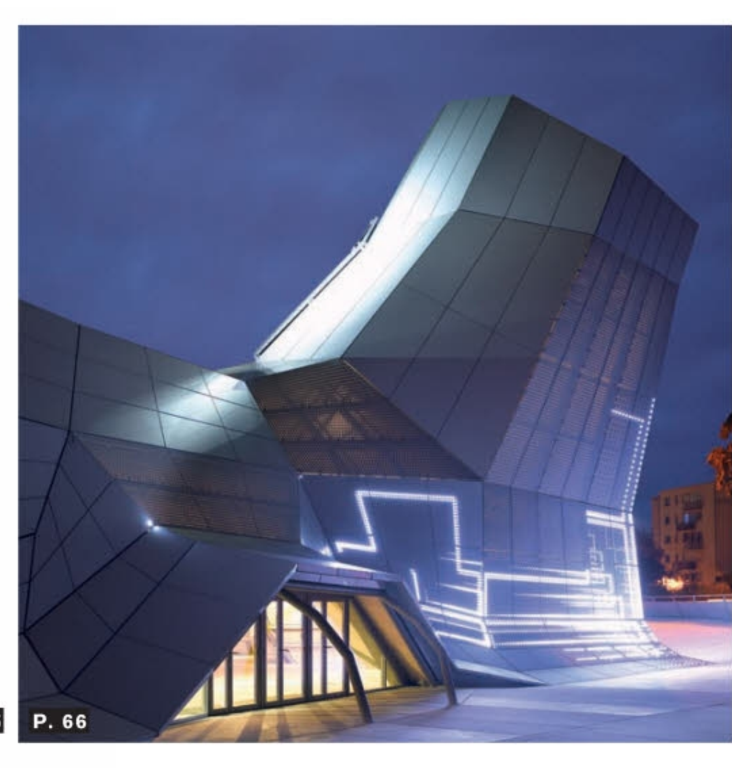
< I Kandeggina Gang, ***Sono cattiva,*** pochette de disque, 1980.

En couverture :
Kiki Picasso, œuvre (détail) fabriquée pour la Nuit Ouf disco punk qui s'est tenue au Centquatre, à Paris, le 14 janvier 2011.

SOMMAIRE


P. 86


P. 125

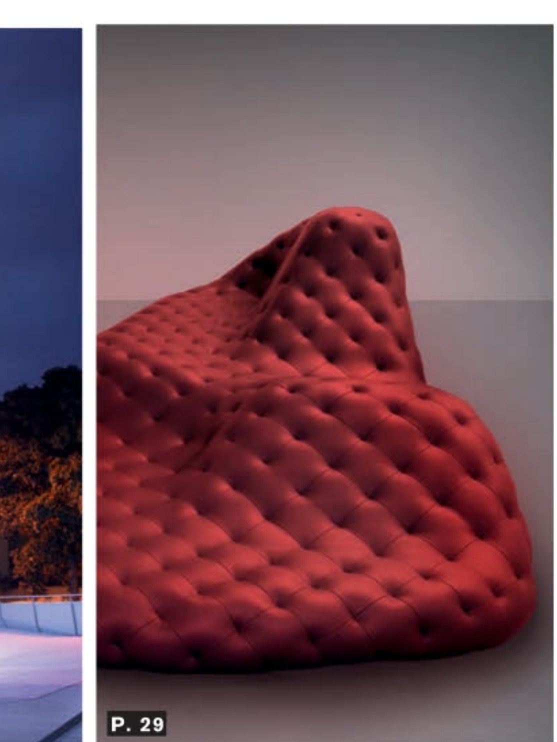

P. 66

P. 86
Un portrait de Zeng Fanzhi parmi les œuvres exposées au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris.

P. 125
Une sculpture kanak exposée au musée du quai Branly.

P. 66
Le Frac Centre ouvre ses portes à Orléans.

Ce numéro comporte un encart d'abonnement *Arts Magazine* broché sur la partie kiosque France, un encart *Ruedesetudiants.com* posé sur les exemplaires abonnés


P. 29



P. 110


P. 106

P. 29
Les divans divers de Robert Stadler.

P. 110
Le poster red and black strike back, à voir dans l'exposition « Europunk ».

P. 106
Au musée avec Rachid Taha.

Prochain numéro en kiosque le 18 octobre





ACTU

Chroniques

< **Laura Betti** chez elle à Rome filmée par Pier Paolo Pasolini, 1961 *(p. 20-21)*.

NUIT BLANCHE
MET LA VILLE EN MOUVEMENT

Pour la 12e édition de la Nuit blanche, Chiara Parisi et Julie Pellegrin ont conçu quatre parcours, des berges de Seine à Ménilmontant. Entre moments spectaculaires et happenings de longue durée, une invitation à parcourir Paris autrement.

Pascaline Vallée TEXTE



Fujiko Nakaya, *Living Chasm* *Cockatoo Island,* 2012.

Créée en 2002 à Paris, la manifestation « *populaire et artistique* » de Christophe Girard et Bertrand Delanoë fête le 5 octobre sa 12e édition, sous la direction d'un duo féminin. Julie Pellegrin, directrice du centre d'art de La Ferme du Buisson, et Chiara Parisi, ex-directrice du Centre international d'art et du paysage de l'île de Vassivière et actuelle directrice des programmes culturels de la Monnaie de Paris, ont conçu ensemble la prochaine Nuit blanche.

Flux artistique

Cette année, les quatre parcours officiels relient des lieux récemment transformés : les berges de Seine et la place de la République. Ils prennent pour fil directeur le flux, que ce soit celui du fleuve ou de la foule des quartiers animés. « *Nous avons travaillé l'idée de mouvement dans tous les sens du terme en mettant à l'honneur des œuvres fondées sur la performance, le son, l'action ou la relation à l'autre* », explique Julie Pellegrin.

L'art sera partout. Dans le ciel, où sera donné le *Quatuor à cordes avec hélicoptères* de Stockhausen (retransmis en direct de 17h30 à 20h30 à la Monnaie de Paris, puis rediffusé de 21h à 7h), sur l'eau, avec la « sculpture pyrotechnique » de Cai Guoqiang (de 0h à 2h, visible depuis les berges de Seine) ou l'installation *Fosse d'orchestre,* de Rosa Barba (écluse des récollets), et dans des lieux intérieurs ou extérieurs.

Les parcours mêlent artistes connus et plus confidentiels, œuvres exigeantes et faciles d'accès. « *C'est venu comme un rythme* », raconte Chiara Parisi. Les endroits choisis sont tout aussi variés. Si l'on pourra entrer dans le siège du Parti communiste, construit par Oscar Niemeyer, ou dans la belle mairie du 4e arrondissement, des gymnases, cafés et associations participent aussi à la fête. « *Le travail de fond, au jour le jour, avec les artistes et les* +

Événement

SENTIERS BALISÉS

Dring. À 19h, les cloches sonneront pendant 3 minutes sur l'ensemble du parcours à l'initiative de Martin Creed (*All the Bells Work n°1676*). Si vous n'avez pas de sonnette de vélo à portée de main, vous pouvez toujours faire sonner votre téléphone via une application dédiée.

À l'écran. De nombreux films ponctuent les parcours, de l'Hôtel de Ville, où ceux de Yuri Ancarani magnifient le travail, jusque dans les bars de la rue Oberkampf, qui diffuseront une programmation choisie par d.c.a. / association française de développement des centres d'art. Sur le pont de la rue Louis-Blanc, Robin Rhode présente son dernier film d'animation, *A Day in May*. Entre *street art* et chorégraphie.

Comme au musée. Des grands noms de l'art contemporain comme Felix Gonzalez-Torres, Gianni Motti ou Huang Yong Ping, jalonnent le parcours. Vous pourrez aussi visiter certaines expositions de musées ouverts pour l'occasion, comme le Grand Palais ou le Quai Branly. De nombreuses galeries participent aussi à la Nuit blanche.

Dancefloor. Jusqu'à 2h30, dansez au rythme des mix d'artistes contemporains (Xavier Veilhan, Kolkoz…) au Port du gros caillou.

publics, se fait avant tout dans et avec ces structures – pas uniquement associatives d'ailleurs mais aussi muséales, théâtrales ou autres, souligne Julie Pellegrin. *Nous avons voulu rendre visible ce travail en les intégrant dans le programme officiel.* »

Une approche ludique

Si la nuit sera festive (rendez-vous avec DJ et concerts à certains points des parcours), elle sera aussi participative. On pourra par exemple traverser les brumes de Fujiko Nakaya sur la place de la République et dans les décors conçus pour la pièce de Gisèle Vienne, *This is How you Will Disappear* (de 20h30 à 2h au Centre Pompidou). L'artiste danoise Palle Nielsen recrée sur la place de la Bataille-de-Stalingrad une installation qui plaira aux enfants : *The Model in Paris* constitue une véritable petite exposition en blocs de mousse, qu'il est bien sûr recommandé de toucher (de 19h à 7h, mais aussi de 10h à 18h, du 2 au 4 octobre, et de 10h à 13h, le 6). « *C'est une œuvre révolutionnaire*, s'enthousiasme Chiara Parisi. *Nous avions très envie que les enfants et les adultes puissent vivre et faire vivre cette expérience pédagogique.* »

Concentré dans le quart nord-est de Paris, l'ensemble des parcours peut être fait à pied. « *La marche est aussi un événement situationniste*, rappelle Chiara Parisi. *Cette idée d'envahir l'espace public à travers l'œuvre est liée à la flânerie, à l'idée de divagation.* » Elle devient une autre expérience artistique (en suivant la visite de Dector & Dupuy, vous ne verrez plus le quartier comme avant). Autre thème associé à la Nuit blanche, celui du temps. « *Nous avions envie d'exploiter cette situation en travaillant avec les artistes sur des temporalités singulières*, reprend Julie Pellegrin. *Certaines œuvres apparaissent et disparaissent (les brumes de Fujiko Nakaya, les explosifs de Cai Guoqiang), se créent en temps réel (les cloches de Martin Creed, le montage en direct d'Avi Mograbi), exploitent la répétition ou étirent le temps (douze heures de concert continu par Jan Werner et des musiciens candomblés).* » À en oublier d'aller se coucher. ■


Yuri Ancarani, *Il Capo*, 2010.


Robin Rhode, *A Day in May* (capture vidéo), 2013.


Kristin Oppenheim, *Tap Your Shoes*, 1996, à voir au siège du Parti communiste.

Galerie 1900-2000, ***Paris*** • 303 Gallery, ***New York*** • A arte Studio Invernizzi, ***Milano*** • Martine Aboucaya, ***Paris*** • Air de Paris, ***Paris*** • Algus Greenspon, ***New York*** • Applicat-Prazan, ***Paris*** • Raquel Arnaud, ***São Paulo*** • Art: Concept, ***Paris*** • Alfonso Artiaco, ***Napoli*** • Balice Hertling, ***Paris*** • Catherine Bastide, ***Brussels*** • Guido W. Baudach, ***Berlin*** • Bortolami, ***New York*** • Isabella Bortolozzi, ***Berlin*** • Luciana Brito, ***São Paulo*** • Broadway 1602, ***New York*** • Gavin Brown's enterprise, ***New York*** • Bugada & Cargnel, ***Paris*** • Bureau, ***New York*** • Campoli Presti, ***London, Paris*** • Capitain Petzel, ***Berlin*** • carlier | gebauer, ***Berlin*** • castillo/corrales, ***Paris*** • Bernard Ceysson, ***Paris, Luxembourg, Saint-Étienne, Genève*** • Cherry and Martin, ***Los Angeles*** • Mehdi Chouakri, ***Berlin*** • Sadie Coles HQ, ***London*** • Continua, ***San Gimignano, Beijing, Boissy-le-Châtel*** • Paula Cooper, ***New York*** • Raffaella Cortese, ***Milano*** • Cortex Athletico, ***Bordeaux, Paris*** • Chantal Crousel, ***Paris*** • Ellen De Bruijne Projects, ***Amsterdam*** • Massimo De Carlo, ***Milano, London*** • Elizabeth Dee, ***New York*** • Dependance, ***Brussels*** • Dvir Gallery, ***Tel Aviv*** • Eigen+Art, ***Berlin, Leipzig*** • Frank Elbaz, ***Paris*** • Essex Street, ***New York*** • Fortes Vilaça, ***São Paulo*** • Carl Freedman, ***London*** • House of Gaga, ***Mexico D.F.*** • Gagosian Gallery, ***New York, Paris, London, Hong Kong, Beverly Hills*** • Gaudel de Stampa, ***Paris*** • gb agency, ***Paris*** • GDM, ***Paris*** • François Ghebaly, ***Los Angeles*** • Gladstone Gallery, ***New York, Brussels*** • Laurent Godin, ***Paris*** • Marian Goodman, ***New York, Paris*** • Goodman Gallery, ***Johannesburg, Cape Town*** • Bärbel Grässlin, ***Frankfurt*** • Greene Naftali, ***New York*** • Karsten Greve, ***Paris, Köln, St. Moritz*** • Alain Gutharc, ***Paris*** • Hauser & Wirth, ***Zürich, London, New York*** • Max Hetzler, ***Berlin*** • Xavier Hufkens, ***Brussels*** • In Situ / Fabienne Leclerc, ***Paris*** • Jeanne Bucher / Jaeger Bucher, ***Paris*** • Catriona Jeffries, ***Vancouver*** • JGM. Galerie, ***Paris*** • Jousse Entreprise, ***Paris*** • Annely Juda Fine Art, ***London*** • Kadel Willborn, ***Düsseldorf, Karlsruhe*** • Karma International, ***Zürich*** • kaufmann repetto, ***Milano*** • Kisterem, ***Budapest*** • David Kordansky, ***Los Angeles*** • Kraupa-Tuskany Zeidler, ***Berlin*** • Krinzinger, ***Wien*** • Kukje Gallery / Tina Kim Gallery, ***Seoul, New York*** • kurimanzutto, ***Mexico D.F.*** • Labor, ***Mexico D.F.*** • Yvon Lambert, ***Paris*** • Le Minotaure, ***Paris*** • Simon Lee, ***London, Hong Kong*** • Lehmann Maupin, ***New York, Hong Kong*** • Lelong, ***Paris, New York, Zürich*** • Lisson, ***London, Milano, New York*** • Loevenbruck, ***Paris*** • Florence Loewy, ***Paris*** • Mai 36, ***Zürich*** • Marcelle Alix, ***Paris*** • Giò Marconi, ***Milano*** • Matthew Marks, ***New York, Los Angeles*** • Gabrielle Maubrie, ***Paris*** • Hans Mayer, ***Düsseldorf*** • McKee Gallery, ***New York*** • Meessen De Clercq, ***Brussels*** • Mendes Wood, ***São Paulo*** • kamel mennour, ***Paris*** • Metro Pictures, ***New York*** • Meyer Riegger, ***Berlin, Karlsruhe*** • mfc-michèle didier, ***Brussels, Paris*** • Francesca Minini, ***Milano*** • Massimo Minini, ***Brescia*** • Victoria Miro, ***London*** • Monitor, ***Roma*** • Jan Mot, ***Brussels, Mexico D.F.*** • mother's tankstation, ***Dublin*** • Motive, ***Brussels*** • Nächst St. Stephan Rosemarie Schwarzwälder, ***Wien*** • Nagel Draxler, ***Berlin, Köln*** • Nelson-Freeman, ***Paris*** • Neu, ***Berlin*** • Neue Alte Brücke, ***Frankfurt*** • neugerriemschneider, ***Berlin*** • New Galerie, ***Paris, New York*** • Franco Noero, ***Torino*** • Nathalie Obadia, ***Paris, Brussels*** • Office Baroque, ***Antwerp*** • Guillermo de Osma, ***Madrid*** • Overduin and Kite, ***Los Angeles*** • Pace, ***New York, London, Beijing*** • Parra & Romero, ***Madrid*** • Françoise Paviot, ***Paris*** • Peres Projects, ***Berlin*** • Galerie Perrotin, ***Paris, Hong Kong, New York*** • Plan B, ***Cluj, Berlin*** • Jérôme Poggi, ***Paris*** • Praz-Delavallade, ***Paris*** • Eva Presenhuber, ***Zürich*** • ProjecteSD, ***Barcelona*** • Almine Rech, ***Brussels, Paris*** • Redling Fine Art, ***Los Angeles*** • Reena Spaulings Fine Art, ***New York*** • Regen Projects, ***Los Angeles*** • Michel Rein, ***Paris*** • Denise René, ***Paris*** • Nara Roesler, ***São Paulo*** • Thaddaeus Ropac, ***Salzburg, Paris*** • Andrea Rosen, ***New York*** • Tucci Russo, ***Torre Pellice (Torino)*** • Sophie Scheidecker, ***Paris*** • Esther Schipper, ***Berlin*** • Gabriele Senn, ***Wien*** • Natalie Seroussi, ***Paris*** • Sfeir-Semler, ***Beirut, Hamburg*** • Shanghart, ***Shanghai, Beijing, Singapore*** • Jessica Silverman, ***San Francisco*** • Skarstedt, ***New York, London*** • Sommer Contemporary Art, ***Tel Aviv*** • Pietro Sparta, ***Chagny*** • Sprüth Magers, ***Berlin, London*** • Stigter Van Doesburg, ***Amsterdam*** • Micheline Szwajcer, ***Antwerp*** • Daniel Templon, ***Paris*** • The Approach, ***London*** • The Third Line, ***Dubai*** • Tornabuoni Arte, ***Firenze, Paris, Milano*** • Triple V, ***Paris*** • UBU Gallery, ***New York*** • Valentin, ***Paris*** • Georges-Philippe & Nathalie Vallois, ***Paris*** • Van de Weghe, ***New York*** • Vedovi, ***Brussels*** • Anne de Villepoix, ***Paris*** • Vilma Gold, ***London*** • Jonathan Viner, ***London*** • Vitamin Creative Space, ***Beijing, Guangzhou*** • Waddington Custot, ***London*** • Nicolai Wallner, ***Copenhagen*** • Michael Werner, ***New York, London*** • White Cube, ***London, Hong Kong, São Paulo*** • Jocelyn Wolff, ***Paris*** • Xippas, ***Paris, Genève, Athens*** • Zak | Branicka, ***Berlin*** • Thomas Zander, ***Köln*** • Zeno X, ***Antwerp*** • Zlotowski, ***Paris*** • David Zwirner, ***New York, London***

SECTEUR LAFAYETTE
AVEC LE SOUTIEN DU
GROUPE GALERIES LAFAYETTE

C L E A R I N G, ***Brooklyn, Brussels*** • Crèvecoeur, ***Paris*** • Freymond-Guth Fine Arts, ***Zürich*** • hunt kastner, ***Prague*** • Juliette Jongma, ***Amsterdam*** • PSM, ***Berlin*** • Ramiken Crucible, ***New York*** • Rodeo, ***Istanbul*** • Semiose, ***Paris*** • Martin van Zomeren, ***Amsterdam***

Index 25/07/2013

Informations — info@fiac.com
www.fiac.com

fiac! 24-27 OCTOBRE 2013 GRAND PALAIS & HORS LES MURS, PARIS

Organisé par
Reed Expositions

Partenaire officiel







AMAZON FINE ART, UN NOUVEL OUTIL POUR LES GALERIES ?

Le 6 mai dernier, le site de ventes en ligne Amazon s'est lancé sur le marché de l'art avec Amazon Fine Art. Regroupant près de 40 000 œuvres, il espère fidéliser des acheteurs peu enclins à franchir les portes des galeries dont l'image est jugée trop élitiste.

Laura Heurteloup TEXTE

^ Pablo Picasso, *Femme nue assise dans l'herbe,* 1961. Lithographie vendue sur Amazon à 4 800 $ par RoGallery.com

Vêtements, électroménager, livres, DVD, chaussures et maintenant œuvres d'art, Amazon USA étend son panel de ventes en faisant la part belle à l'art. En partenariat avec 150 galeries américaines, il n'y propose pas moins de 40 000 œuvres allant de 10 $, pour une sérigraphie d'un *dollar bill,* de Ryan Humphrey, à 4 850 000$ pour *Willie Gillis : Package from Home,* une toile peinte par Norman Rockwell en 1941 et vendue par M.S. Rau Antiques. Pour Vincent Sator, directeur de la galerie Sator à Paris, « *il est fort probable que la vente de cette œuvre soit un coup de communication de la part d'Amazon. Pour acheter une toile à ce prix sur un tel site Internet, il faut être fou ou vraiment sûr de son coup.* » Et pourtant les informations ne manquent pas. Chaque annonce comporte le nom de l'artiste, de l'œuvre ainsi que sa description, ses dimensions accompagnées d'une mise en espace, les délais de livraison et, enfin, le nom du vendeur. L'achat s'effectue comme celui de n'importe quel autre objet sur le site. Il suffit de créer un compte, d'ajouter ses coordonnées bancaires et le tour est joué. Un doute ? Il est possible de poser des questions directement au vendeur par l'intermédiaire de la messagerie Amazon. Pour la lithographie intitulée *Red Shoe,* d'Andy Warhol, annoncée à 15 205 $, le vendeur, Hamilton Selway Fine Art, assure à Sam, un potentiel acheteur que « *cette œuvre a été identifiée et approuvée par la Fondation Andy Warhol* ».

« Rien ne remplacera le contact humain »

La vente d'œuvres d'art sur Internet n'est pas chose nouvelle. Les plate-formes se multiplient, comme ArtActif, ArtSpace et Unspaced, entre autres, mais également Christie's et Sotheby's, qui permettent à leurs clients d'enchérir en ligne. Une foire virtuelle

a même été créée en 2011, la VIP Art Fair. Les galeristes peuvent acheter des espaces d'exposition en ligne, les artistes exposer leurs toiles et les acheteurs effectuer leur transaction pendant ses six jours d'ouverture. Ces nouveaux outils peuvent-ils être un atout pour les galeristes ? L'œuvre d'art ne risque-t-elle pas de devenir un produit de consommation comme les autres ? La Galerie de Roussan, déjà sollicitée sur ce terrain, n'y croit pas du tout. Pour Anne Bourgois, « *la vente en ligne ne permettra jamais l'échange humain et l'effort de pédagogie que nous faisons tous les jours. Pour des amateurs qui voudraient acheter de "petites choses" plus décoratives pourquoi pas, mais pas pour des artistes émergents qui ont besoin de notre travail de longue haleine.* » Vincent Sator est du même avis. En tant que collectionneur, il a besoin d'un « *rapport physique presque charnel avec l'œuvre, de rentrer en contact avec la matière* », à moins qu'il ne s'agisse « *d'un Picasso ou d'un artiste dont je connais déjà bien le travail, je ne me vois pas acheter une œuvre comme j'achèterais des chaussures surtout sur Amazon où il y a un vrai problème de traçabilité* ». Frédéric Gilbert Defay, agent d'artiste, confirme que « *90% de ses clients, malgré une présentation des œuvres avec option grossissante sur Ipad, souhaitent voir les toiles, et ce d'autant plus quand leur prix dépasse les 10 000 euros* ». ■



^ **Erwin Wurm,** *Bob*, 2013, à Lille, entre les deux gares.

BOB, LA BARAQUE À FRITES D'ERWIN WURM

À Nantes, un voilier délaissé penche irrésistiblement vers le fleuve *(Misconceivable)* et, bientôt, à Lille, s'étalera entre les deux gares une baraque à frites *(Bob)*. Ni engin spatial ni friandise à roulettes, la structure rose et blanche imaginée par Erwin Wurm est aussi difforme qu'une *Valise-expansion* de César. L'artiste autrichien – célèbre pour ses « One Minute Sculptures » créées en 1997 (œuvres invitant à prendre diverses postures comme « se tenir debout sur deux melons le plus longtemps possible », « garder deux champignons fichés dans les narines » ou « se coucher sur des balles de tennis ») – continue d'interroger le volume (personnages disproportionnés, voitures ou maisons ballonnées) pour démontrer que les normes de notre société déforment les objets ainsi que le corps et l'esprit de l'homme. Lui, qui considère la prise ou la perte de poids comme un acte artistique sculptural, s'apprête donc à fournir des frites à la demande de la Maison de l'architecture et de la ville et de la SPL Euralille. Un geste aussi espiègle et subversif qu'un extrait du *Manifeste Fluxus*. Gonflé ! **S. Sil.**

> **SOUS UNE COUCHE DE POUSSIÈRE, UNE SURPRISE DE TAILLE.** Le 9 septembre dernier, le musée Van Gogh d'Amsterdam a dévoilé un *Coucher de soleil à Montmajour* représentant un paysage du sud de la France. Un tableau de 1888 remisé dans le grenier d'un collectionneur, qu'il pense alors sans aucune valeur. Après expertise, il s'avère que cette toile est un authentique Van Gogh. Elle restera exposée pendant un an dans l'enceinte du musée néerlandais.





‹ **Mark Jenkins,** *Mole - Sleeping*, 2013.

^ **Miss.Tic,** *Correspondante de guerre lasse*, 2012.

OPUS DÉLITS, DE L'ÉDITION À L'EXPOSITION

Pour la première fois, Critères Éditions se lance dans un « show » rendant hommage aux artistes urbains les plus en vogue. Une continuité aux quarante monographies de leur collection « Opus Délits ».

Laura Heurteloup TEXTE

À VOIR

Opus Délits Show
Du 17 au 20 octobre
ESPACE PIERRE CARDIN, PARIS
1-3, avenue Gabriel, 8e. 10h-21h. 14h-21h le jeu. 10h-19h. Gratuit. Tél. : 01 42 66 69 20. www.criteres-editions.com

Créée en 2009 par Critères Éditions, la collection « Opus Délits » était pour Didier Levallois, son directeur, « *l'occasion d'imaginer des livres d'art accessibles que ce soit en termes de prix mais aussi de contenu* ». Ces petits ouvrages d'une cinquantaine de pages abondantes en images sont vendus 10 euros l'exemplaire. Ben, Ludo, Shaka, YZ, Rero, Ox, Miss.Tic, Fred Le Chevalier…, quarante artistes sont passés entre les mains de l'éditeur engagé. Il révèle d'ailleurs l'importance de la rencontre humaine et d'une collaboration étroite avec le *street artist,* au contraire de certaines maisons d'édition : « *elles pillent le principal intéressé, ne le contactent jamais, et c'est après parution que l'artiste découvre le pot aux roses.* »
Cette aventure éditoriale qui dure fait l'objet cette année d'un événement proposé à l'Espace Cardin, à Paris. « *Organiser ce type de manifestation n'est pas la mission première d'un éditeur, mais j'avais envie de valoriser ce champ artistique par une exposition et des rencontres débats.* » L'*Opus Délits Show* célébrera pendant quatre jours l'anniversaire de la collection. Les quarante artistes exposeront chacun une œuvre et dédicaceront leurs livres, en parallèle de débats sur le statut de la femme dans cette pratique plutôt masculine, les dangers de la bombe de peinture sur l'environnement ou les influences et dernières tendances. L'accent sera également mis sur les *street artists* de province, « *dont on parle peu mais qui créent tout autant* », et aux films dédiés à l'art urbain contemporain. L'éditeur a reçu pas moins d'une quarantaine de courts métrages dont la sélection finale reviendra à un jury composé notamment du cinéaste Ilan Flammer, du collectionneur David Gilchrist et du journaliste Olivier Delacroix. ■

LES CLICHÉS DE **MARSEILLE**

« Dans le monde entier, *mon cher Panisse, tout le monde croit que les Marseillais ont le casque et la barbe à deux pointes, et qu'ils se nourrissent de bouillabaisse et d'aïoli, en disant "bagasse" toute la journée »*, écrivait le Provençal Marcel Pagnol. Il est temps d'en finir avec les clichés. À quoi ressemblaient Marseille et ses habitants en 1850 ? Et à quoi ressemble-t-elle aujourd'hui ? La maison Leclere propose une vente aux enchères de photographies consacrées à la cité phocéenne et à la Région Provence-Alpes-Côte-d'Azur. Y seront réunies 230 œuvres choisies – anciennes et contemporaines – qui mêlent l'histoire de la ville et l'histoire de la photographie.


Olivier Amsellem, *Le Corbusier*, Marseille, 2013,

La vente se divise en deux parties. La première provient de deux collections privées et réunit des tirages de vues d'avant-guerre et actuelles. Au XIX[e] siècle, la photographie, des paysages provençaux aux albums de commande des aménagements de la ville, devient le témoin de la transformation d'un lieu. L'esthétique change dès les années 1930 avec Willy Ronis, Henri-Cartier Bresson, Germaine Krull, Julia Pirotte et Agnès Varda qui livrent une vision à la fois documentaire et personnelle de la ville. Enfin, la dernière partie de la vente regroupe 150 œuvres commandées par l'Agence régionale du patrimoine Provence-Alpes-Côte-d'Azur. L'occasion de croiser le paysage urbain de Gabriele Basilico, les vues touristiques de Massimo Vitali, de s'accommoder de l'humour grinçant du Catalan Jordi Bernadó et de contempler les clichés noir et blanc de Bernard Plossu. Tous les tirages proposés à la vente sont uniques.

B. S.

MARSEILLE EN VUE. UN PARCOURS PHOTOGRAPHIQUE DANS LA VILLE ET LA PROVENCE DE 1850 À 2013. EXPOSITION DU 9 AU 12 OCTOBRE. 10H-19H. VENTE LE 12 OCTOBRE, À 14H30. MAISON LECLERE. 5, RUE VINCENT-COURDOUAN, MARSEILLE. TÉL. : 04 91 50 00 00. WWW.LECLERE-MDV.COM

Les revenants hantent toujours en meute. Il en est ainsi des artistes morts-vivants, car l'histoire de l'art est aussi une histoire de familles, une histoire d'amour. Aux avant-gardes structurées du début du XXe siècle ont alors succédé des nébuleuses intellectuelles et amicales, se réunissant et s'éloignant au gré des affinités électives. Ni l'Internationale situationniste ni Fluxus n'ont eu de centre, et encore moins de frontières. Ce qui leur permettait d'être partout à la fois, brisés en mille éclats de voix.

Le « mort-vivant » TETSUMI KUDO (1935-1990)



Stéphane Corréard

Né en 1968, Stéphane Corréard est tour à tour (et parfois simultanément) collectionneur, galeriste, journaliste, critique d'art, expert et commissaire d'exposition… Il est, depuis 2009, commissaire artistique du Salon de Montrouge où, chaque année, émergent les jeunes artistes de demain. Depuis 2011, il dirige également le département Art contemporain de la maison de ventes Cornette de Saint Cyr, à Paris.

Faire preuve de discernement, sur le vif, reste un défi, même pour les spécialistes de l'art contemporain. La preuve ? Chaque biennale, chaque rentrée des galeries livre désormais son lot d'artistes à redécouvrir, dont l'importance a été trop longtemps occultée. Perçus en leur temps comme des seconds couteaux voire des marginaux, certains de ces « morts-vivants » sont pourtant aujourd'hui à l'origine d'une véritable réécriture de l'histoire de l'art. Si le phénomène est international, la France semble singulièrement touchée. Aveuglé jusque dans les années 60 par le soi-disant succès de l'École de Paris, le milieu de l'art hexagonal a en effet laissé dans l'ombre bien des créateurs de premier plan.

Circonstance aggravante, paradoxalement : nombre de ces artistes avaient volontairement choisi la France, venus de toute l'Europe (à l'instar d'Alina Szapocznikow, polonaise, ou d'Isidore Isou, roumain), des États-Unis (comme Brion Gysin) voire du Japon, tel Tetsumi Kudo, qui a débarqué à Paris en 1962, après de rapides études d'art à Tokyo. Le choix de Paris, au moment même où New York triomphe sur la scène internationale de l'art, peut surprendre. Bien sûr, l'information circulait moins rapidement qu'aujourd'hui, et certains de ces artistes ont pu être abusés par les derniers feux de la grandeur française… Mais pour la plupart il s'agissait bel et bien d'une décision politique et philosophique, d'un choix de vie également. Ceux-là jugeaient la « volonté de puissance » américaine difficilement compatible avec une liberté de pratique et de recherche constante.

Pour Kudo, c'est explicite : son premier happening en France, réalisé l'année de son arrivée dans le cadre de l'exposition de Jean-Jacques Lebel « Pour conjurer l'esprit de catastrophe » (à la galerie Raymond Cordier), affiche un titre sans ambiguïté, *Philosophy of Impotence* (« philosophie de l'impuissance »). Né avant la Seconde Guerre mondiale, l'artiste japonais connaissait les ravages potentiels de la course à la puissance : les USA n'avaient-ils pas déversé, entre 1942 et 1945, près de 150 000 tonnes de bombes sur le Japon, tuant 700 000 civils ?

Kudo fait partie de ces rares créateurs capables de canaliser l'énergie propre à l'« art action » pour la réinsuffler dans le champ visuel. Dès ce début des années 60, il élabore ainsi une pratique personnelle de l'objet, mêlant éléments ready-made, moulages, sculpture et peinture, jusque dans des installations de grandes dimensions. L'impuissance s'y observe au pied de la lettre et dans toutes ses dimensions. L'ambiance générale est à la catastrophe postnucléaire, peuplée de créatures, de végétaux et de fragments de corps en greffes improbables. Les formes elles-mêmes sont avachies et pustuleuses, aux contours incertains. Les couleurs s'affichent criardes ou nauséeuses (toute la gamme des tons fluo, mais aussi un vert douteux)… Foisonnante, ironique, artificielle, entrant intensément en résonance avec l'avènement d'une société de l'abondance obscène, l'œuvre de Kudo est prophétique à plus d'un titre. Profondément cruelle, furieuse et mélancolique, elle témoigne d'un combat intérieur particulièrement éprouvant. L'artiste ne s'en cachait pas : *« Pour observer la France et provoquer l'Europe, je n'utilisais que mon intuition, et pour ça, j'avais besoin de boire. L'alcool était pour moi à la fois un fidèle allié et un redoutable ennemi. Finalement, j'ai eu un break-down en 1980. Mais durant les années qui ont précédé cette attaque, ce n'était plus contre l'Europe que je me battais, mais contre moi-même. »*

Mieux que tout autre, Kudo a su saisir la condition de l'homme contemporain, dont l'identité est attaquée de toutes parts : par la marchandisation généralisée des corps, par l'hypermédiatisation, par la disparition de l'intimité, par le contrôle chimique des cerveaux, par l'ultraviolence s'infiltrant jusque dans les sphères amoureuse et familiale, par le délitement du groupe zoologique humain, par la déconstruction de l'unité biologique et génétique des organismes… Radical, il lâchera lors de l'un de ses rares entretiens : *« La vie du poisson dans l'aquarium et la vie de l'homme, c'est du pareil au même. »* Du reste, sa fameuse série de sculptures « Your Portrait » représente les visages de divers individus, dont lui-même, en cage.





< *Symbiose,* 1972, assemblage d'objets divers, 29,5 x 16 x 11 cm.

<< *Cybernetic Art,* 1963, technique mixte : balles de ping-pong, bocaux en verre, clous, collages dans une boîte en bois peint, 77,7 x 49,6 x 10,2 cm.

Peu après l'Algérie, en pleine guerre du Vietnam, cherchant à dépasser le Nouveau Réalisme de Pierre Restany, le critique Alain Jouffroy intègre logiquement Kudo dans le groupe des Objecteurs, avec Arman, Pommereulle, Raynaud et Spoerri, qu'il réunit en 1965 à Paris, en déclarant : *« Rien n'est "objectif" chez les Objecteurs. Subjectivité, objectivité fondent comme un seul sucre dans la contemplation de l'objet. […] les "Objecteurs" ne sont pas des réalistes, mais des hommes qui ont voulu transformer la réalité. Avec la réalité même des objets. »* La mise en scène des obsessions de Kudo culmine au début des années 70 avec le cycle « Pollution – cultivation – nouvelle écologie », qui se présente comme des fragments de plates-bandes dans lesquelles poussent des phallus étronesques, des cœurs électroniques, des bras humains, au milieu de fleurs maladives, alimentés au compte-gouttes par le même humus transistorisé… À l'occasion, Kudo ne dédaigne pas exercer son ironie mordante au détriment de certains de ses collègues (*« Une tomate de serre et un* conceptual artist *à la mode, c'est la même chose »,* aurait-il déclaré en 1977) et, surtout, du dramaturge Eugène Ionesco, après qu'un différend les a opposés à l'occasion de la réalisation des décors du film tiré de sa nouvelle « La Vase » par Heinz von Cramer.

Aussi souterraine qu'elle ait été, l'influence de Kudo demeure cruciale pour toute une partie de la génération qui a suivi. Les artistes californiens Paul McCarthy et Mike Kelley, notamment, ont revendiqué cette filiation, ce dernier signant même un texte dans le catalogue de la rétrospective Kudo organisée par le Walker Art Center de Minneapolis en 2008. Initiée en 2007 par la grande exposition de La Maison rouge, la redécouverte de l'œuvre de Kudo s'est en effet depuis largement poursuivie aux États-Unis, sous l'impulsion de la galeriste Andrea Rosen. Plusieurs sculptures de Kudo sont par ailleurs incluses dans la présentation de la collection de François Pinault cet automne à la Conciergerie, à Paris. ■

À VOIR

Tetsumi Kudo. Œuvres

Du 5 octobre au 9 novembre

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD, PARIS

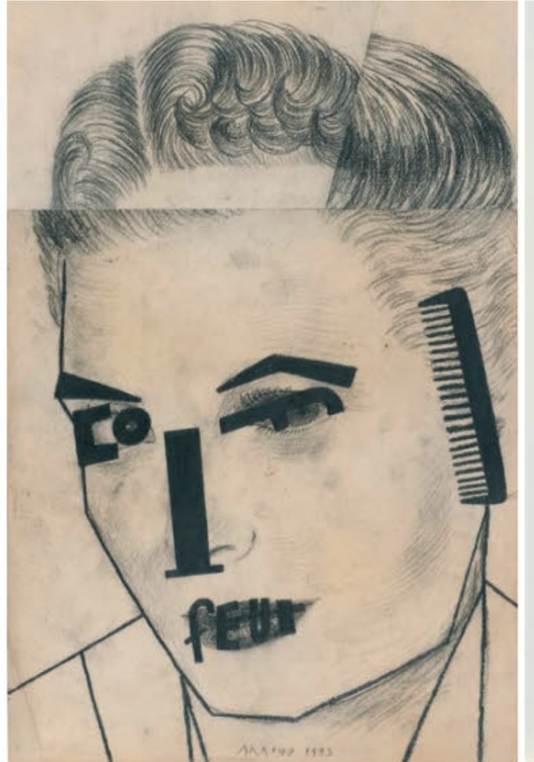
12, rue de Thorigny, 3e.
www.galeriegaillard.com

À triple tour. Œuvres de la collection Pinault

Du 22 octobre au 6 janvier

LA CONCIERGERIE, PARIS

2, boulevard du Palais , 1er.
Tél. : 01 53 40 60 80.
www.conciergerie.monuments-nationaux.fr





<< Eduardo Arroyo, *Coiffeur*, 1993, collage et crayon gras sur papier, 51,50 x 32,70 cm.

< Fabien Mérelle, *Paul d'Aubervilliers*, 2010, encre/papier.

↳ Richard Prince, *Sans titre (Once Upon a Time)*, 1996, stylo-bille et crayon sur papier, 28,50 x 38,1 cm.



LA COLLECTION GUERLAIN ENTRE À BEAUBOURG

Daniel et Florence Guerlain, passionnés de dessin contemporain, font don au au Centre Pompidou de leur prestigieuse collection : un trésor de 1 200 pièces récolté durant plus de vingt ans.

Aurélie Romanacce TEXTE

Passionnés de dessin depuis le début des années 90, à l'époque où ce médium n'avait pas les mêmes faveurs qu'aujourd'hui, Daniel et Florence Guerlain ont constitué au cours de leurs recherches une collection d'une incroyable diversité. Avec 1 200 œuvres d'artistes contemporains d'une trentaine de nationalités différentes, l'ensemble présente un panorama d'une richesse exceptionnelle. Une passion qui demande « *un engagement total, car il faut souvent vivre dans le noir pour protéger les pièces* », dévoile Florence Guerlain. Un travail de longue haleine que le couple a décidé de faire partager au plus grand nombre en offrant sa collection au Centre Pompidou. Un événement qui méritait bien quelques aménagements ! Pour accueillir cette première exposition de près de 400 dessins sélectionnés au sein de la collection Guerlain, le cabinet d'art graphique et la galerie du musée réunissent leurs espaces pour un accrochage de grande ampleur. Un premier choix ultracontemporain qui porte sur les quinze artistes nominés pour le prix du dessin de la fondation d'art contemporain créée en 2006 par Daniel et Florence Guerlain. Le prix récompense chaque année trois artistes qui ont été sélectionnés par des collectionneurs du monde entier. Une façon de prouver que « *le dessin n'est pas un art mineur* », comme le rappelle Florence Guerlain. Dans l'exposition, plusieurs séries de vingt dessins par artistes (dont Dove Allouche, Silvia Bächli, Marc Bauer, Jean-Luc Verna) alternent avec les grands ensembles de Frédérique Loutz et de Jorge Queiroz. Un répertoire riche et varié du dessin contemporain dans lequel on pourra aussi bien admirer huit dessins de Nancy Spero tirés de sa série « Artaud Paintings » (1969-70) que des œuvres de Marlene Dumas, Richard Prince ou Gerhard Richter. ■

À VOIR

Donation Florence et Daniel Guerlain

DU 16 OCTOBRE AU 31 MARS

CENTRE POMPIDOU, PARIS

Place Georges-Pompidou, 4e. 11h-21h (sf mar.). 9 €/13 €. Tél. : 01 44 78 12 33. www.centrepompidou.fr

> **LA POÉSIE PROLONGE SON SÉJOUR.** Face au succès de l'exposition « Beat Generation / Allen Ginsberg », le Centre Pompidou-Metz a décidé de jouer les prolongations jusqu'au 6 janvier prochain. Quelques mois supplémentaires donc pour s'imprégner de ce mouvement né aux États-Unis et riche aujourd'hui d'un vaste témoignage artistique réunissant films, enregistrements, entretiens, photographies et reportages inédits.



TAL COAT CONSACRÉ À KERGUÉHENNEC

Les visiteurs du domaine de Kerguéhennec pouvaient déjà admirer dans ses jardins les sculptures de Giuseppe Penone, Richard Long ou Rainer Gross. En plus des deux circuits extérieurs et des expositions temporaires au château, ils pourront désormais en apprendre plus sur le peintre Tal Coat, Breton nomade qui a puisé son inspiration dans sa région d'origine jusqu'à sa mort en 1985.

Possédant un fonds exceptionnel sur ces soixante ans de travail et plus, le domaine de Kerguéhennec a décidé de consacrer à l'artiste un espace d'exposition permanent. L'accrochage est à la fois chronologique et thématique, reliant la biographie de l'artiste et les étapes de son travail. Tal Coat signifie « front de bois ». Un pseudonyme qui en dit long sur le caractère du peintre, mais aussi sur ses sources d'inspiration, *« la pierre et la forêt, l'âme celte »*, comme il le rappelait en 1976, lors de sa rétrospective au Grand Palais, à Paris. **P. V.**

À VOIR

Tal Coat

DOMAINE DE KERGUÉHENNEC, BIGNAN
12h-18h (sf lun. et mar.). Jusqu'au 29 septembre : 11h-19h. Gratuit. Tél. : 02 97 60 31 84. www.kerguehennec.fr

LA PASSION SELON PIER PAOLO PASOLINI

La peinture irrigue le cinéma de Pasolini, tout autant que sa vie, aussi sulfureuse et tumultueuse que celle du Caravage. La cinémathèque rend hommage à l'artiste le plus scandaleux du XXe siècle et expose ses tableaux, ses dessins ainsi que les œuvres qui composent « son musée imaginaire ».

Sabrina Silamo TEXTE



> **Enrique Irazoqui**, dans *L'Évangile selon Matthieu*, 1964.

>> **Reconstitutions du XIVe siècle**, Pasolini dans *Les Contes de Canterbury*, 1972.

« Ce que je cherche, *c'est la plasticité, surtout la plasticité de l'image sur les traces jamais oubliées de Masaccio : son fier clair-obscur, son noir et blanc.* » Quand Pier Paolo Pasolini rédige cette profession de foi en 1962, il tourne *Mamma Roma* avec Anna Magnani. Ce deuxième film – il fit son apprentissage de la caméra l'année précédente en adoptant son livre *Les Ragazzi* – est dédié à Roberto Longhi *« à qui je suis débiteur de ma "fulguration figurative" »*. Poète et écrivain reconnu, Pasolini n'en continue pas moins à vénérer celui qu'il nomme son maître.

Leur rencontre a lieu à l'université de Bologne en 1939 où Roberto Longhi, spécialiste du Caravage, de Masaccio et de Piero della Francesca, enseigne l'histoire de l'art. La vie du jeune provincial (Pasolini arrive de son village de Casarsa, situé dans la province de Pordenone) alors âgé de 17 ans en est bouleversée. Il décide de préparer une thèse consacrée à un peintre du Frioul qu'il a admiré dans l'église de Casarsa – dont il perdra le manuscrit en 1943 lors de sa fuite après avoir refusé de se rendre aux Allemands – et se met à dessiner et à peindre (portraits et autoportraits ont d'ailleurs fait l'objet d'une exposition new-yorkaise en janvier de cette année). Cette passion imprimera désormais chacun de ses projets cinématographiques.

À VOIR

Pasolini Roma

Du 16 octobre au 26 janvier

CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE, PARIS

51, rue de Bercy, 12e
12h-19h (sf mar.).
12h-22h le jeu.
10h-20h le dim. 8 €/10 €.
Tél. : 01 71 19 33 33
www.cinematheque.fr

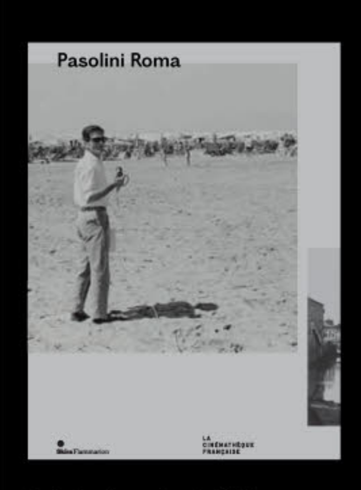


Pasolini a plusieurs manières de recourir à la peinture. La première : installer des tableaux dans les décors – des toiles de Léger apparaissent dans *Salo ou les 120 journées de Sodome* (1975), celles de Boucher dans *Porcherie* (1969) – ou dans les pages d'un catalogue feuilleté par les acteurs : Bacon dans *Théorème* (1968). La seconde : s'inspirer de la peinture pour reconstituer certaines scènes.
Ne voit-il pas dans le quartier sordide de la banlieue romaine où il tourne *Accatone* (1961) « *des paysages des fonds de Toscane ou des peintres des origines de la Renaissance* », comme le précise Bernardo Bertolucci à Alain Bergala lors d'un entretien recueilli en janvier 2013. Novice – quoiqu'approchant la quarantaine –, Pasolini applique au cinéma la *maniera* de Cimabue, Giotto, Masaccio : premiers plans, prédominance des personnages sur les paysages, séparation de la figure et du fond. Il écrit : « *Je ne peux pas être impressionniste. J'aime le fond, pas le paysage. Une silhouette en mouvement sur un retable est quelque chose d'inconcevable. Je déteste le fait que les silhouettes soient en mouvement. Par conséquent, aucun de mes mouvements ne peut commencer par le "champ" c'est-à-dire par le paysage vide. Il y aura toujours, si minuscule soit-il, un personnage.* »

Pasolini aime aussi user « *de références figuratives* ». À propos de l'*Evangile*, il avoue « *Piero della Francesca m'a inspiré par exemple un certain nombre d'éléments stylistiques, pour les coiffes et les vêtements* ». Il choisit certains de ses acteurs pour leur ressemblance avec des figures de tableaux qu'il affectionne ; un étudiant espagnol est embauché pour jouer le rôle du Christ dans *L'Évangile selon saint Matthieu* (1964) car ses traits lui rappellent Goya ou le Greco. Des enfants aux cheveux noirs et ondulés de *Médée* (1969) ou un jeune homme assis prêt d'un bouquet de fleurs dans *Accatone* évoquent les Bacchus du Caravage…

Au-delà de toutes ces citations, Pasolini s'emploie aussi à reconstituer au cinéma (*La Ricotta*, 1963) les mises au tombeau peintes par les maniéristes qu'il encense pour leur côté « *profondément diabolique et mécréant* ». L'argument ? Un réalisateur interprété par Orson Welles met en scène la Passion du Christ sous forme de tableaux vivants empruntés à la Descente de croix de Rosso Fiorentino et à la fresque du Christ devant Pilate de Pontormo. À la sortie du film, accusé d'outrage à la religion, Pasolini invoquera le Christ « *profanamente raffigurato* » du retable Capponi. ■





Extraits de scénario, lettres, poèmes, textes de chansons… *Pasolini Roma,* catalogue qui accompagne l'exposition de la cinémathèque, accumule les surprises. Aucune filmographie, ni même biographie ne complètent cet ouvrage édité sur un inhabituel papier à grain. Abondamment illustré – photos, dessins et peintures de Pasolini, reproductions de ses tableaux préférés, photogrammes, extraits de tournages…, ce livre démarre en 1950 avec l'arrivée du poète frioulan en gare de Rome. Et découpe sa carrière en six chapitres : la publication de son premier roman, *Les Ragazzi* (1955), la réalisation de son premier film, *Accatone* (1961)… jusqu'à l'oraison funèbre prononcée par Alberto Moravia après l'assassinat de Pasolini en 1975. Sur fond jaune, ses écrits, sur fond blanc, interviews (Bernardo Bertolucci, Ennio Morricone), articles de journaux (Michel Foucault), retranscriptions de débats et commentaires des auteurs dont Alain Bergala. Un outil indispensable pour décrypter la personnalité de Pasolini, à la fois poète et marxiste, en prise avec son époque, du fascisme aux événements de mai 68.

Pasolini Roma, collectif, éd. Flammarion, 264 p., 35,50 €

Visite d'atelier

Mathieu Zazzo PHOTO

PAULINE TOYER ORDONNANCEUSE

François Quintin

Chaque mois, cette chronique donne l'occasion de partager, avec un professionnel, le moment fragile et intense d'une visite d'atelier, et de mieux percevoir le travail de jeunes artistes.

Une ruelle intérieure, charmante, derrière un porche parisien très quelconque aux alentours de Faidherbe-Chaligny. L'allée pavée est bordée d'ateliers vitrés et parée de tant de végétation qu'on se dirait côté cour et jardin à la fois. Pauline Toyer y occupe pour un temps un espace étroit, mais qui se déploie sur plusieurs niveaux. L'atelier est le lieu d'une expérimentation continue, un incubateur où des objets issus de consommation courante sont manipulés, travestis, éprouvés. Pauline Toyer dessine, photographie, assemble des formes, puis photographie de nouveau, déplace des objets, les transforme, en prend les empreintes, dispose, cherche des tensions et des équilibres, fait de nouvelles images, et ainsi de suite. Si son travail s'apparente à la sculpture ou à l'installation, ces allers-retours entre l'image et la mise en espace lui permettent de prendre de la distance quant à l'achèvement d'un travail, de sorte qu'une œuvre aboutie n'est pas pour autant figée et se propose toujours à de nouvelles combinatoires. L'œuvre *Les Résineux* (2012) est un ensemble d'objets de matière brute ou recomposée, qui dresse des hiérarchies subjectives entre la réalité physique du bois et la mollesse changeante et incertaine de la résine. Des billots de bois tourné contrastent avec des assemblages d'aggloméré. De petites formes en résine au travers desquelles on distingue une abeille sont disposées en rang comme dans un cabinet d'entomologiste, moulées dans des pots de Flamby dont la forme architecturée nous est étonnamment familière. Un cube opaque parfaitement minimal, mais constellé de bulles, est le fruit d'une explosion de résine à l'intérieur d'un moule. Tous les objets semblent entretenir entre eux une concordance de taille ou d'échelle, un rapport logique, comme si tous relevaient d'une unité de mesure secrète. Une sorte d'étagère jaune fait office de socle. Elle est conçue pour permettre un rangement minutieux des objets. C'est le support d'un *display.* Il rappelle de loin l'œuvre d'Haim Steinbach, même si la référence à la société de consommation n'est pas aussi appuyée ici.

L'œuvre *4 Faces et Fondation* (2013) joue également de ce trouble entre image et espace. L'artiste a récupéré des plaques en Inox desquelles ont été extrudées des pièces usinées au laser. Elle les a encadrées selon un principe permettant de les suspendre et de les superposer. Ainsi la profondeur de ces tableaux dessine des vides qui varient selon leur agencement.

Pauline Toyer emploie souvent le verbe « tester » pour qualifier sa pratique. Elle a d'ailleurs été invitée à participer à L'Atelier des testeurs qui occupait la Chalet Society[1] jusqu'en septembre dernier, sous l'impulsion de Christophe Kihm et des frères Dezoteux *(lire* Arts Magazine *n°76, p. 26).* Elle y expérimentait le potentiel de produits sucrés non solides vendus en grandes surfaces : les sirops, confitures et autres mélasses colorées. Parmi ses tests pour changer leur état, elle a éclaté à la batte une bouteille de sirop de groseille pendue à une corde, provoquant des coulures luisantes sur une feuille blanche fixée au mur. Un geste brutal pour une jeune fille plutôt délicate et retenue, qui évoque tout à la fois une fin et un début : une destruction, une inauguration de bateau ou la frappe d'une piñata par des enfants mexicains. Si le mot n'avait pas une forte connotation, on dirait volontiers qu'elle travaille à des résurrections de formes. Pauline Toyer ne jette rien. En les mettant en ordre, elle donne une seconde vie à des objets de rebuts produits à grande échelle par l'industrie. Elle suppose par ces rapprochements des coïncidences, des prédestinations imprévues, la mise en évidence de contraires. En août dernier, dans le cadre d'un projet de création culinaire d'artistes[2], Pauline Toyer a réalisé *1 bol 2 vert,* un repas performé. Les heureux convives se sont vu servir une pyramide colorée de soupes et



Pauline Toyer est née en 1987, à Blois.

En 2013-14, elle est résidente du programme du postdiplôme de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

http://pauline.toyer.syntone.org

purées dans des bocaux en verre blanc, récipients récupérés de produits de la grande distribution. Le repas était tout entier contenu dans cet assemblage vertical, transformant le rituel du déjeuner en un lent et prudent démontage. Même s'il n'y a pas, comme chez un Michel Blazy, une esthétique du pourrissement, l'emploi fréquent de matériaux organiques, souvent comestibles, est la marque d'une attention au monde tel qu'il change, se consomme, se rumine et se réinvente. Les deux artistes ont en commun des réflexes créatifs de jardinier : ils observent les mutations, opèrent des choix, tentent des équilibres, font des assemblages, ne perdent rien et favorisent la réutilisation des matériaux. Pauline Toyer cherche avec obstination et délicatesse la forme juste d'un remembrement du réel. ■

notes:

1. Programmation proposée par Marc-Olivier Wahler, au 14, boulevard Raspail, à Paris : www.chaletsociety.fr

2. *C D D - Le Festin* est un projet de Baptiste Brévart et Tiphaine Calmettes. http://cdd-lefestin.tumblr.com


Élodie Huet, *Flyers Wall,* 2010-2013, cartons d'invitation d'exposition, 250 x 60 x 35 cm,


Vincent Ganivet, *Tripode vrillé,* 2012, parpaings, cales en bois.


Jean-Jacques Dumont, *Le Dernier Barreau* (détail), 2010, échelle perforée, aluminium, 396 x 40 cm.

AU PIED DU MUR

La Vitrine nous pousse à « Faire le mur » à travers une nouvelle exposition qui confronte art et architecture. Une proposition originale pour valoriser la collaboration entre le monde de l'art et le secteur foncier qui connaît depuis quelques années un véritable engouement.

Aurélie Romanacce TEXTE

À VOIR

Faire le mur
Du 11 octobre
au 8 novembre

LA VITRINE AM, PARIS
24, rue de Richelieu, 1er.
12h-19h (sf le sam. et dim.). Gratuit.
Tél. : 01 55 35 25 25.
www.lavitrine-am.com

Avec à peine un an d'existence et cinq expositions à son actif, La Vitrine incarne un espace de recherche innovant entre art et entreprise. Conçu comme un prolongement de l'Art en Direct, une agence spécialisée dans la communication par l'art contemporain, le lieu accueille plusieurs fois par an la proposition d'un spécialiste du monde de l'art. Seul impératif ? Suggérer subtilement que l'entreprise a tout intérêt à solliciter la créativité des artistes autour de thèmes fédérateurs. Après avoir fait appel au critique d'art Philippe Piguet pour confronter les artistes à l'univers des marques, c'est au tour de Sally Bonn, professeure de philosophie aux Beaux-Arts de Lorraine, d'éclairer les rapports qu'entretiennent l'art et l'architecture à travers un lieu commun fondamental : le mur. « *L'architecte construit des murs, l'artiste s'y confronte* », explique la commissaire d'exposition. Un parti pris qui lui a permis de rassembler dix artistes aux propositions très différentes et de générations parfois éloignées. Christian Jaccard, artiste du mouvement Support/Surface, présente une vidéo de sa dernière performance au MAC/VAL aux côtés du trentenaire Rero et de son travail de lettrage démarré dans la rue. « *Je voulais éviter de regrouper les artistes par familles,* confie Sally Bonn. *J'ai préféré provoquer des micro-ruptures en associant un peintre comme Arthur Aillaud avec des installations de Vincent Ganivet.* » En choisissant comme titre « Faire le mur », l'exposition évoque aussi bien une dimension onirique que politique ou architecturale. Un déploiement de sens que Sally Bonn a voulu retranscrire à travers un



Christian Jaccard, *Lafoliméricourt,* 2006, tableau éphémère, vue partielle.



Rero, *WYSIWYG (What You See Is What You Get…),* 2011.

choix d'œuvres d'une grande diversité. Si le mur est tantôt employé comme matériau, sous la forme de parpaings en équilibre précaire chez Vincent Ganivet ou comme support de performance chez Christian Jaccard ou Rero, il est également perçu comme sujet et comme « *cadre qui oblitère ou permet le regard* » dans les toiles d'Arthur Aillaud ou de Piotr Klemensiewicz. Une différence qui implique un changement d'échelle comme dans le travail de Joan Ayrton où le mur est appréhendé comme ouverture sur l'extérieur. Pour l'exposition, l'artiste qui travaille *in situ,* annonce qu'elle va « *réaliser une série de peintures monochromes qui, par le choix du format et de la couleur, pourront être perçues comme une traduction picturale du bâtiment* ». Une transposition subjective qui intéressera aussi bien les amateurs d'art conceptuel que les professionnels du monde de l'architecture et de l'immobilier, de plus en plus présents dans le soutien de la création. Mécénat, valorisation du patrimoine immobilier ou commande d'œuvres monumentales, le secteur foncier dispose d'énormes moyens pour investir dans la production d'œuvres d'art. Au point de bientôt supplanter les industries du luxe dans l'art contemporain ? À défaut d'y répondre, La Vitrine organise, en parallèle de l'exposition, un cycle d'échanges sur la place de l'art dans les bâtiments publics avec les architectes Rudy Ricciotti et Jean-Paul Viguier, parmi autres, et les artistes Christian Jaccard, Gérard Traquandi, Philippe Cognée. ■



Jonathan Binet



Ulla von Brandenburg



Chloé Maillet & Louise Hervé

UN PRIX 5 ÉTOILES

L'hôtel Meurice se paye le luxe de soutenir les artistes les plus exigeants de la scène contemporaine française à travers une exposition et un prix conséquent.

Aurélie Romanacce TEXTE

Envie de découvrir quels jeunes artistes sont encouragés par les plus prestigieuses institutions de Paris ? Le prix Meurice pour l'art contemporain est là pour ça ! Triés sur le volet par les directeurs du Jeu de Paume, de la Fiac, du Palais de Tokyo ou des Beaux-Arts de Paris, six artistes finalistes concourent pour représenter la France à l'étranger à travers une œuvre d'envergure. Malgré des approches différentes, les projets retenus pour cette 6e édition évoquent en partie des univers fictionnels : un film sur une fratrie dans un hameau alsacien pour Bertille Bak, une vidéo de touristes américains se faisant passer pour des espions dans un pays arabe pour Neil Baloufa ou encore un moyen métrage entre documentaire et science-fiction peuplé de monstres marins réalisé par le tandem Chloé Maillet et Louise Hervé. En parallèle, les sculptures monumentales en céramique d'Elsa Sahal, la série des tableaux infinis de Jonathan Binet ou l'installation renversante d'Ulla von Brandenburg peuvent aussi emporter le premier prix : 20 000 euros que se partageront l'artiste et sa galerie pour finaliser le projet. Même si le/la gagnant(e) sera désigné(e) le 7 octobre, chacun pourra se faire son idée en allant dès le lendemain s'imprégner des œuvres des finalistes dans la galerie de l'hôtel.

PRIX MEURICE POUR L'ART CONTEMPORAIN 6e ÉDITION. DU 8 AU 27 OCTOBRE. GALERIE CASTIGLIONE DE L'HÔTEL MEURICE. 6, RUE CASTIGLIONE, PARIS 1er. 10H-19H. GRATUIT. WWW.PRIXMEURICE-POURLARTCONTEMPORAIN.COM



La vidéo, créatrice de lien social, de Paris à Karachi.

VIDÉODROME

Le lendemain de la Nuit blanche parisienne, rien de tel qu'un after artistique pour bien finir le week-end ! Le dimanche 6 octobre, une quinzaine de galeries du Marais dont Alberta Pane, Cortex Athletico, La Petite Poule Noire, Magda Danysz, Odile Ouizeman et Polaris ouvrent leurs portes de 14h à 19h pour une session de projections vidéo en continu. Pour cette 9e édition, Bernard Utudjian, directeur de la galerie Polaris et initiateur de l'événement, espère encore être surpris par l'affluence du public qui « *contrairement aux expositions traditionnelles, prend le temps de poser des questions et d'échanger son avis avec d'autres visiteurs* ». Un cadre convivial pour les passionnés d'art vidéo qui peuvent apprécier le temps d'une journée une sélection d'œuvres rares projetées dans les meilleures conditions. À découvrir notamment le travail de Tentative Collective, un collectif de Karachi qui présente des vidéos réalisées sur le vif par des femmes et des enfants de villages à l'aide de simples portables. **A. R.**

SUNDAY'S SCREENING #9. LE 6 OCTOBRE, 14H-19H. GRATUIT. PROGRAMME SUR LE SITE DES 15 GALERIES DU MARAIS PARTICIPANTES.



Daniel Buren
et
Côme Mosta-Heirt

"Travaux spécifiques"

du 25 octobre au 21 décembre 2013

granvillegallery@wanadoo.fr
01 43 22 41 94
23 rue du Départ
75014 PARIS

du mercredi au samedi de 15h à 19h

avec la participation de la galerie kamel mennour

À LONDRES, UN PAD ÉCLECTIQUE



Incontournable salon d'art et de design, le PAD tient son ambition d'offrir un panel transdisciplinaire d'œuvres d'une qualité muséale. Pour cette septième édition londonienne, ce sont soixante galeries du monde entier qui se regroupent à Berkeley Square. Collections antiques, art moderne, avant-gardes, objets phares du design historique ou le plus actuel voisinent avec des formes d'« art tribal » et des œuvres marquantes venues d'Afrique ou du Japon. Le tout introduit par une mise en lumière solaire de l'ingénieur-designer kényan Evans Wadongo – les lampes sont vendues au profit d'une organisation pour l'éducation et l'environnement. Lumière aussi pour le prix PAD-Moët-Hennessy, décerné à l'issue de la manifestation. L'occasion pour tous, amateurs et professionnels, d'enrichir leurs collections et pour le visiteur de tisser d'inattendues accointances entre des œuvres à l'histoire et aux origines différentes. **M.-C. L.**

^ **Antiquité tribale**, chaise de danse du peuple Batcham, Cameroun, XVIIIe s.

> **Lumière contemporaine**, Paul Cocksedge, *Domelight*, 2012.

À VOIR

PAD LONDON Art + Design
Du 16 au 20 octobre
BERKELEY SQUARE, LONDRES
11h-20h. 11h-18h le dim. www.pad-fairs.com

À VOIR

Design tour
BORDEAUX
Du 16 au 20 octobre
NANTES
Du 23 au 27 octobre
LYON
Du 6 au 10 novembre
MONTPELLIER
Du 13 au 17 novembre
MARSEILLE
Du 22 novembre au 28 novembre
www.designtour.fr

DESIGN TOUR DE FRANCE

Deuxième édition de cette balade du design au fil de cinq villes. Pour chacune des cités, un programme bipolaire. Des expositions thématiques dans des lieux majeurs : découverte d'une nouvelle génération de créateurs et d'éditeurs au « Carré orange », et d'artistes issus de l'école de design de Saint-Étienne dans « Homework », piloté par le designer Eric Jourdan. Le VIA (Valorisation de l'innovation dans l'ameublement), avec ses Labels 2013, démontre comment mener une démarche à la fois globale et localement ancrée. Intérieurs cuir expose des créations utilisant cette matière plus libérée qu'on ne le croit. Parallèlement, plus de 120 galeries, boutiques et lieux de réflexion mettent en scène leur démarche et leur créativité. **M.-C. L.**

LES DIVANS DIVERS DE ROBERT STADLER

De Nancy à Paris, le designer rend les frontières poreuses entre objet et spectacle.

Marie-Christine Loriers TEXTE

À VOIR

Traits d'union. Robert Stadler

ENSEMBLE POIREL, NANCY
3, rue Victor-Poirel.
Tél. : 03 83 32 31 25.
www.poirel.nancy.fr



PERFORMANCE

Robert Stadler & Philippe Katerine. « Tephra Formations »

24 ET 25 OCTOBRE, À 20H30

CENTRE POMPIDOU, PARIS
Place Pompidou, 4e.
14 €/18 €.
Tél. : 01 44 78 12 33.
www.centrepompidou.fr

Robert Stadler mélange les genres. Designer, il avait réinventé le canapé capitonné avec sa série « Tephra formations ». Aujourd'hui plasticien, artiste lumière, manipulateur d'espace, il participe plus encore au brouillage des limites entre les domaines de création. Il vient ainsi d'installer *Traits d'union,* une commande publique dans l'Ensemble Poirel, équipement polyvalent pour spectacles et expositions, construit à la fin du XIXe siècle par l'architecte Victor Poirel. Il dialogue avec la structure et les décors sculptés, projette des disques lumineux à motifs architectoniques en façade. Des bancs, *Sculptures mobilières,* reprennent la matière (pierre à chaux) et le profil des modénatures.
Au Centre Pompidou, Robert Stadler rencontre le créateur de sons Philippe Katerine, pour des saynètes improvisées à partir du mobilier tout capiton de sa série « Tephra formations », dont le canapé *Irregular bomb.* Avec cet explorateur des possibles qu'est Philippe Katerine, ils ouvrent un étrange cabaret où mots, meubles, sons et corps se libèrent sur ces divans de toutes les analyses. ■

Robert Stadler, designer autrichien, déconstruit le canapé Chesterfield (« Tephra Formations »), et le met en scène et en son avec Philippe Katerine, pour une Carte blanche à Beaubourg.



^ **L'Abbaye de Fontevraud** se dote d'un « pôle énergétique » : un projet durable.

ECO ZÉNITUDE À L'ABBAYE DE FONTEVRAUD

Le site monastique, situé en Anjou, a décidé de produire sa propre énergie. Le point de départ d'un vaste projet de développement.

Martine Guilcher TEXTE

La plus grande cité monastique d'Europe a avalé un millénaire pour relever défi économique, écologique, et… survivre. Fondée en 1101, la cité médiévale s'est ouverte au XXI[e] siècle grâce à son « pôle énergétique ». Inauguré fin mai, enterré et coiffé d'un théâtre de verdure, encadré de panneaux photovoltaïques, il marque une étape importante dans un grand chantier de rénovation. Ce projet durable va permettre à Fontevraud d'intégrer les défis environnementaux et architecturaux de notre temps. Ce « pôle », construit sur 2 000 m², accueille toute la production d'énergie. Il abrite la chaufferie et une salle multimédia qui révèle l'historique du projet. Les visiteurs profitent d'une vue directe sur la chaufferie en fonction, qui n'est pas sans rappeler le Centre Pompidou, à Paris. « *Ce n'est pas qu'une installation technique, elle recèle aussi une dimension artistique qui se traduit par un jeu de lumière sur fond noir et sur l'inox très présent qui crée des scintillements et des reflets* », souligne David Martin, le directeur général de ce site d'exception.

Sur ce domaine de 12 hectares (l'équivalent de 4 abbayes, 4 cloîtres, 4 réfectoires et des bâtiments additionnels), d'autres projets vont voir le jour. L'aventure se poursuit avec l'ouverture d'un hôtel contemporain designé par Patrick Jouin, prévue au printemps 2014. Il prendra ses aises dans l'un des monastères de l'abbaye. Le geste contemporain dialoguera avec le XII[e] siècle et un bar à vin sera créé dans le monastère principal. Si Yves Grémont est l'architecte du pôle énergétique, l'essentiel du projet est porté par l'agence de Patrick Jouin.

Résultat ? Le site revit, la profondeur historique est respectée avec une écriture supplémentaire mais pas en rupture avec les murs. Après l'hôtel sont annoncés une pépinière d'entreprises, une résidence de tourisme et un centre de congrès, encore à l'étude et en phase de concours. « *On voit que c'est un site inscrit dans le mouvement de l'histoire, du passé, du présent et de l'avenir, c'était mon objectif. Nous ne sommes pas dans un lieu qui n'est qu'à contempler. C'est aussi un endroit à vivre et qui vibre* », se réjouit David Martin. ■

À VOIR

ABBAYE DE FONTEVRAUD
9h30-18h30.
7 €/9,50 €.
Tél. : 02 41 51 73 52.
www.abbayedefontevraud.com

L'OASIS D'ABOUKIR : L'ESTHÉTIQUE VERTE DE PATRICK BLANC

Imaginez, sur 250 m², une tapisserie vivante de 25 mètres de haut, plantée de 7 600 sujets de 237 espèces et variétés différentes. Après sa bluffante création du musée du Quai Branly, voici l'oasis d'Aboukir créée par Patrick Blanc au cœur du triangle Montorgueil, Réaumur-Sébastopol et Grands Boulevards, dans le 2e arrondissement de Paris. On y retrouve l'esthétique organique de cet artiste, botaniste-chercheur au CNRS, qui collabore depuis plus de trente ans avec les plus grands architectes (Andrée Putman, Jean Nouvel, Herzog & de Meuron, Renzo Piano, César Pelli…). Son credo : l'intégration de son écosystème à la politique de la ville. De quoi donner aux urbains stressés l'envie de se retrouver au pied du mur ! **M. G.**

83-87, RUE D'ABOUKIR, PARIS, 2e.



Un projet privé, hymne à la biodiversité, au cœur du 2e arrondissement de Paris.

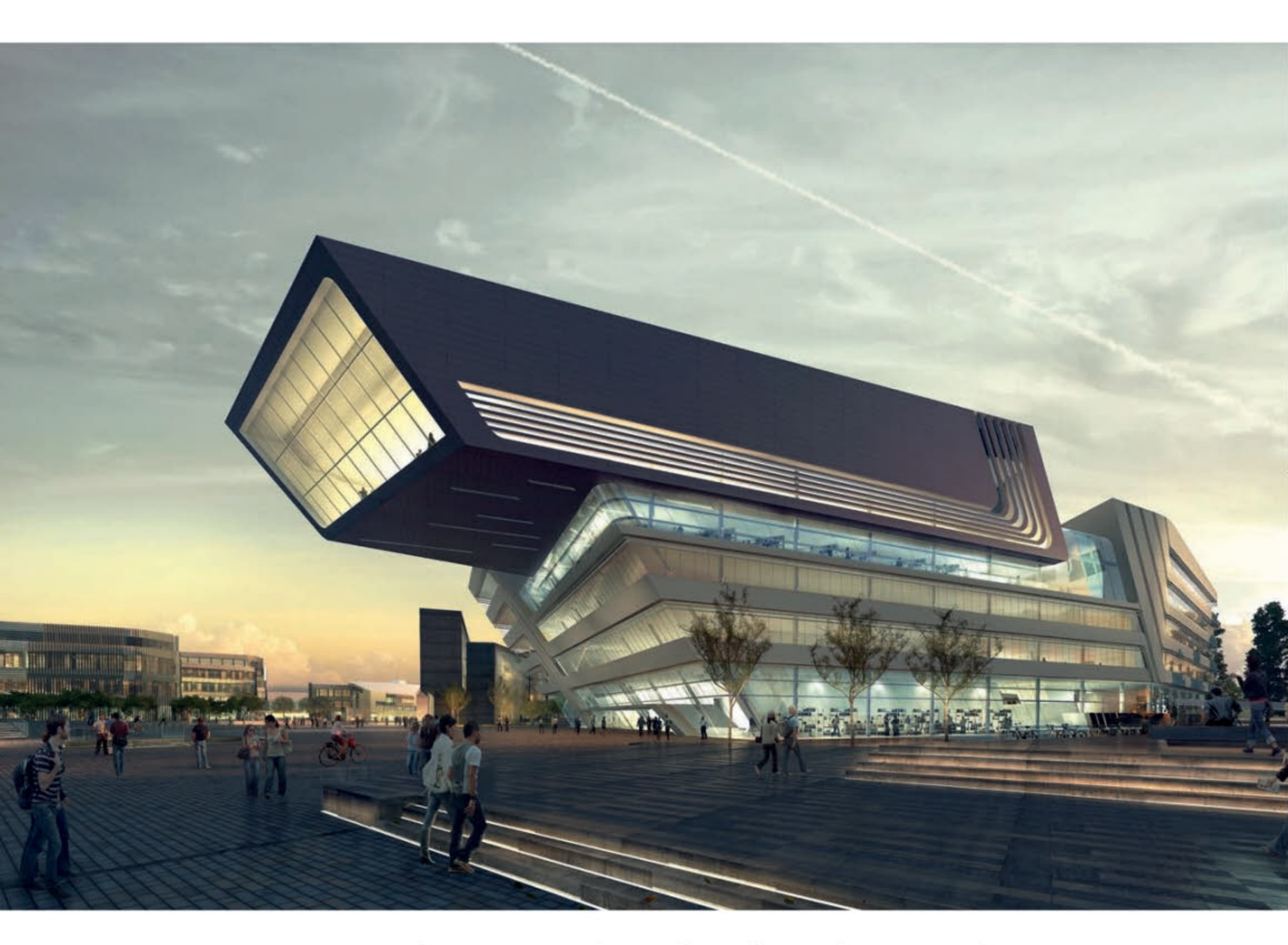
SO LONG PICASSO

La réouverture du musée Picasso prévue pour septembre est reportée à la fin du printemps 2014. Fermé depuis novembre 2011, l'hôtel Salé triplera sa surface d'exposition, soit 5 700 m² sur quatre étages. L'espace qui était dédié à la logistique et aux bureaux sera désormais consacré exclusivement aux collections et aux expositions temporaires. Ces aménagements, conçus par l'architecte Roland Simounet en 1985, à la création du musée, ont été restaurés par l'architecte Jean-François Bodin qui a restitué la volumétrie d'origine de cet ancien hôtel particulier (1659) du Marais.

5, RUE DE THORIGNY, 3e.
WWW.MUSEE-PICASSO.FR

NEW CENTURY GLOBAL CENTER : *BIGGER IS BETTER* À CHENDGU.

La Chine, adepte de la surenchère et de la démesure, s'en donne à cœur joie avec le New Century Global Center, inauguré fin juin, à Chengdu, capitale de la province du Sichuan dans le centre du pays. Cet édifice gigantesque, sorti de terre en trois ans, est considéré comme le plus vaste au monde avec une surface de 1,7 millions de mètres carrés. Il fait environ quatre fois la taille du Vatican, trois fois celle du Pentagone et s'avère quasi aussi étendu que Monaco. Il abritera plusieurs hôtels, restaurants, bureaux, cinémas, un centre d'art contemporain, des centres commerciaux, un parc d'attractions avec patinoire et parc aquatique, sans oublier une plage artificielle de 5 000 m² avec coucher de soleil inclus et truqué bien entendu. De quoi divertir les 14 millions d'habitants de la ville de Chendgu et… impressionner le reste de la planète.



VIENNE : UN CAMPUS HORS NORMES

La capitale autrichienne inaugure le 4 octobre un campus à nul autre pareil. Grand geste plastique d'architectes internationaux, le nouveau siège de l'Université des sciences économiques de Vienne dispose d'une superficie d'environ 100 000 m², destinée à accueillir plus de 25 000 étudiants et quelque 1 800 collaborateurs. Si la bibliothèque aux allures de vaisseau spatial, signée Zaha Hadid, attire tous les regards, l'ensemble des cinq bâtiments qui l'encadrent portent aussi la signature de grandes agences architecturales. Jugez donc : CRAB studio (Londres), l'Atelier Hitoshi Abe (Sendai), BUSarchitektur (Vienne), l'Estudio Carme Pinós (Barcelone) et NO.MAD Arquitectos (Madrid). La superficie totale dépasse douze terrains de football. L'intégralité du campus a été construite sur la base d'un concept de « Green Building » : 70% des ressources énergétiques nécessaires à la climatisation du complexe sont d'origine géothermique. Tous les bâtiments sont équipés d'éclairages à interrupteurs crépusculaires ou à détecteurs de présence. Les toits accueillent des espaces verts ou des panneaux photovoltaïques. Des restaurants, une boulangerie, un supermarché, des librairies, un jardin d'enfants et un complexe sportif sont également ouverts à tous. Des visites guidées par des architectes sont proposées sur réservation. **M. G.**

CAMPUS WU. WELTHANDELSPLATZ 1.
WWW.CAMPUSWU.AT

FOIRE D'ART MODERNE & CONTEMPORAIN
AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES > PARIS

ART ÉLYSÉES

24-28 OCT. 13

w w w . a r t e l y s e e s . f r

CHRONIQUE

BAUHAUS VS IKEA

Collusion

Julien Blanpied

Assistant d'expositions au MAC/VAL et commissaire d'expositions (« Royal Wedding », « Framing Abstraction »), il contribue à différents catalogues et magazines comme Horsd'œuvre *ou* Blackpool Magazine. *Il est également musicien.*

En 1919, Walter Gropius fonde à Weimar (Allemagne) le Bauhaus (de l'allemand Bau : bâtiment, construction, et Haus : maison), un institut des arts et des métiers guidé par des figures importantes (Kandinsky, Klee…). En 1933, le Bauhaus (installé à Berlin) est fermé par les nazis et sa dissolution est prononcée par ses responsables. Son existence pédagogique est donc écourtée, mais son influence sur l'architecture et le design est considérable. Walter Gropius, architecte et premier directeur de l'école, pose comme *statement* : *« Notre principe directeur était que ce design n'est ni intellectuel, ni une affaire matérielle, mais simplement une partie intégrante des choses de la vie, nécessaires pour tout le monde dans une société civilisée », « le but final de toute activité plastique est la construction ! […] nous devons tous revenir au travail artisanal, parce qu'il n'y a pas d'art professionnel. Il n'existe aucune différence essentielle entre l'artiste et l'artisan. »* Une formule de l'art total, un mode de vie. Il ajoute : *« La standardisation ne constitue pas un frein pour le développement de la civilisation ; c'en est, au contraire, l'une des conditions immédiates. »*[1]
Il existe de nombreux échos entre le Bauhaus et la marque jaune et bleue scandinave néanmoins batave, IKEA, petite sœur (adoptive) du Bauhaus, créée en 1943[2], et dont le slogan annonce un semblable désir de vie meilleure : « Solutions abordables pour meilleure vie » *(« Affordable solutions for better living »)*. Pour produire moins cher, IKEA imagine un client actif, qui devra assembler lui-même les meubles qu'il aura achetés préalablement en libre-service. Depuis 1956, on vend le mobilier en *flat-packaging* (en colis plat), depuis 1976, on consulte *Le Testament d'un négociant en meubles,* rédigé par le fondateur Ingvar Kamprad (les initiales I et K de IKEA), qui décrit la vision commerciale de la compagnie et qui influence le développement de la « culture d'entreprise ». En 1991, IKEA acquiert ses propres outils de production. Enfin, et surtout, on publie un catalogue[3] qui livre une image *flat* du monde selon IKEA[4]. Il est le maillon essentiel de la politique IKEA[5]. Il véhicule l'image du style de vie que la clientèle IKEA cherche à adopter. Une fois en magasin, on n'a qu'à suivre le chemin, il n'y a qu'à se laisser conduire. On peut même utiliser le service de covoiturage, estampillé écocitoyen, pour s'y rendre ou pour en repartir.
Le Bauhaus répond aux urgences sociales après la Première Guerre mondiale. Il s'engage à créer des objets où l'esthétique le dispute au fonctionnel et à l'innovation, destinés à une production en série, pour que l'art puisse entrer dans la vie quotidienne. C'est vu d'avion que l'on saisit le mieux la géométrie du bâtiment de l'école du Bauhaus à Dessau (là où elle a déménagé en 1925). On prédit que voir le monde depuis le ciel serait bientôt la norme. On considère que l'architecture Bauhaus doit être envisagée en mouvement, afin de mieux y appréhender la symétrie et le déséquilibre volontaires. On se sert de la ligne horizontale comme d'un élément clé du vocabulaire, avant que les gratte-ciel américains ne viennent prouver le contraire. On utilise le verre, le béton, l'acier, chacun promettant une qualité de toucher et un panel de sensations propres. On utilise le tubulaire, les finitions soignées, les décalages, les façades rideau, les dalles de béton en saillie dans l'espace ouvert en guise de balcon, on favorise la convivialité dans les espaces. Le programme implique le corps humain.



<< Façade du logement des étudiants de l'école du Bauhaus de Walter Gropius, à Dessau-Roßlau.

< Étagére IKEA LACK.

À l'aspiration sociale du Bauhaus a succédé l'aspiration aux affaires du géant détaillant IKEA, qui poursuit un modèle économique fait pour le marché global. Et peu importe si le fondateur rappelle régulièrement ses affinités avec des mouvances fascistes locales durant sa jeunesse, il promet que « Ça, c'était avant », il a fait beaucoup pour se rattraper depuis, dit-on. Le meuble moderne doit être accessible à tous (le fameux triple C : « Casual, Cheap & Chic ») et, par là même, liquider les différences culturelles et sociales. C'est ce double concept qui a fait de la société IKEA le plus gros fabricant de meubles du monde. Elle s'adresse à l'humanité. Elle est partout la même, enfin presque[6]. Pour ce qui est des considérations sociales, l'espionnage des salariés était (est) inclus dans le package. Quand on assumait la matérialité industrielle d'un radiateur exposé dans les escaliers à l'école du Bauhaus à Dessau comme un tableau ou qu'on avançait le triple F « Form Follows Function », IKEA imposait la cuisine « occidentale », sa taille de lit réglementaire avec l'humain en décor et ses 45 millions d'étagères Billy. Bref, on ne s'aligne pas sur les mêmes idées, même si toutes partagent la même approche du showroom. Les produits IKEA ont d'ailleurs fait l'objet d'une exposition design à la Pinakothek der Moderne de Munich. *Is less more ?* ■

notes :

1. The New Architecture & The Bauhaus, *éditions Faber & Faber, Londres, 1935.*
2. *L'année où l'école du Bauhaus de Dessau est bombardée.*
3. *Le premier date de 1951. Il est le troisième ouvrage le plus publié au monde après la* Bible *et le* Petit Livre rouge.
4. *Dans l'édition de 2009, environ 50 % des images ne sont pas des photographies, mais des captures de modélisations numériques en 3D.*
5. « Il est notre but de vous manipuler afin que vous alliez vous acheter nos meubles. » *Entretien avec Bengt Larsson, responsable du traitement numérique des images chez IKEA Communications AB, 16 mars 2009, extrait de* Les Photographies des catalogues Ikea. Simulacres d'un style de vie, *par Philipp Sack.*
6. *Jusqu'à aujourd'hui, dans les éditions arabes du catalogue, les femmes sont totalement supprimées des images.*

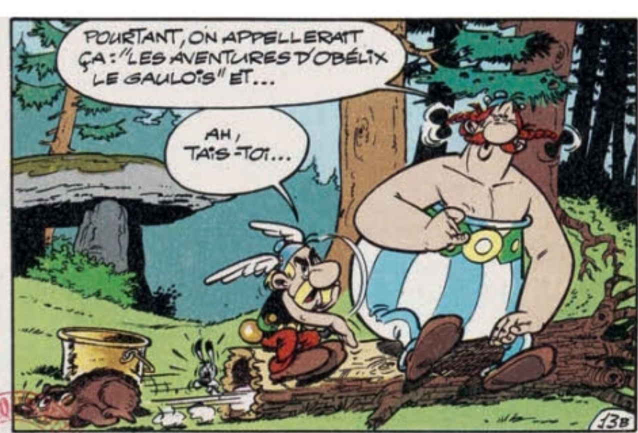
LE PHÉNOMÈNE ASTÉRIX À LA BNF

Les planches données par Albert Uderzo à la Bibliothèque nationale de France seront au cœur d'une grande rétrospective consacrée à l'irréductible Gaulois. Carine Picaud, conservatrice et commissaire de l'exposition, revient sur la qualité des œuvres offertes par le dessinateur et sur leurs conditions de conservation.

Philippe Peter TEXTE







^ ***Astérix et le chaudron,* planche 13.** Texte : René Goscinny, dessin : Albert Uderzo, édition originale, Dargaud, 1969.

À VOIR

Astérix à la BnF

DU 16 OCTOBRE AU 19 JANVIER

BNF FRANÇOIS MITTERRAND, PARIS

Quai François-Mauriac, 13e.
10h-19h (sf lun.).
13h-19h le dim. 5 €/7 €.
Tél. : 01 53 79 59 59. www.bnf.fr

Le 19 septembre 1966, *L'Express* consacrait sa une au « *phénomène Astérix* ». Une première pour une bande dessinée, et un épisode que Hergé, le créateur de Tintin, ne parviendra jamais à digérer. Près de cinquante ans plus tard, force est de constater que l'aura de l'irréductible guerrier est intacte. Ni les faiblesses des derniers albums, ni celles des films adaptés des aventures du héros ne sont parvenues à ébranler ce géant du neuvième art aux 350 millions d'albums vendus. Un trente-cinquième opus, intitulé *Astérix chez les Pictes*, signé Jean-Yves Ferri et Didier Conrad, sortira même le 24 octobre prochain. La série et ses personnages inoubliables font désormais partie du patrimoine culturel national, voire mondial. Même si l'ancien président de la République, qui a donné son nom à la Bibliothèque nationale de France, était plutôt un inconditionnel de Corto Maltese, quoi de plus logique donc que de retrouver ces fiers Gaulois dans cette institution. D'autant que celle-ci possède désormais des chefs-d'œuvre qu'elle ne saurait garder au secret.

Quelques mois avant l'annonce de sa retraite, en effet, Albert Uderzo a fait don de 120 planches originales à la BnF. « *Elles sont arrivées dans nos locaux en mars 2011* », indique Carine Picaud, conservatrice au bureau de la réserve des livres rares et commissaire de l'exposition « Astérix à la BnF ». « *Ce sont des pièces absolument exceptionnelles puisqu'il s'agit d'*Astérix le Gaulois, *premier album de la série, de* La Serpe d'or, *et d'*Astérix chez les Belges, *le dernier scénarisé par*





< *La Serpe d'or,* planche 1. Texte : René Goscinny, dessin : Albert Uderzo, planche originale, 1960.
^ Albert Uderzo à sa table à dessin, en 1970.

René Goscinny », décédé en 1977 alors qu'il restait encore à son compère sept pages à dessiner. Seul regret : dix planches (sur les cent trente que comptent ces trois ouvrages) manquent à l'appel, pour la plupart données gracieusement par le dessinateur à une époque où le marché de l'art ne s'y intéressait pas encore. Les couvertures, réalisées à la gouache, ne faisaient quant à elles pas partie du lot.

« Ces œuvres – crayonné et encre de Chine sur papier bristol – sont toutes dans un très bon état », explique Carine Picaud, et elles n'ont pas nécessité de restauration d'importance. *« Albert Uderzo travaillait par demi-planches* (A et B, voir ci-dessus), *qui étaient ensuite assemblées à l'aide de scotch. L'adhésif a laissé de petits rectangles de colle jaune que nous avons dû retirer. »* Pour permettre une consultation optimale, elles ont par ailleurs été remontées à l'aide de charnières en papier japon réversibles. *« Il ne fallait en aucun cas perdre des informations »*, comme les notes ou les étiquettes de suivi d'impression qui figurent parfois à leur verso. Côté conservation, ces pièces – stockées à plat – respectent les mêmes consignes que les livres anciens : un taux d'hygrométrie d'environ 50 % et une température de 18 degrés. *« Elles pourront être prêtées et voyager, à condition de suivre une règle de base : trois mois d'exposition équivalent à trois années de stockage à l'abri de la lumière. »* C'est la condition *sine qua non* pour préserver toute la fraîcheur de ces chefs-d'œuvre.

Une œuvre phénoménale

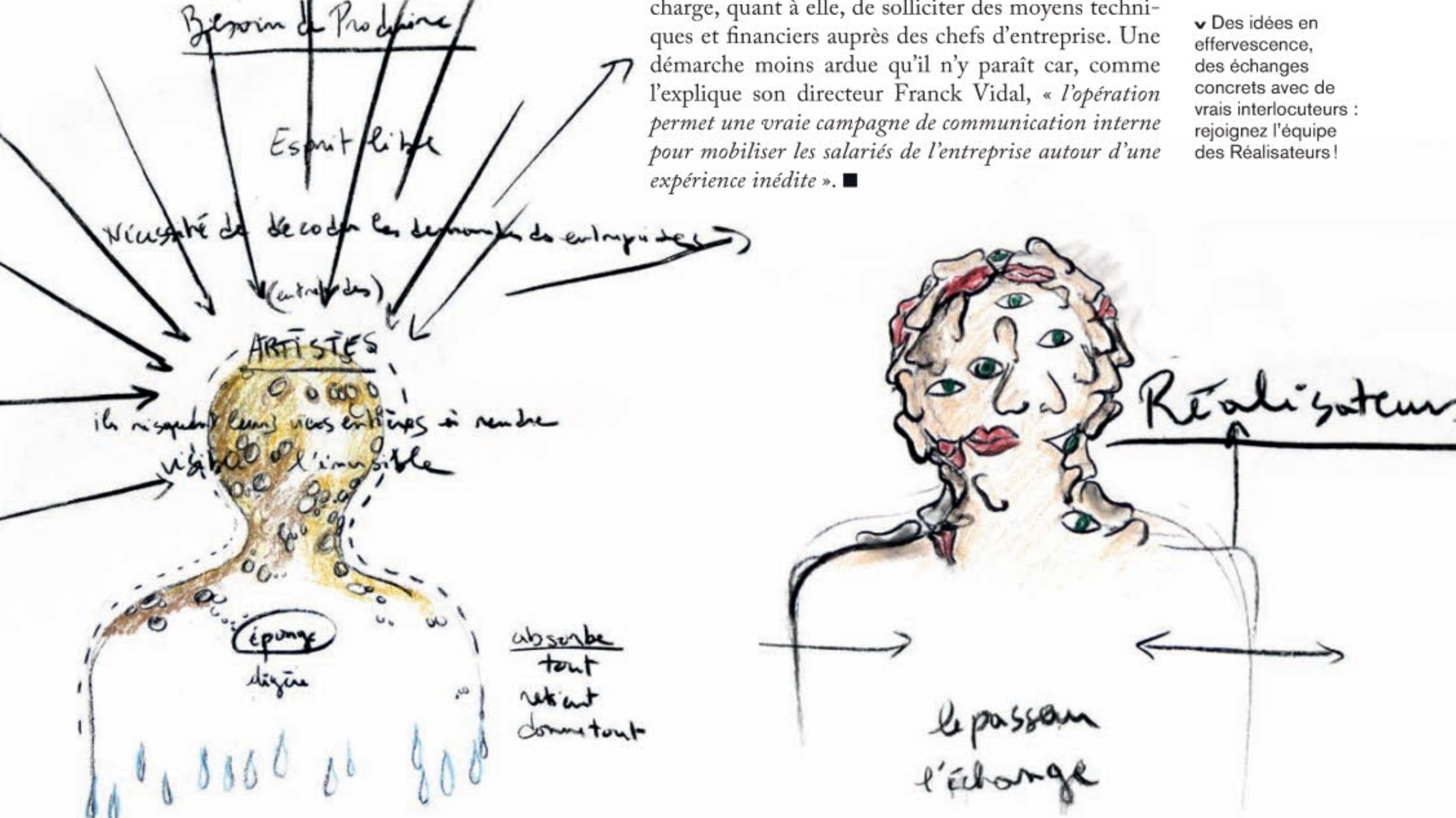
Si Astérix collectionne les superlatifs, la rétrospective que lui consacre la BnF peut se targuer, elle aussi, d'avoir sorti le grand jeu. Divisée en quatre parties, elle s'intéressera d'abord aux œuvres imaginées par Goscinny et Uderzo avant la naissance de leur personnage fétiche et du journal *Pilote* (avec notamment la série « Oumpah-Pah »), puis elle plongera tête baissée dans l'univers du célèbre Gaulois, offrant une sorte de tour du propriétaire où la petite histoire côtoiera la grande. Une fois le décor planté, les visiteurs pourront découvrir les secrets du « phénomène Astérix », des films aux produits dérivés divers et variés, en passant par le célèbre parc d'attraction du même nom. *« Afin de mesurer l'ampleur de son succès, nous avons créé un mur d'éditions originales, soit trente-cinq albums pour autant de langues sur les cent onze idiomes dans lesquels les livres ont été traduits »*, indique Carine Picaud. Enfin, l'exposition reviendra en détail sur les clés du succès de ce héros incontournable. Une réussite qui est, en très grande partie, due au talent comique de Goscinny et au génie graphique d'Uderzo. Au total, près de quatre cents pièces, dont une cinquantaine de planches originales, de nombreux imprimés, des vestiges archéologiques ou encore le bureau sur lequel travaillait le scénariste de *Lucky Luke* et du *Petit Nicolas.* ■

MARCHÉ CONCLU !

Mettre en commun la créativité des artistes et le savoir-faire des entreprises, c'est le pari un peu fou des Réalisateurs, le nouveau projet à destination des jeunes artistes dirigé par Fabrice Hyber, en collaboration avec les Beaux-Arts de Nantes et l'école de management Audencia.

Aurélie Romanacce TEXTE

« Il faut s'adapter à la société d'aujourd'hui. Les artistes ont de nouveaux besoins de production », explique Pierre-Jean Galdin, le directeur de l'école des Beaux-Arts de Nantes. Ce constat, il n'est pas le seul à le partager. « *Ça fait deux ans que nous réfléchissons avec Fabrice Hyber au moyen de trouver d'autres partenaires que les centres d'art ou les institutions pour aider les jeunes artistes à réaliser leurs œuvres.* » Une réalité que l'artiste nantais connaît bien pour avoir été l'un des premiers, dès le début des années 90, à s'adresser à une entreprise pour l'aider à réaliser son projet : créer le plus gros savon du monde. Une création de 22 tonnes qui, depuis, est entrée au *Guiness des records*. Ce travail avec le monde de l'entreprise, dont il a fait sa marque de fabrique, Fabrice Hyber souhaite aujourd'hui le partager en lançant « *un phénomène sans équivalent dans le monde* » *:* l'école des Réalisateurs. L'enjeu ? Mettre en relation de jeunes talents créatifs et des entreprises pour aboutir à la réalisation d'une œuvre d'envergure en moins de dix-huit mois. Les huit créatifs sélectionnés se réunissent trois jours par mois à Nantes pour exposer les avancées de leur projet. Grâce à un « *accompagnement sur mesure* », Fabrice Hyber s'engage à garantir le succès de l'œuvre auprès de l'entreprise. L'école de management culturel Audencia se charge, quant à elle, de solliciter des moyens techniques et financiers auprès des chefs d'entreprise. Une démarche moins ardue qu'il n'y paraît car, comme l'explique son directeur Franck Vidal, « *l'opération permet une vraie campagne de communication interne pour mobiliser les salariés de l'entreprise autour d'une expérience inédite* ». ■



ᵥ Des idées en effervescence, des échanges concrets avec de vrais interlocuteurs : rejoignez l'équipe des Réalisateurs !



3 QUESTIONS À...

FABRICE HYBER

Comment est née l'idée des Réalisateurs ?

C'est un projet que j'avais en tête depuis 2008 car ça fait longtemps que je travaille avec des entreprises. Il y a dix ans, j'ai d'ailleurs créé ma propre structure, UR, Unlimited Responsibility, qui aide d'autres artistes à produire leurs œuvres, comme Michelangelo Pistoletto ou Franz West, récemment disparu. Avec les Réalisateurs, j'ai voulu favoriser la même démarche : permettre la production et les échanges de projets entre de jeunes créatifs et des entreprises. Un peu comme les réalisateurs de cinéma qui font appel à des producteurs pour financer leur film.

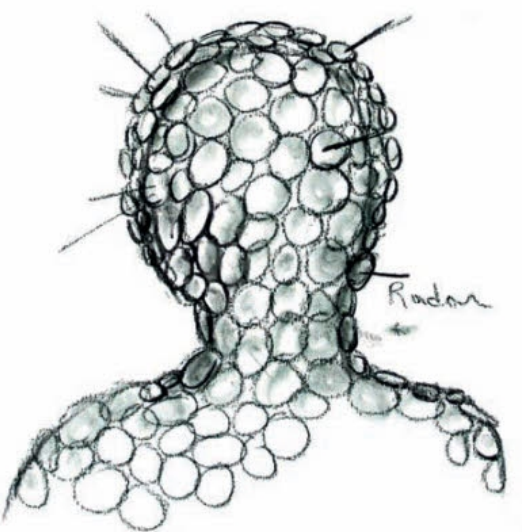
« L'objectif est de toujours garder un esprit de recherche, de prospection »

Quel est l'intérêt de cette collaboration pour l'entreprise et pour l'artiste ?

Le premier avantage pour l'artiste, au terme de ces douze à dix-huit mois, est de voir son œuvre produite. Le second est de développer un nouveau réseau avec des professionnels qui pourront l'aider par la suite. Avec huit projets par an, nous réussissons à nouer des échanges avec les partenaires, ce qui aura un réel impact sur leur future façon de travailler. De leur côté, les entreprises ont souvent des problèmes de communication interne, elles ont besoin d'un supplément pour fédérer les salariés. L'art assume ici une fonction très sociale, on n'est pas dans l'ostentatoire.

Quelle est la finalité d'un tel projet ?

L'objectif est de toujours garder un esprit de recherche, de prospection. Nous ne sommes ni à l'université ni aux Beaux-Arts, il faut qu'il y ait le maximum d'ouverture possible. On doit pouvoir être une structure légère et non une grosse machine administrative. J'ai interdit les réunions d'ailleurs ! (Rire.) *Ce qui compte, c'est avec quel bonheur on fait les choses. Nous avons prévu d'ouvrir aussi deux autres antennes à l'international d'ici trois ans : l'une à Montréal et l'autre à Barcelone, dans le but de créer des liens entre Réalisateurs du monde entier.*



COMMENT CANDIDATER ?

Profil du candidat

Artiste, entrepreneur, titulaire d'un diplôme de l'enseignement supérieur, il faut justifier d'au moins une expérience professionnelle dans l'art. La sélection se fait en continu. Dès qu'un artiste a réalisé son projet, une place se libère pour le remplacer.

Objectifs

Un accompagnement adapté à la réalisation de son projet dans le cadre de sessions de travail de trois jours par mois à Nantes ; une bourse d'aide à la production et un accompagnement pour le financement complémentaire ; un espace de travail au cœur du quartier de la création ; la diffusion de son projet auprès des professionnels de l'art et de l'entreprise.

Poser sa candidature

- une lettre de motivation accompagnée d'un curriculum vitæ
- un descriptif de votre projet (maximum dix pages)
- un budget prévisionnel
- une liste des partenaires potentiels (entreprises, institutions, fondations).

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS (ESBANM). PLACE DULCIE-SEPTEMBER, NANTES (44). TÉL. : 02 40 35 90 20. ESBA-NANTES.FR

CONTACT : ROZENN LE MERRER. TÉL. : 02 40 35 90 32 OU MAIL : ROZENN.LE-MERRE@ESBA-NANTES.FR

Chef-d'œuvre du *bunraku* (théâtre de marionnettes japonais inscrit au Patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco), *Double suicide à Sonezaki,* de Monzaemon, évoque le destin pathétique d'un jeune homme amoureux d'une courtisane. Mais attention, ce classique du théâtre n'est pas une transposition de *Roméo et Juliette* au pays du Soleil-Levant. C'est avec allégresse, et non pas sur un malentendu, que les deux amants se suicident pour atteindre le bonheur de l'au-delà. Comment Hiroshi Sugimoto réussit-il à moderniser un fait divers vieux de plus de trois siècles ? En introduisant sur le plateau des projections vidéo, en recommandant au joueur de shamisen (luth à trois cordes) d'improviser comme un membre de The Jimi Hendrix Experience, et en figurant Kannon, la divinité qui promet l'accueil dans la terre pure après la mort, sous la forme d'une antique statue (visible dans l'exposition « Accelerated Buddha »). La direction artistique de Sugimoto, récompensé par le prestigieux prix Hasselblad, communique une telle énergie aux récitants et aux manipulateurs de marionnettes que les poupées de bois semblent vivantes… ■

À VOIR

Sonezaki Shinjû
Du 10 au 19 octobre, à 15h et 20h30

THÉÂTRE DE LA VILLE, PARIS
2, place du Châtelet, 1er. 26 €/35 €. Tél. : 01 42 74 22 77. www.theatredelaville-paris.com

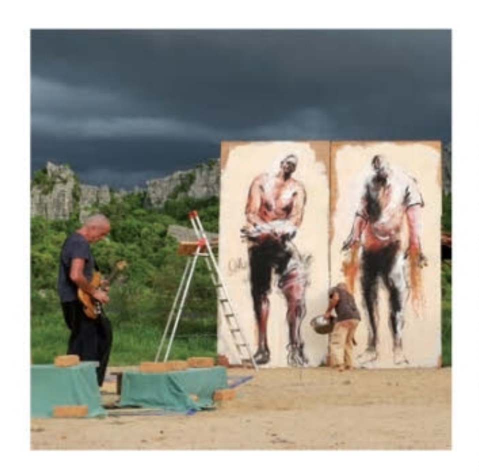
« Hiroshi Sugimoto. Accelerated Buddha »
Du 10 octobre au 26 janvier

FONDATION PIERRE BERGÉ/ YVES SAINT LAURENT, PARIS
3, rue Léonce-Reynaud, 16e. 11h-18h (sf lun.). 5 €/7 €. Tél. : 01 41 44 31 64 31. www. fondation-pb-ysl.net

THANATOS ET TÊTE DE BOIS

Des rencontres d'Arles au Festival d'automne à Paris, Hiroshi Sugimoto modèle les « couleurs de l'ombre ». Photographe, sculpteur, architecte et désormais metteur en scène, ce maître du noir et blanc revisite *Double suicide à Sonezaki,* une des pièces les plus anciennes du *bunraku*.

Sabrina Silamo TEXTE

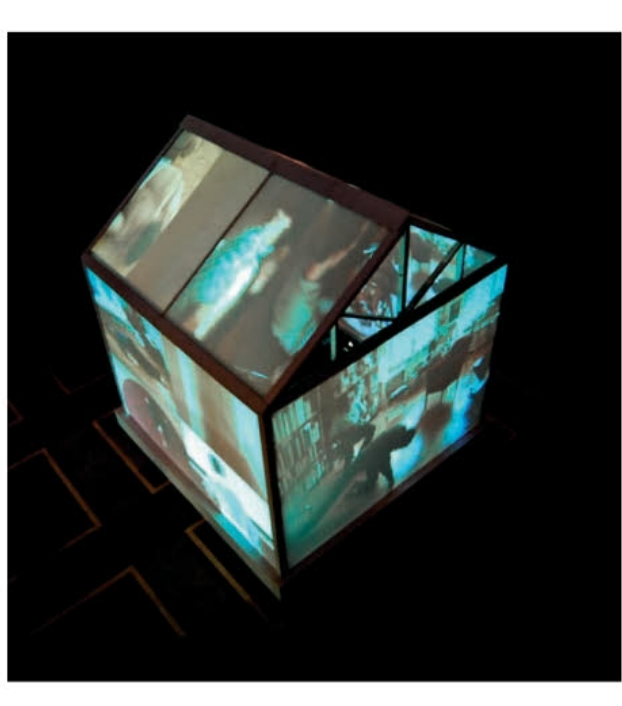


LIGNE DE FRONT

Bloas comme Brest, où il est né en 1961, puis Berlin, Budapest, Barcelone, Bilbao où il a ancré plus de 3 000 bonhommes sans visage dans des prisons, des bases sous-marines, des bains turcs… Son armée de titans, Paul Bloas la cantonne cette fois-ci à la banlieue parisienne. Viendront la rejoindre quelques nouvelles recrues engendrées par la musique de Serge Teyssot-Gay, ex-Noir Désir. Car pendant que l'un improvise sur sa guitare avec une cymbale en guise de médiator et un couteau en guise d'archet, l'autre, juché sur une échelle, manie pinceaux et brumisateur en un geste précis. Ce dialogue entre le guitariste d'Interzone et de Zone libre, et le peintre breton, inauguré en 2010, est accompagné de messages écrits rageusement par Bloas, comme tombés de l'arbre à palabres, souvenirs de l'enfance malgache du plasticien.

PERFORMANCE *LIGNE DE FRONT,* PAR PAUL BLOAS ET SERGE TEYSSOT-GAY.
LE 2 OCTOBRE, À 19H. PLACE FRANÇOIS-TRUFFAUT, SAINT-GRATIEN (95).

EXPOSITION « LES SAIGNEURS », DU 3 OCTOBRE AU 7 DÉCEMBRE.
ESPACE JACQUES-VILLEGLÉ, PLACE FRANÇOIS-TRUFFAUT, SAINT-GRATIEN (95). 14H-19H (SF DIM. ET LUN.). 10H-12H ET 14H-19H LE SAM. TÉL. : 01 39 89 24 42. WWW.VILLE-SAINTGRATIEN.FR





LA MAISON NOMADE

Elle n'a ni porte ni fenêtre, *La Zon-Mai* de Saint-Denis. Sur les façades et sur le toit de cette maison à l'envers ou en verlan, créée par le chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui et le vidéaste Gilles Delmas, des danseurs – filmés dans l'intimité de leur environnement domestique – évoluent*« à la recherche de différentes émotions, différents rapports à l'immigration »,* explique le chorégraphe. Cette structure, habitée par la voix de la chanteuse libanaise Fadia Tomb El-Hage, regroupe, sous le même toit, 21 artistes-interprètes d'origine diverse… Comme autant de fenêtres ouvertes sur l'univers de chacun des participants, *la Zon-Mai,* aujourd'hui installée dans l'ancien carmel de Saint-Denis, entraîne une réflexion sur les relations entre le dehors et le dedans, l'intime et le public, le centre et la périphérie… Fragments de danse, mouvements simples, 21 séquences apportent autant de réponses à la question du chez-soi et de la diversité, tout en mariant danse et arts visuels. Ambassadrice de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (commanditaire de l'œuvre), cette installation multimédia voyagera ensuite de ville en ville.

CHAPELLE VIDÉO # 5 : *LA ZON-MAI.* JUSQU'AU 28 OCTOBRE. MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DE SAINT-DENIS. 22 BIS, RUE GABRIEL-PÉRI. 10H-17H30 (SF MAR.). 10H-20H LE JEU. 14H-18H30 LES SAM. ET DIM. GRATUIT. TÉL. : 01 43 43 37 57. VILLE-SAINT-DENIS.FR

>

UNE PETITE HISTOIRE DU NUAGE EN CINÉMA. Flamboyant commissaire d'expositions (à venir « Le Musée imaginaire d'Henri Langlois », à la Cinémathèque française), Dominique Païni suit les nuages à travers les filmographies de Dreyer, Eisenstein, Ford, Flaherty, Van Sant… Cette ciné-promenade illustre l'importance des nuées et autres ornements du ciel dans la mise en scène cinématographique.

CYCLE DOMINIQUE PAÏNI. SÉMINAIRE LE 28 SEPTEMBRE À 14H30 ET 17H30, SUIVI DE LA PROJECTION D'*ORDET* DE CARL THEODOR DREYER.
MUSÉE RÉATTU. 10, RUE DU GRAND-PRIEURÉ, ARLES (13). GRATUIT. TÉL. : 04 90 49 37 58. WWW.MUSEEREATTU.ARLES.FR



PIERRICK SORIN AU CABARET

Pulpeuses et délurées, les danseuses du Cabaret New Burlesque reviennent avec plumes, paillettes, ukulélé et tourniquets sur les tétons. Emmenées par Kitty Hartl, ex-programmatrice de la Nuit blanche à Paris, et propulsées en France par *Tournée,* le film de Mathieu Amalric (prix de la mise en scène à Cannes, en 2010), les stripteaseuses et leur *boy* en Stetson, alias Roky Roulette, ont confié leur spectacle érotico-rigolo à Pierrick Sorin. L'artiste, célèbre pour ses autofilmages (il interprète face à la caméra les petits riens du quotidien) ou ses théâtres optiques (petites boites dans lesquels il apparaît en hologramme multipliant les gags visuels), invente un processus technique pour intercaler ses installations vidéo dans cette *burla* (« farce », en italien) composée de chansons, de danses et de performances. Résultat : les jeux de mots et de hanches de Mimi Le Meaux, Dirty Martini ou Kitten on the Keys, accompagnés des astuces trafiquées à vue de Pierrick Sorin, prennent une tournure plus onirique. Comme des beautés felliniennes dans un décor de Méliès. **S. Sil.**

À VOIR

Cabaret New Burlesque

THÉÂTRE DU ROND-POINT, PARIS

Du 10 au 18 octobre, à 18h30 et 21h

2bis, avenue Franklin-Roosevelt. 15 €/36 €. Tél. : 01 44 95 98 21. www.theatredurondpoint.fr

DANS TOUTE LA FRANCE

jusqu'au 13 juin

3 QUESTIONS À…

PIERRICK SORIN



Comment un artiste vidéaste reconnu se retrouve-t-il au milieu de stripteaseurs ?

Non pas par intérêt artistique, car je ne suis pas fan de ces spectacles que je trouve vulgaires et qui, intellectuellement, ne m'apporte pas grand-chose, mais à cause de la dimension humaine. Ces danseurs développent une telle énergie, créent une telle ambiance que j'ai eu envie de travailler avec eux. J'aime les nouveaux cas de figure, et ces expériences, loin de l'art contemporain ou de mes collaborations dans le domaine de l'opéra *(ndlr :* La Pietra del Paragone, *de Rossini, au Théâtre du Châtelet,* Turandot, *de Puccini, à la Scala…*) en est un.

Quelle forme prendra votre intervention ?

Mon objectif est d'apporter de la modernité et de la créativité. Mais, en fait, je suis tombé dans un véritable piège car chaque artiste a son propre numéro dans lequel je dois me glisser sans toucher au scénario proposé. Mon indépendance est donc toute relative : je vais dans le sens du stripteaseur pour ne pas bouleverser sa performance. Mon intervention consiste donc à recontextualiser, par le biais de l'image, l'action en train de se réaliser devant le spectateur. Ce que je fais en utilisant un panel d'effets vidéo et de techniques variées : le performeur se met lui-même en situation devant une caméra à vue ou je l'incruste dans des images animées.

Un exemple ?

L'un des artistes apparaît dans une armure avant d'exécuter un strip-tease. Grâce à un dispositif visuel, je vais l'intégrer dans un décor composé à partir de la maquette d'un château fort. Dans ce théâtre optique, un incendie éclatera, donnant l'impression au spectateur que le comédien bout à l'intérieur du château hologique et donc se déshabille…

CARTE BLANCHE



D'HAKIMA EL DJOUDI

GAËL PELTIER

Gaël Peltier est né en 1972 sur la côte ouest de la Sicile d'un père électricien et d'une mère sprinteuse.
Depuis, mis à part avoir eu le bon goût de rester vivant, Peltier n'a rien fait de vraiment très exceptionnel dans sa vie.

Malgré tout, son œuvre d'une grâce imprévisible reste déconcertante.
Qu'il collectionne les cacahuètes enrobées difformes lors de son régime hypercalorique à New York ou bien qu'il s'engage dans la boxe anglaise depuis trois ans, qu'il provoque le malaise lors de ses performances *bleu, saignant, à point* à la fondation d'entreprise Ricard ou encore *Quiconque tient une poêle à frire est maître de la mort* au Frac Corse, il peut être relativement drôle.

Aujourd'hui, il fait son retour pour casser la gueule à l'un des rares artistes vivants qu'il estime être réellement digne d'intérêt pour cela.

Il a perdu 30 kilos depuis 2010 pour se préparer à ce combat.

Présent et à venir
- *The Body Snatcher,* Silvana Editoriale / Frac Corse avec Jean-Yves Jouannais
- 2014 Performance – combat de boxe *vs* Frédéric Roux
- Différents rôles d'acteur
- Un film

Ready Mondrian,
ready-made pour épreuve cycliste, cadre Look 695 Mondrian, 2013.

N.B. : la faible définition de l'image est due au choix de l'artiste.




LOOK


LOOK

MARCEL BROODTHAERS LE ROI DES MOULES

« *Je tautologie. Je conserve. Je sociologue. Je manifeste manifestement…* » Le Belge Marcel Broodthaers s'autoproclame artiste à l'âge de 40 ans après une carrière de poète. Connu pour ses accumulations de coquilles d'œuf, de moules et autres matériaux de récupération, il *« prend les choses de l'art à la lettre »*. Explication de texte avec Bernard Marcadé, critique d'art et commissaire d'expositions, coauteur d'un ouvrage consacré à ce fils spirituel de Mallarmé et de Duchamp.

Sabrina Silamo TEXTE

ARTS MAGAZINE ▪ Est-ce votre long compagnonnage avec Marcel Duchamp, auquel vous avez consacré de nombreux ouvrages dont la biographie *La Vie à crédit* (Flammarion, 2007), qui vous a conduit jusqu'à Marcel Broodthaers ?

BERNARD MARCADÉ ▪ Non, mon intérêt pour Marcel Broodthaers est bien antérieur à ce livre. J'entretiens d'ailleurs une plus grande proximité avec Broodthaers qu'avec Duchamp, parce qu'il est mon contemporain. J'ai pu admirer ces œuvres dans les années 1970, au Centre national des arts plastiques, rue de la Verrerie, à Paris, et visiter quelques sections de son musée fictif, le « Musée d'art moderne. Département des aigles », dans plusieurs villes, notamment à la Kunsthalle de Düsseldorf, en 1972. Cette campagne d'expositions, menée en tant que conservateur d'un musée à la fois personnel et universel, affirmait une prise de position dans le monde de l'art plus forte que celle de Marcel Duchamp.

Qu'est-ce qui incite cet homme de lettres, grand admirateur de Mallarmé, connu pour son recueil de poèmes *Mon livre d'ogre*, publié en 1957, à devenir plasticien le jour de ses 40 ans ?

À 40 ans, comme Dubuffet ! Il comprend les limites de la poésie, de la page blanche. C'est en tant que poète qu'il décide de plâtrer les invendus de son dernier recueil qu'il expose comme une sculpture. Ce geste fort, qu'il appelle *Le Pense-Bête*, le fait entrer de plain-pied dans le monde du visuel. Un univers qui ne lui est pas tout à fait inconnu puisque Marcel Broodthaers est aussi photographe de



Marcel Broodthaers,
Parle, Écrit, Copie, 1972-73.
De la poésie plastique.

presse. Il reste ce poète, grand admirateur de Baudelaire ou de Mallarmé dont il adaptera « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », qui entretient un rapport très étroit avec le langage, mais il utilise d'autres méthodes.

Dans son musée fictif, les œuvres sont exposées accompagnées du cartel *« Ceci n'est pas une œuvre d'art »*. Duchamp et Magritte sont-ils ses deux sources d'inspiration principales ?

Il est très lié à René Magritte, donc son influence est indubitable, mais il n'a jamais cité Marcel Duchamp. Évidemment, la mise en perspective de « *Ceci n'est pas une pipe* », inscrit sur l'un des tableaux de Magritte, avec « *Ceci est de l'art* », réponse de Duchamp à ses détracteurs à propos de *Fontaine*, son premier ready-made, le laisse

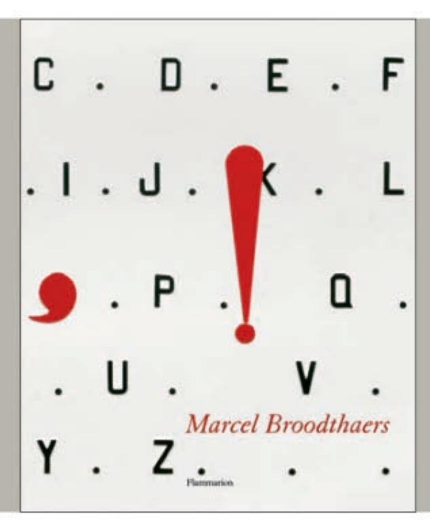
supposer. Mais, de par sa belgitude, je pense qu'il est plus proche de Magritte – dont il tire les leçons pour aller plus loin – que du surréaliste français. Marcel Broodhaers est plus impertinent, plus mordant, plus incisif et surtout moins affecté par la mystique de bazar qu'affectionnait la bande d'André Breton.

Si Marcel Broodthaers est une référence revendiquée par certains artistes contemporains comme Wim Delvoye, comment a-t-il été considéré de son vivant ?

Il est à la fois très isolé et très respecté pour sa rigueur. Mais une rigueur non affectée ; exigence serait un terme plus adapté. Broodthaers est un autodidacte qui donne des conférences au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles ! Il n'a jamais vécu de son art mais chacune de ses interventions est très réputée. Ses meilleurs amis, Daniel Buren ou Niele Toroni, sont d'ailleurs présents le jour de l'inauguration de son « Musée d'art moderne. Département des aigles ». Et il entretient une amitié discordante mais réelle avec Joseph Beuys. C'est un provincial avec une dimension internationale. Un Belge qui arrive avec ses moules et ses frites pour répondre à la boîte de savon Brillo d'Andy Warhol. C'est un artiste vernaculaire.

Est-ce par dérision que les noms de quatre peintres du XIXe apparaissent au fronton de son musée : David, Ingres, Wiertz et Courbet ?

Pas du tout. Les admirations de Marcel Broodthaers sont réelles, même si Ingres est un artiste bourgeois par excellence. Il n'est pas dans la rupture. Il porte un véritable amour à la peinture et au musée, une création romantique du XIXe siècle. Et comme il sait qu'il ne peut rivaliser sur le terrain de la peinture, il fait avec les moyens du bord. Et invente quelque chose sans le savoir. Son « Musée d'art moderne. Département des aigles », qu'il appelle ainsi d'après un de ses vers « *Ô mélancolie, Aigre château des Aigles* », est certes fictif mais bien réel car les différents départements qui le composent (sections publicité, cinéma, art moderne…) circulent partout en Europe. Et il sert à repenser l'espace en proposant une nouvelle manière d'exposer qui ne se préoccupe plus simplement de l'objet mais du contexte. Aujourd'hui, nous parlons d'installation, dans le langage broodthaersien, il s'agit de décor… ■



CECI N'EST PAS UN LIVRE D'IMAGES

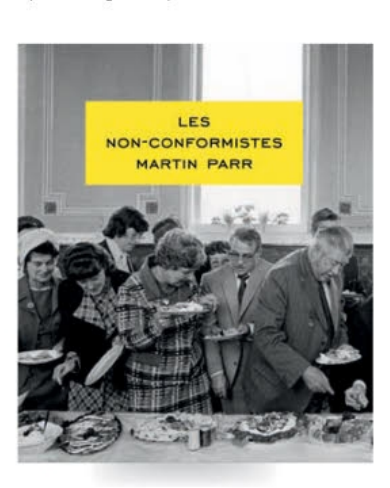
Quarante ans ! Pour son anniversaire, Marcel Broodthaers (1924-1976) décide de devenir artiste. Ce proche de René Magritte, connu pour ses combinaisons linguistiques, extraites de l'œuvre de Mallarmé ou de Baudelaire, noie son dernier recueil de poèmes dans du plâtre et s'offre sa première exposition « Moi aussi je me suis demandé si je ne pouvais pas vendre quelque chose… ». À partir de ce geste fondateur, Marcel Broodthaers se met à assembler – ou fait assembler par sa femme – des objets récupérés et vidés de leur contenu comme des coquilles d'œuf ou des moules. Ses accumulations sont exposées au « Musée d'art moderne. Département des aigles » que l'artiste ouvre dans sa maison, rue de la Pépinière, à Bruxelles. Ultime détournement ? Hommage aux institutions et leurs classifications ? Quelques éléments de réponses figurent dans ce catalogue abondamment illustré consacré au maître de l'absurde dont l'ultime pied de nez fut de mourir le jour même de ses 52 ans. Le chaînon manquant entre poésie et arts plastiques.

Marcel Broodthaers. Livre d'images,
de Bernard Marcadé et Wilfried Dickhoff, éd. Flammarion, 320 p., 65 €.

PARR SANS CARTE POSTALE

Aucun touriste en short ni vieille dame chapeautée saturés de couleurs éclatantes. *Les Non-conformistes,* de Martin Parr, sont de simples paroissiens qui fréquentent la chapelle méthodiste de Crimsworth Dean, dans l'ouest du Yorkshire. L'un des futurs héros de l'agence Magnum, alors âgé de 23 ans, s'attarde dans ce village dont il immortalise tout au long de l'année 1975 les paysages comme les habitants : amateurs de pigeons et de souris, gardes-chasses, mineurs, paysans, coiffeurs, postiers, joueurs de cricket, écoliers… Inhabituel dans l'œuvre du photographe britannique, ce témoignage composé de tirages noir et blanc se révèle empli de nostalgie – la chapelle ferma ses portes en 1997 – et de tendresse pour ces *« gens doux et drôles, qui menaient quasiment la même vie que leurs grands-parents ».*

Les Non-conformistes,
de Martin Parr,
texte de Suzie Parr,
éd. Textuel,
165 p., 35 €.



MICHEL-ANGE, UN CŒUR DANS LA PIERRE

« Dans une pierre vive / L'art peut que pour toujours / Y vive le visage de l'aimée. » Ce madrigal, Michelangelo Buonarroti l'écrit vers 1540. Trente-cinq ans plus tôt, tourmenté par la mort d'un moine dont il admirait la *« beauté à l'état pur »,* il a fui les ors de Rome pour le marbre de Carrare. Durant six mois, le sculpteur choisit les blocs avec lesquels il réalisera le tombeau du pape Jules II… Un épisode de la vie de Michel-Ange, qui chemine vers les carrières autant qu'il chemine en lui-même.



Pietra viva,
de Léonor
de Récondo,
éd. Sabine Wespieser,
240 p., 20 €.

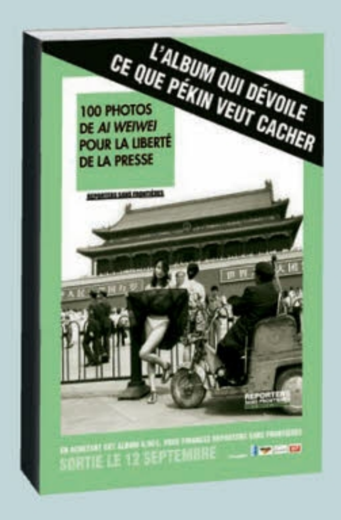
Divine Comedy,
CD, Ai Weiwei,
album disponible en
téléchargement, 6 titres,
27 min, 5,94 €.

100 photos de Ai Weiwei pour la liberté de la presse,
éd. Reporters
sans frontière,
134 p., 9,90 €.

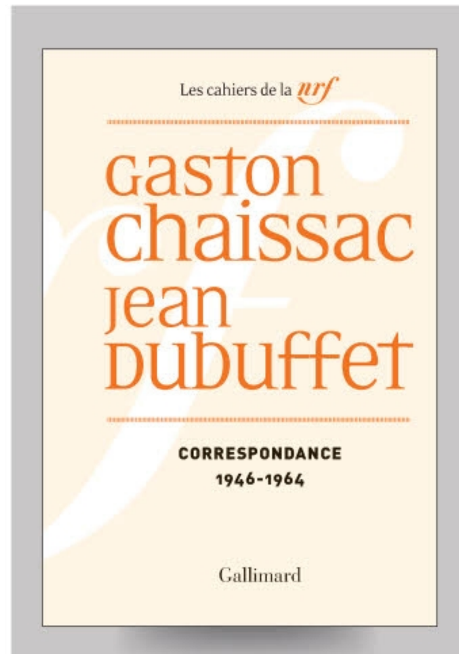


AI WEIWEI, LA CONTESTATION EN CHANSON

Ai Weiwei accusé, Ai Weiwei emprisonné puis Ai Weiwei libéré. Mis au secret pendant quatre-vingt-un jours, l'artiste chinois – toujours privé de passeport et surveillé par Pékin – exploite désormais sa dramatique expérience… en musique. *Divine Comedy,* album rock composé avec Zuoxiao Zuzhou, contient six morceaux scandés tels des brûlots. Hymnes pop-rock, punk et heavy metal sont convoqués pour évoquer les dures conditions de détention du dissident. Commentaires politiques (« Just Climb the Wall », « Hotel USA ») et réflexions personnelles (« Give Tomorrow Back to Me », « Dumbass ») émaillent ces chansons. *« Pourquoi la police enfonce la porte ? Pourquoi la police me frappe ? »,* exorcise Ai Weiwei dans « Laoma Tihua », titre qu'il a écrit après avoir été brutalement frappé par des policiers dans sa chambre d'hôtel. En version installation, la musique devient *S.A.C.R.E.D.* Présentée dans la nef de l'église Saint-Antonin de Venise, l'œuvre reconstitue minutieusement dans des caissons plusieurs scènes extraites de son incarcération (à découvrir grâce à un interstice percé dans ces boîtes en métal rouillé).



Devenu ambassadeur de Reporters sans frontières, Ai Weiwei soutient l'organisation de défense de la liberté de l'information en compilant plusieurs dizaines de ses clichés les plus connus (dont le fameux doigt d'honneur dressé devant les plus beaux monuments du monde) auxquels s'ajoutent des photographies exclusives qui documentent le harcèlement permanent de la censure chinoise à son encontre. Une nouvelle pierre dans l'œuvre de l'art-iviste chinois.



PLUMES ET PINCEAUX

448 lettres ! Seule la mort de Gaston Chaissac en 1964 interrompra cette correspondance entre le « *peintre rustique moderne* » et Jean Dubuffet qui, dès 1946, adresse une première missive au « *cher écriveur de lettres si drôles* ». Pourtant, rien ne rapproche ce fils de bourgeois aisé du cordonnier qui vit reclus dans un village de Vendée hormis le flair de l'éditeur Jean Paulhan, qui devine chez ces deux artistes un même esprit inventif et expérimentateur. Leurs échanges se révèlent aussi amusants qu'insolents. Souvent manuscrites pour Chaissac, dactylographiées pour Dubuffet, ces lettres mêlent l'intime et l'artistique, détaillent les mandats envoyés comme les techniques utilisées. Entre le théoricien de l'art brut et le Dubuffet en sabot, une belle histoire d'estime et d'affection réciproques.

Gaston Chaissac Jean Dubuffet. Correspondance (1946-1964), éd. Gallimard, 784 p., 45 €.



L'ABSTRACTION SOLUBLE DANS LE MARXISME

Il cite les écrits de Kandinsky *(Du spirituel dans l'art),* les tableaux de Malevitch, et oublie Kupka et Mondrian qui, comme l'auteur de *Carré noir sur fond blanc,* se sont eux aussi « *repêchés dans les tourbillons des saloperies de l'art académique* » pour inventer l'abstraction. Meyer Schapiro, célèbre pour son approche marxiste de l'histoire de l'art, analyse l'émergence de la peinture abstraite. Et va à l'essentiel : chaque style nouveau ne pouvant résulter d'une réaction au précédent, l'art abstrait n'est pas né de l'art mais d'un contexte (celui des transformations technologiques) irrigué par la « *nécessité intérieure* » du peintre. Et réhabilite au passage l'art brut « *qui repose sur la fantaisie commune au fou et à l'artiste affranchie de toute référence à un univers physique et social* ». Révolutionnaire.

La Nature de l'art abstrait, de Meyer Schapiro, éd. Allia, 65 p., 6,20 €.

POSTE RESTANTE

« *Je vous écris sur un tas de ruines.* » Tahar Ben Jelloun imagine sa lettre à Henri Matisse qui séjourne alors à Tanger, où il espère capter de nouvelles nuances de bleu, de vert, de jaune. Et le peintre, dans la chambre 35 de l'hôtel Villa de France, répond à l'Académicien par l'intermédiaire de lettres échangées avec Gertrude Stein, sa femme et ses enfants, Aragon… Tahar Ben Jelloun, auteur d'une précédente *Lettre à Delacroix,* rend une fois encore hommage à la lumière « *vecteur de sensualité* ». Sa correspondance imaginaire avec le maître français est suivie de rencontres bien réelles avec les tenants de la peinture méditerranéene : Claudio Bravo « *l'amant de la lumière* » arrivé à Tanger avec la vague de la Beat Generation, Mimmo Rotella, le peintre de l'hédonisme, Fouad Bellamine qui habille et déshabille la mariée… Abondamment illustrée, cette ode au Maroc, son pays natal, marie peinture, musique et littérature. Avant de s'achever sur les propres dessins de Tahar Ben Jelloun, « *un écrivain qui gribouille* ».



Lettre à Matisse et autres écrits sur l'art, de Tahar Ben Jelloun, éd. Folio, 236 p., 6,50 €.

VISITE GUIDÉE DU MONDE DE L'ART

Le top 100 des artistes d'aujourd'hui sélectionné par les éditions Taschen. De A à Z, peintres, sculpteurs, vidéastes, performeurs… , ceux qui ont suscité les débats les plus vifs ces quatre dernières années (Adel Abdessemed ou Urs Fischer) ou fait l'objet de vastes rétrospectives européennes (Neo Rauch ou Gerhard Richter), se succèdent. Leurs œuvres, généreusement reproduites, font l'objet de commentaires succincts



(et trilingues) rédigés par des historiens de l'art, des commissaires d'exposition, des écrivains. L'ancienne génération (Ellsworth Kelly, 90 ans) y côtoie les artistes émergents (Tauba Auerbach, née en 1981). En bonus : plus de cinquante pages détaillent les changements intervenus en Chine, au Japon et en Corée du Sud. Et le seul artiste à défendre les couleurs de la nation se nomme Cyprien Gaillard !

Art Now. Vol 4, collectif dirigé par Hans Werner Holzwarth, éd. Taschen, 576 p., 39,99 €.

L'AUTRE POLLOCK

Pollock, non pas Jackson, mais Charles. Méconnu, l'aîné de la famille (1902-1988), peintre comme son illustre cadet, n'en laisse pas moins une œuvre qui traversa tous les courants de l'art américain du XXe siècle, du réalisme social à l'expressionnisme abstrait puis au color field painting. Cette monographie, la toute première, détaille un parcours aussi complexe que passionnant marqué par l'influence de son professeur, Thomas Hart Benton, qui incite Charles Pollock à représenter les paysages de l'Ouest américain, sa découverte de l'abstraction, son intérêt pour la calligraphie ou l'aquatinte… L'ouvrage croise la grande histoire (la Dépression, le New Deal de Roosevelt) et la petite : ses multiples métiers – peintre d'affiches de cinéma, caricaturiste, maquettiste, typographe, enseignant –, son année sabbatique au Mexique, ses voyages à Rome ou Paris où il s'installe avec femme, enfants et pinceaux en 1971. Une riche iconographie (peintures, dessins, croquis et photos, prises notamment dans l'atelier) accompagnée d'extraits de correspondance et de notes personnelles complète ce portrait, celui d'un peintre inconnu au patronyme trop célèbre.

L'Art de Charles Pollock. Douce raison, de Terence Maloon, éd. Herman, 292 p., 23,50 €.



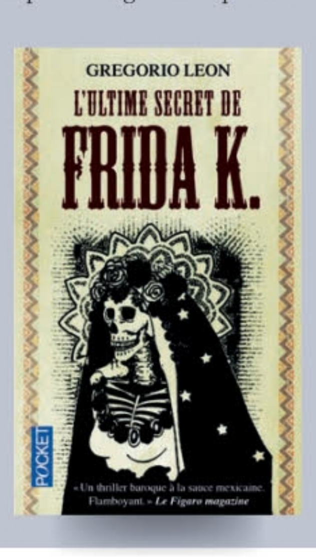
FRIDA, EN TOUTE INTIMITÉ



Frida. Une biographie de Frida Kahlo, de Hayden Herrera, éd. Flammarion, 688 p., 26 €.

Kahlo par Le Clézio, par Rauda Jamis, par Frida elle-même… Le cas de l'artiste mexicaine inspire écrivains et critiques d'art. Est-ce son destin bouleversant ou sa peinture fascinante qui fait couler autant d'encre ? Notamment celle d'Hayden Herrera, spécialiste de la peinture latino-américaine du XXe siècle, qui, dix ans après un premier essai, publie la biographie définitive de Frida Khalo. Sa famille, sa scolarité, son accident, ses amitiés, son mariage, ses voyages… l'auteure décrypte quarante-sept ans de la vie de Frida à travers ses lettres, ses journaux intimes, ses peintures… jusqu'à la scène finale : son arrivée en ambulance pour sa première grande exposition au Mexique, qu'elle inaugure couchée dans son lit à baldaquin. De nombreuses reproductions de tableaux et de photographies illustrent le portrait de cette artiste admirée par Picasso, Kandinsky ou Miró.

Une lettre d'amour de Léon Trotski et une statuette de la Santa Muerte : tels sont les deux seuls indices dont dispose une enquêtrice acharnée pour remettre la main, à Mexico, sur un autoportrait inédit de Frida Kahlo… Un polar qui rôde, des années 1940 à aujourd'hui, entre la liaison secrète de l'artiste explosive avec le leader bolchevique et une série de cadavres de stripteaseuses tatouées de l'ange de la mort.



L'Ultime Secret de Frida K., de Gregorio Leon, éd. Pocket, 352 p., 6,70 €.



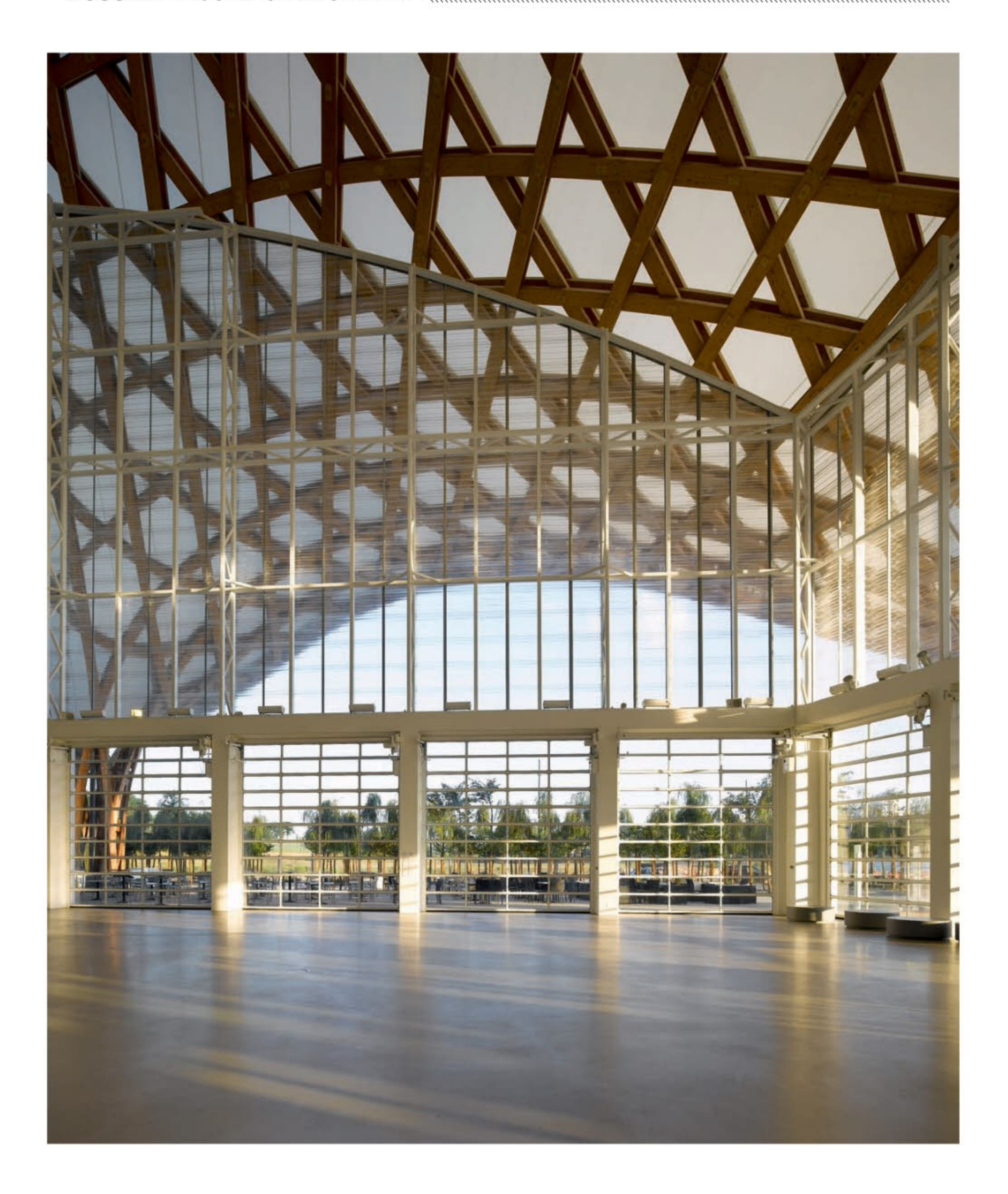
Plus grands, plus modernes et dynamiques, musées et Fracs s'offrent de nouvelles peaux, signées par des architectes internationaux. À Montpellier ou Chaumont, de nouvelles structures sortent de terre. Entre patrimoine et innovation, les lieux d'art s'inscrivent plus que jamais dans le paysage français.

FRACS

CENTRES CULTURELS

MUSÉES

À la conquête de l'espace



Changer de gabarit

Plus grands, plus beaux, plus modernes... De nombreux lieux d'exposition français s'offrent ces temps-ci de nouveaux bâtiments. Ces constructions répondent à la fois à l'évolution d'un public toujours plus nombreux et diversifié et à la nécessité pour les musées de ne pas s'enfermer dans des savoirs limités.

Pascaline Vallée TEXTE

‹ Le Centre Pompidou-Metz, construit par Shigeru Ban et Jean de Gastines, a ouvert en 2011. Son vaste forum accueille le public.

Les musées français ont bonne mine. Ces dernières années, les grandes expositions affichent des chiffres de fréquentation toujours à la hausse. L'art, qu'il soit moderne, tribal ou contemporain, est plus que jamais une attraction touristique pour des publics locaux et internationaux. Après l'ouverture de la superbe antenne du Centre Pompidou à Metz en 2011 et celle du Louvre à Lens, la France semble avoir attrapé la folie de la construction. Depuis le printemps, trois nouveaux Fonds régionaux d'art contemporain (Frac) ont été inaugurés, et trois autres lancent ou achèvent leur chantier. À Valence, le musée des Beaux-Arts et d'Archéologie s'offre une nouvelle enveloppe contemporaine, tandis que Chaumont, Montpellier et Aix ouvrent des lieux spécialisés ou pluridisciplinaires.

Renouveler le modèle du musée

« *Les années 1980 ont vu surgir le spectre de la fin des musées, dans une polémique qui dénonçait l'obsolescence de ces institutions, souvent désignées comme des "cimetières", et leur inadéquation à la création contemporaine* », rappelle Catherine Grenier, directrice adjointe du centre Pompidou, dans son essai *La Fin des musées ?* S'ils sont toujours là, c'est parce qu'ils jouent un rôle essentiel dans la société et la définition de ses valeurs. « *Le musée est devenu l'endroit où les gens viennent pour essayer de comprendre le monde* », souligne-t-elle.

À monde plus vaste, lieux plus vastes ? L'équation n'est pas aussi simple. Les musées, neufs ou anciens, doivent accompagner l'évolution de leur public en réinventant l'interaction avec lui. « *Le musée doit toujours être en alerte,* affirme Catherine Grenier, *être ouvert à ce que font les autres pôles culturels. Il doit faire un trait entre le passé, parce qu'il constitue la mémoire, le présent, parce que les musées ont une politique d'événement, et bien sûr l'avenir. Il ne doit pas rester figé sur lui-même. Seules doivent rester stables les composantes essentielles : le projet scientifique et la collection.* » Elle, prône un « *musée polymorphe* », « *qui s'empare des sujets philosophiques,* +



« Le musée est devenu l'endroit où les gens viennent pour essayer de comprendre le monde »

+ *politiques et sociaux en interrogeant la création artistique dans sa relation au monde »*. Un lieu qui reflète la diversité de la société, que ce soit dans la mixité des artistes présentés ou dans celle de son personnel et de ses visiteurs.

^ Pour alimenter *Listening Post (à gauche)*, Ben Rubin et Mark Hansen, ont créé un algorithme qui pioche des fragments de conversations sur le web. Avec *Delayed (à droite)*, Matthias Gommel perturbe le dialogue des visiteurs. Ces deux œuvres sont présentées à La Panacée *(voir p. 62)*.

Une architecture d'appel

La demande du public est forte, à Paris comme ailleurs. « *En France, il y a un consensus social autour du musée,* constate Catherine Grenier. *Il semble acquis qu'ils sont très favorables pour le développement d'une région. Celles moins favorisées en équipements culturels demandent à voir de nouveaux projets s'installer. Ces musées doivent avoir la capacité de créer événement, notamment avec des architectures fortes, d'appel.* » C'est ce qu'ont compris les initiateurs de musées comme le Guggenheim de Bilbao ou le Centre Pompidou Metz, mais aussi les Fracs, qui font appel à des architectes internationalement reconnus (Kengo Kuma, Rudy Ricciotti, Odile Decq) pour créer leurs bâtiments « nouvelle génération ». En effet, depuis leur création, dans les années 1980, les Fonds régionaux d'art contemporain n'étaient pas tous dotés de lieux d'exposition. Leur mission première (constituer une collection et la diffuser à travers une région) ne nécessitait pas forcément de bâtiment spécifique. À chaque région de définir ses priorités. Mais les collections comme les demandes des publics ont grandi. Les bâtiments qui (ré)ouvrent un peu partout, de Dunkerque à Marseille en passant par Orléans ou Besançon, rassemblent diffusion, conservation et médiation. Une concentration qui ne porte pas préjudice à l'action régionale, mais sert plutôt de centre névralgique et de point de visibilité.

Intégrer la ville

Si elles participent à l'attractivité du lieu d'exposition, les architectures contemporaines ne constituent pas un projet en soi. « *Un musée est avant tout un geste intellectuel fort* », rappelle Catherine Grenier. En plus de valoriser sa collection, chacun



doit s'ancrer dans son contexte social. « *Les concentrations urbaines (…), les banlieues, le communautarisme, sont autant de thèmes qui hantent la vie contemporaine, et que le musée ne peut ignorer* », rappelle l'auteure de l'essai.

Rien d'étonnant, donc, à voir les musées investir friches industrielles et quartiers en pleine construction. Avec pour exemples réussis la Tate Modern dynamisant les quais de la Tamise ou le Centre Pompidou s'installant dans un quartier alors peu couru de Paris. À Metz, les bâtiments ont poussé dans le quartier de l'Amphithéâtre depuis l'installation de l'antenne de l'institution. La structure culturelle peut porter un quartier, comme l'estiment aussi les concepteurs du Frac Nord-Pas-de-Calais, qui ouvre en novembre dans l'ancien chantier naval de Dunkerque. Le Frac Aquitaine prévoit quant à lui de s'implanter dans un bâtiment qui abritera aussi des agences dédiées au spectacle vivant et aux industries culturelles. À Montpellier, la toute nouvelle Panacée, en plus de sa programmation pluridisciplinaire, abrite également des logements étudiants.

Lieu de vie, le musée peut aussi être un moyen de mieux comprendre le passé. Ainsi, à Valence, le musée des Beaux-Arts et d'Archéologie se reconstruit à la jonction de la ville ancienne et des quartiers modernes. En centrant sa collection d'œuvres d'art sur la nature au sens large, il veut permettre au visiteur de mieux comprendre son passé mais aussi le monde actuel, reflété par l'art moderne et contemporain.

Que ce soit par ses collections ou des expositions temporaires, le musée reste source de savoir et d'expériences. Avec les nouveaux lieux, un outil essentiel se met en place, même s'il doit être bien pensé pour être efficace. Comme le constate Catherine Grenier, « *à l'image du cerveau humain, le musée dispose d'un potentiel dont il n'exploite qu'une partie* ». ■

^ Achim Menges a conçu pour Archilab, au Frac Centre, un pavillon capable d'interagir avec son environnement comme un organisme vivant.

À LIRE

La Fin des musées?
de Catherine Grenier
éditions du Regard, 2013, 140 pages, 18 €.

> **Le belvédère** du musée des Beaux-Arts offre un point de vue unique sur Valence et sur le Rhône.

Valence du nouveau dans le paysage

L'homme et son environnement sont au cœur du projet d'agrandissement du musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Valence. Fermée depuis 2007, l'institution rouvre ses portes en décembre 2013.

Pascaline Vallée TEXTE

À VOIR

MUSÉE DES BEAUX-ARTS ET D'ARCHÉOLOGIE, VALENCE
4, place des Ormeaux.
Tél. : 04 75 79 20 80.
musee-valence.org

Lancé en 2000, le projet de rénovation et d'extension du musée des Beaux-Arts de Valence est d'envergure. Fermé pendant six ans, il rouvre ses portes mi-décembre avec un peu plus du double de surface. L'enjeu : présenter au mieux des collections qui rassemblent aussi bien des mosaïques ou objets antiques que des œuvres d'art actuelles. Autour du bâtiment de l'ancien palais épiscopal sont venus se greffer un bâtiment contemporain et un belvédère à 360°, signés Jean-Paul Philippon (auteur, entre autres, de la transformation du musée d'Orsay à partir de la gare du même nom, ou encore de La Piscine, à Roubaix). « *Ce projet révèle le paysage et le passé* », annonce l'architecte. Dès l'extérieur, il a voulu « *donner à lire quelque chose* », en reproduisant les incisions du « *bâton-calendrier* », objet-phare +





Les chiffres

coût (en euros) :
23,350 millions

collection :
20 000 œuvres

surface totale :
5 750 m²
(dont 1 200 m² externalisés)

> La cathédrale Saint-Apollinaire (XIe siècle), le plus ancien monument de Valence, jouxte le musée.

>> Les anciens bâtiments du palais épiscopal ont été conservés et rénovés.



« Ce projet révèle le paysage et le passé »

+ de la collection archéologique. Sur le belvédère, c'est au peintre Hubert Robert, très présent dans les collections, qu'il a emprunté un motif.

Ouvertures et rapprochements

Situé au cœur de la ville, le musée relie le Valence médiéval et la partie moderne. En toute logique, la conception du projet est partie du lieu, l'ancien palais épiscopal dans lequel le musée s'est installé en 1911. « *La première question que nous posaient les visiteurs était de savoir ce qu'était ce bâtiment,* se souvient Hélène Moulin-Stanislas, conservatrice et directrice du musée. *Nous nous sommes donc dit qu'il fallait partir de là.* » De fil en aiguille, l'idée de l'environnement et du paysage s'est imposée comme ligne directrice. Le nouvel ensemble est composé selon un axe horizontal et un axe vertical (entre la cathédrale Saint-Apollinaire et le Champ de Mars). Le parcours de visite, ni linéaire, ni chronologique, s'enroule autour de ces deux lignes.

Tout au long du circuit, des ouvertures sont conçues entre les collections et vers l'extérieur. Un point de vue s'ouvre sur l'Ardèche dans la grande salle archéologique qui évoque justement l'époque où la cité de Valence s'étendait aussi de ce côté, une fenêtre sur le Rhône vient compléter l'espace consacré au fleuve… Toute la première partie de la visite s'effectue en montée. « *À partir du palais épiscopal, on remonte l'histoire, tout en élargissant le territoire géographique,* raconte Hélène Moulin-Stanislas. *On passe du palais à la cité puis à la moyenne vallée du Rhône pour la partie préhistorique.* » Vient ensuite un petit espace consacré au Rhône. « *Il fallait parler de ce fleuve avec un accrochage spécifique, qui va porter sur différentes thématiques.* » Nous voilà au point le plus haut du musée. Le belvédère, avec sa perspective à 360° sur ce territoire dont on vient de traverser l'histoire. Le paysage lui-même fait partie de la visite.

La seconde partie du parcours traverse les collections des beaux-arts. La thématique du paysage s'élargit à celle de la nature, englobant aussi bien les toiles néoclassiques de Fragonard que l'art abstrait de Pierre Soulages. « *On part de l'art contemporain, du monde que l'on voit actuellement pour redescendre toute l'histoire du paysage,* poursuit la directrice, *avec ponctuellement des accents mis sur*



des personnalités qui ont marqué la scène artistique drômoise, comme André Lhote, Dimitri Varbanesco, Albert Gleizes. »
Dans la dernière salle, deux œuvres se confrontent : *Le Christ jardinier*, petit tableau primitif, et *Paysage au grand galop*, installation contemporaine de deux artistes suisses, Gerda Steiner et Jörg Lenzlinger. Cette dernière, composée de grands paysages qui se déploient sur tout un mur et au plafond, a fait l'objet d'une commande pour l'ouverture du musée.

Au-delà des murs

Pendant la fermeture, le musée n'a pas totalement cessé ses activités, maintenant son public informé sur le chantier et organisant expositions hors les murs et prêts (notamment des tableaux de Hubert Robert pour une exposition au Japon). Une dynamique tournée vers l'extérieur qui va sans doute perdurer. *« Pour l'ouverture,* raconte Hélène Moulin-Stanislas, *nous avons travaillé avec le musée national d'Art moderne, qui nous a proposé quelques œuvres pour un an et demi, avec le Frac Provence-Alpes-Côte d'Aur, l'Institut d'art contemporain et le musée des Beaux-Arts de Lyon, des collectionneurs privés aussi… Nous allons essayer de collaborer avec le musée d'Amiens, lui aussi fermé pour travaux, pour qu'il présente par roulement ses collections dans nos murs. »*
Malgré son fonds imposant, le musée reste ouvert au renouvellement. Le centre d'étude et de conservation des œuvres de 1 200 m² construit à l'extérieur sera conservé. *« Il comprend à la fois un espace de restauration des œuvres et de photographie, des espaces de stockage, un bureau et une salle d'étude. Il va nous permettre de conserver les collections qu'on ne présente pas, et surtout de pouvoir renouveler facilement l'accrochage, puisque chaque œuvre y a sa place. »*
Au-delà du projet muséographique, cette rénovation s'inscrit depuis 2008 dans un plus vaste projet d'urbanisme. Plusieurs quartiers de la petite ville (63 000 habitants recensés en 2010) de la Drôme sont en réaménagement, et l'agglomération s'élargit. Un contexte qui encourage le musée à chercher à rayonner à l'échelle nationale.
« Le fait que ce projet ambitieux soit mené au bout montre sans doute que c'était un besoin, constate la directrice du musée. *Il y a à la fois un enjeu patrimonial, car c'est un bâtiment historique dans une ville qui malheureusement a été en partie détruite, et un enjeu de fréquentation touristique, auxquels s'ajoute celui de l'architecture contemporaine dans la ville. »* ■

LE MUSÉE EN DATES

1850
Création du musée

1911
Installation des collections dans l'ancien palais épiscopal de Valence

2000
Lancement du projet de rénovation et d'extension

2009-2012
Fouilles archéologiques et travaux

Décembre 2013
Réouverture

Connexion numérique

En ouvrant un centre d'art dédié à la culture contemporaine et aux nouvelles technologies, la ville de Montpellier a créé une structure à son image : accueillante et conviviale. La Panacée porte décidément bien son nom.

Aurélie Romanacce TEXTE

> Ancien Collège royal de médecine, **La Panacée** a su fusionner architecture contemporaine et passé patrimonial prestigieux.

« Tout communique ! », pourrait-on dire à la manière d'une célèbre réplique de *Mon Oncle*, de Jacques Tati. Avec son architecture légère, son grand patio lumineux et ses pièces décloisonnées, La Panacée est une invitation à la déambulation. Pas de parcours balisé ni d'interdiction de toucher, au contraire, tout est fait pour mettre le spectateur à contribution dès son arrivée, avec un ticket d'entrée personnalisé. Dans la droite lignée des utopies des années 70 qui souhaitaient entremêler l'art et la vie, Franck Bauchard, le directeur du lieu souhaite que « *le numérique soit ici abordé dans le présent, dans notre rapport à la vie quotidienne mais aussi à la culture contemporaine.* »

L'art au cœur de la ville

Situé en plein centre historique de la ville, dans un ancien Collège royal de médecine du XVIe siècle, La Panacée, après de longs mois de rénovation, a su adapter son architecture historique aux normes de sécurité du public, tout en conservant un certain cachet. Une transformation financée en grande partie par Montpellier Agglomération et la Région Languedoc-Roussillon, très impliquée dans la création et la diffusion de l'art contemporain notamment à travers son soutien au Centre régional d'art contemporain (Crac), à Sète, et au musée régional d'Art contemporain (Mrac), à Sérignan. Une politique d'action mise au service des artistes (avec la création de trois résidences et cinq ateliers), du public (par la gratuité) mais aussi des étudiants avec la réalisation de cinquante-neuf logements, en partenariat avec le Crous, à l'étage de La Panacée.

Un centre d'art convivial

Conçu à la fois comme un lieu d'art et de vie, avec son coin jardin et son restaurant dans lesquels peuvent se croiser le public, les artistes et les étudiants, La Panacée « *se distingue des centres d'art numérique proprement dits par son esprit fédérateur mais aussi et surtout par sa volonté de décloisonner l'art contemporain et l'art numérique* », explique son directeur. Peinture, dessin, sculpture ou installation numérique, aucune technique n'est écartée car comme le précise Franck Bauchard, « *les artistes se définissent de moins en moins par un médium mais de plus en plus par une démarche* ».

Pour des spect'acteurs

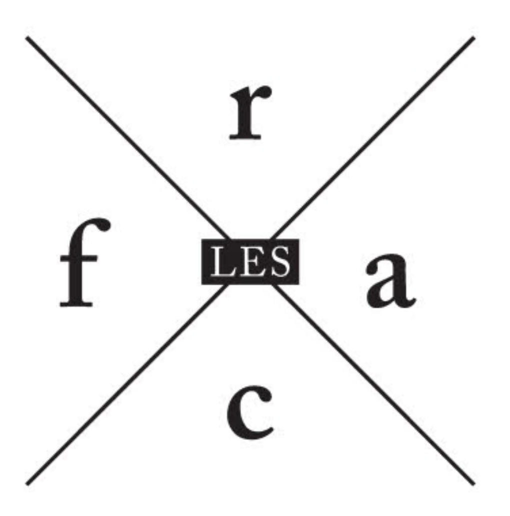
Seul impératif, être au plus près du flux de la création contemporaine et des nouvelles technologies qui transforment notre quotidien. Mission réussie avec son exposition inaugurale : « Conversations électriques » (jusqu'au 15 décembre) rassemble des œuvres qui questionnent notre rapport au temps et à l'espace grâce à des dispositifs ludiques et interactifs. À voir, ou plutôt à entendre, l'installation *Delayed* (2002), de Matthias Gommel, qui sollicite deux spectateurs pour un dialogue en différé, et l'œuvre poétique de Francesco Finizio, *Transmetteur polyphonique de rêves* (2002), qui demande au spectateur de prêter l'oreille aux rêves de nos congénères… uniquement en position allongée ! ■



LA PANACÉE

Centre de culture contemporaine, Montpellier
14, rue de l'École-de-Pharmacie.
12h-20h (sf lun. et mar.).
12h-22h (les ven. et sam.).
10h-18h (le dim.). Gratuit.
Tél. : 04 34 88 79 79.
http://pan.lapanacee.org

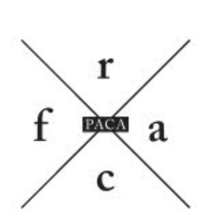




Nouveaux bâtisseurs

Après les Pays de la Loire et la Bretagne, quatre Fracs ouvrent de nouveaux bâtiments, deux autres en font le projet. Tous s'inscrivent dans des plans de rénovation urbaine.

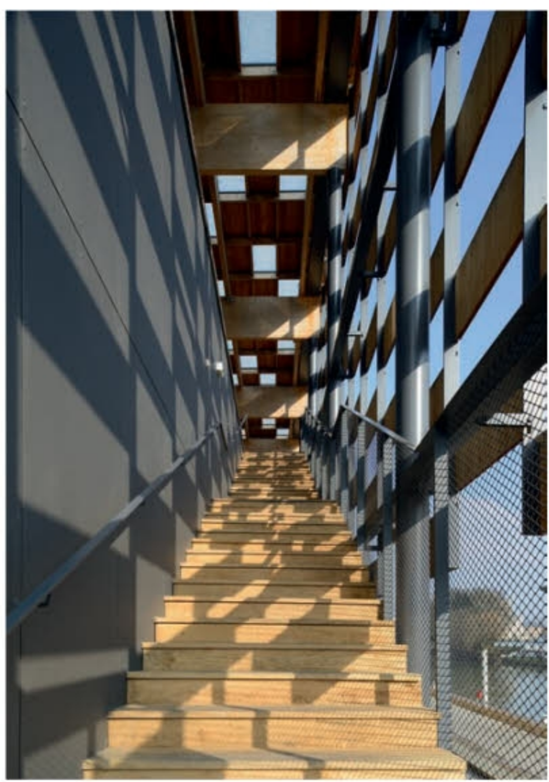
Marie-Christine Loriers TEXTE



^ Frac Paca, Marseille. Pixels urbains (verrier E. Barrois) pour ce Frac multiprogramme. Kengo Kuma en est l'architecte avec Thoury Vallet.

De Dunkerque à Corte, les Fonds régionaux d'art contemporain s'implantent depuis le début des années 1980 dans chaque région de France. Formant chacun une collection, ils ont pour mission de produire et de diffuser l'art contemporain. Ils se doivent donc d'accompagner les évolutions des artistes comme de leur public. C'est pourquoi la plupart d'entre eux ont engagé ces dernières années, appuyés par l'État et les Régions, la construction de bâtiments rassemblant l'ensemble de leurs activités (exposition, éducation, conservation), tout en continuant à agir dans toute la région.

Ces Fracs « nouvelle génération » sont de plus en plus inscrits dans la ville. Qu'ils soient neufs ou qu'ils s'appuient sur un lieu patrimonial, ils sont signés par des architectes internationaux. Un hasard ? Non. Selon Francis Rambert, directeur de l'Institut français d'architecture, cette *« palette d'architectures »* à l'échelle de la France reflète à la fois les tendances dans ce domaine et les enjeux des Fracs. Ceux-ci font désormais de leur siège un centre névralgique, où l'art est à l'écoute de la ville.





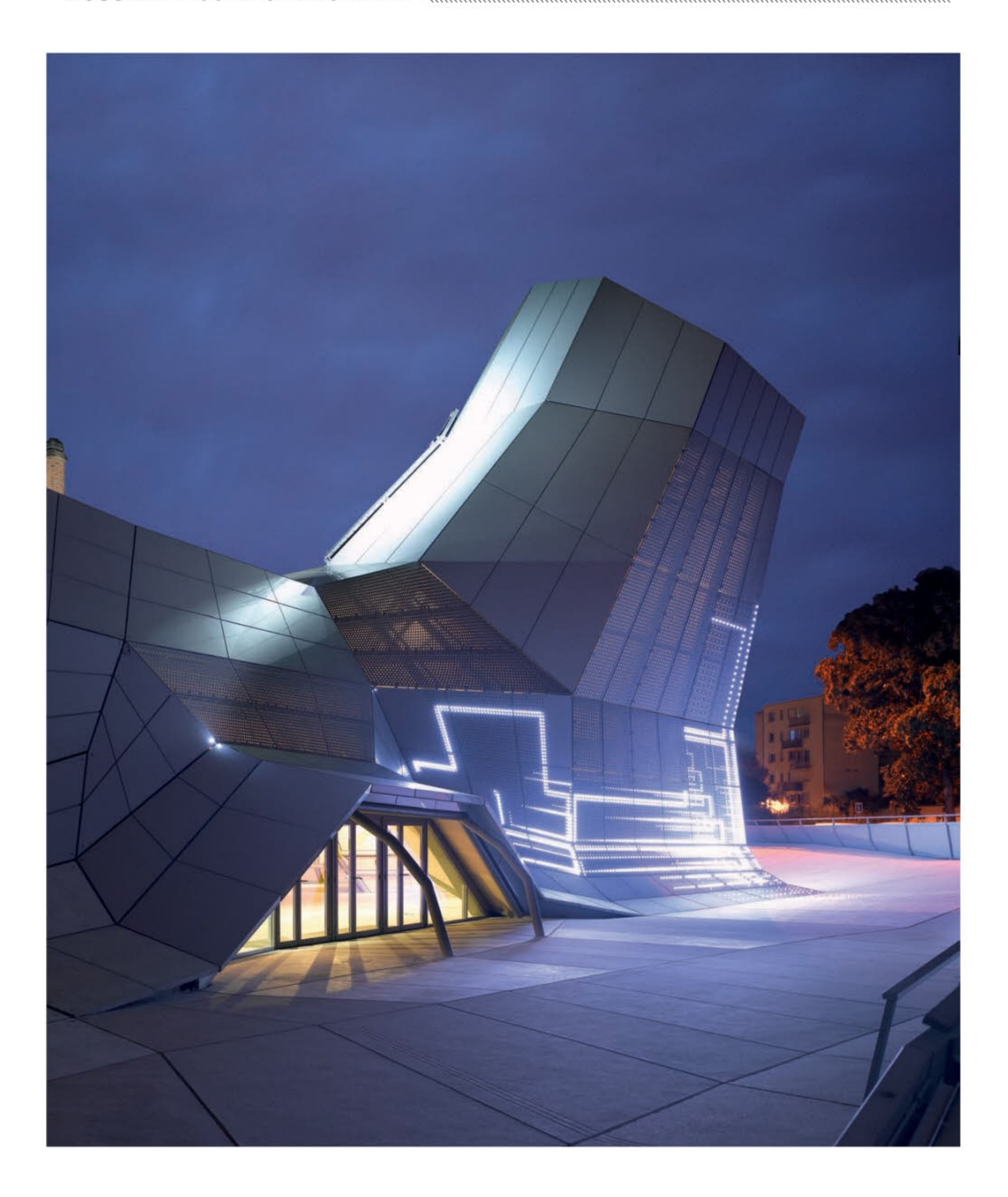
LES LUMIÈRES DE KENGO KUMA



^ Frac Franche-Comté, Besançon. Un tissage de lattes de mélèze, des espaces lumineux pour une mise en scène de la lumière, de la ville et du temps. (Kengo Kuma architecte, Archidev associés)

Le Japonais Kengo Kuma semble un invité obligé des concours d'architecture. Il a réalisé au Japon et en Chine des bâtiments tissés de légèreté et de lumière. *« Notre idée de l'architecture ? Non pas un objet isolé mais un médiateur pour la nature et la vie humaine »,* dit-il. Les bâtiments de Marseille et de Besançon achevés au printemps répondent-ils à ces enjeux ? On le dira plus volontiers à Besançon. Au bord du Doubs tempétueux, à l'orée de la vieille ville, en face de la citadelle de Vauban, le Frac fait partie de la Cité des arts, avec le Conservatoire régional. La vague souple d'un toit unit ces deux programmes, espacés par un vide lumineux. La façade parée de lames de mélèze évoque un *ichimatsu,* un tissage traditionnel japonais. Le toit, véritable cinquième façade puisqu'on le voit depuis les hauteurs, est un damier écologique et high-tech alternant végétation, panneaux photovoltaïques, aluminium et verre.
Ces parures portent bien la signature de Kuma, son habileté à tisser tradition et technologie, lumière et légèreté. La collection du Frac bénéficie d'un principe spatial intelligent : les circulations sont surdimensionnées, irrégulières, baignées de lumière et de vues cadrées à travers la résille ; elles sont des espaces d'exposition à part entière. Un ancien entrepôt de brique est conservé, absorbé par le nouvel édifice : *« Ce grand toit couvre non seulement des espaces, mais aussi des moments »,* dit Kuma. Ce qui rejoint bien le thème de la collection : le temps et l'expérience de la durée.
Plus urbain, à Marseille, le Frac emplit de son volume accidenté une parcelle triangulaire, proche du port, à La Joliette, entre quartier d'habitation et nouveaux développements d'Euroméditerranée. Ici aussi, l'architecte veut faire de la lumière une composante de la ville – ce qu'il atteint, à certaines heures du jour, où la façade laiteuse en écailles de verre finement sérigraphié semble dotée de sa propre lumière. Ou la nuit, lorsque le bâtiment devient une immense sculpture pixellisée. À l'intérieur, un parcours en spirale sur six niveaux alterne les plateaux modulables et les espaces clos. L'édifice est perméable au contexte urbain par l'entrée transparente, une terrasse en cœur d'îlot, une autre découpée à mi-hauteur. C'est cependant par ses actions hors les murs qu'il demeure l'un des acteurs culturels vivants de la cité et de la région. Ainsi, « Ulysses » a peuplé d'œuvres des lieux publics, avant de revenir s'exposer en cette demeure ouverte jusqu'au 22 décembre 2013.

WWW.FRAC-FRANCHE-COMTE.FR ET **WWW.FRACPACA.ORG**



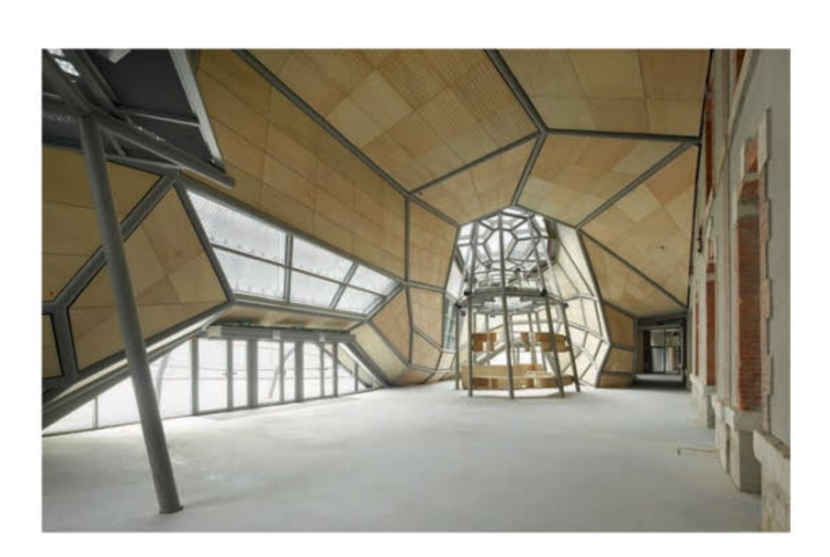


L'architecture au Centre

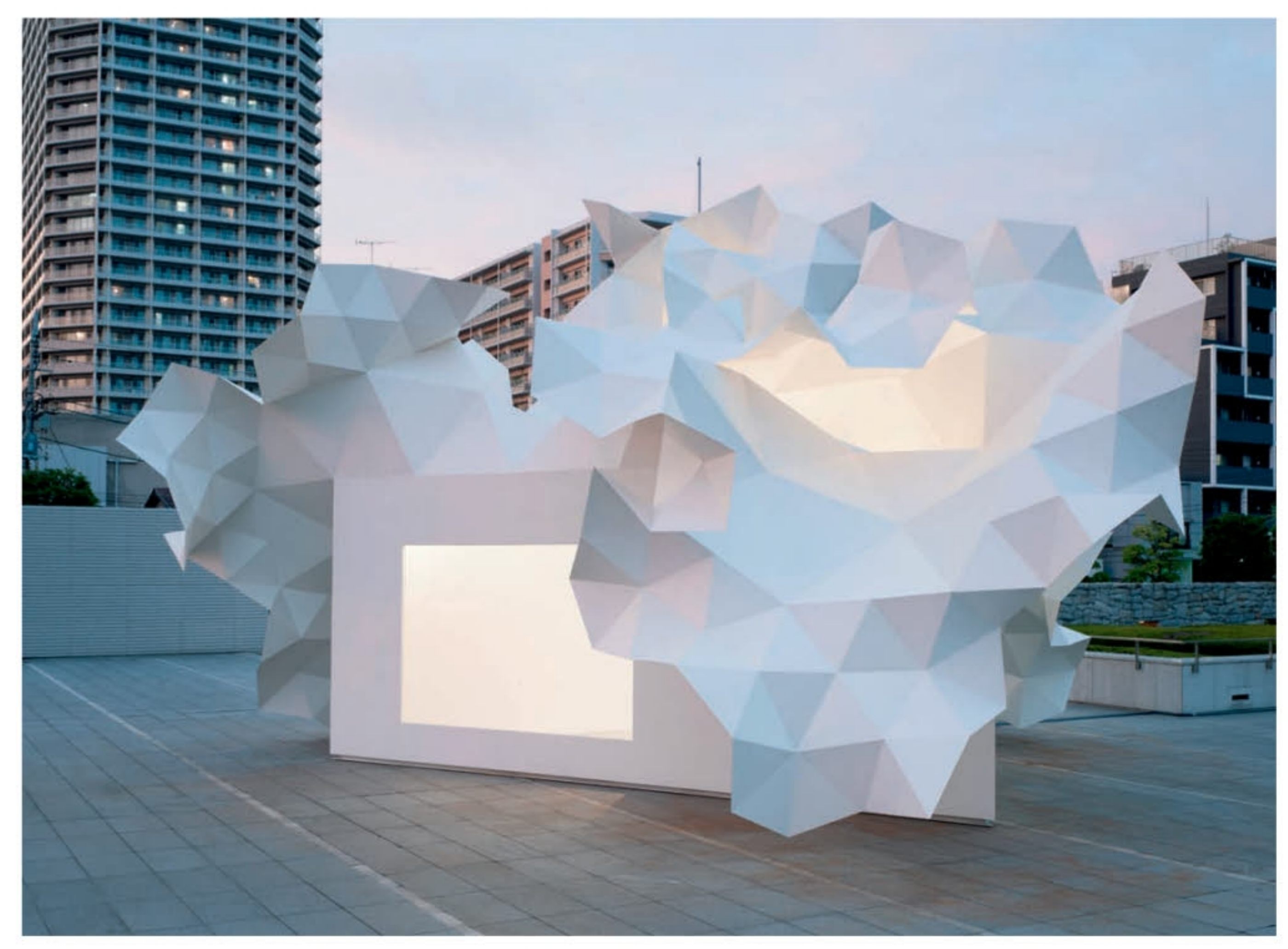
L'innovation architecturale, ses liens avec le design, l'art et la culture numérique habitent collections, actions et expositions du Frac Centre. Ils se transcrivent désormais dans sa matérialité même, avec la construction d'une émergence nouvelle, une brillante *Turbulence* poussée au cœur du site des subsistances militaires, à Orléans. Construit sur une avenue légèrement excentrée, sans grande attractivité, l'ensemble, encadrant une cour, offrait une figure sévère et cohérente. Depuis 1999, il accueille Archilab, une biennale réputée, engagée dans la recherche en architecture. Des atouts qu'il importait de saisir.

Lauréats du concours lancé en 2006, les architectes Jakob + MacFarlane, à qui l'on doit la Cité de la mode et du design à Paris, se sont fait connaître par leur exploration des ressources du numérique et par des bâtiments aux formes souples et futuristes. Ici, il fallait loger une collection d'œuvres de plus de 300 architectes et artistes, maquettes, dessins, concrétions étranges et vidéos. Et accueillir expositions et activités. La solution ? D'une part, les bâtiments anciens sont sobrement aménagés pour y loger la galerie permanente, les manifestations temporaires, les actions pédagogiques et l'administration. De l'autre, un pôle accueil est inventé dans la cour ; le bâtiment et l'enceinte sur l'avenue sont supprimés. Le Frac offre à l'espace urbain un nouveau souffle. C'est pour les architectes l'occasion de lui donner une seconde nature. Ici interviennent leur imaginaire technique et leur palette singulière : « *L'architecture peut se dessiner directement avec l'ordinateur et ses outils de 3D,* avance Dominique Jakob. *Plus que de créer un objet, nous avons joué avec les lignes de force du site. Nous les avons numérisées et comme "extrudé" une forme nouvelle, cependant liée à l'existant.* » Le sol, donc, s'infléchit, se hausse, se creuse, souple et minéral. Il se mue en une haute émergence, irrégulière, parée de verre et de métal (aluminium plein ou perforé). Ce seuil d'une troisième dimension est un être architectonique hybride, ancré dans les fictions et les utopies actuelles. La nuit, il brille d'un spectacle interactif de points lumineux (des leds) conçu par les artistes associés Electronic Shadow. La cour devient place urbaine stellaire. Dedans, on découvre une nef épousant la forme extérieure – ode à la précision du calcul numérique et à sa transcription constructive. Les membrures d'acier et la sous-face de bois évoquent une arborescence chaleureuse.
Ici, plus littéralement encore que pour les autres nouveaux Fracs construits cette année, l'édifice transcrit une idée : l'architecture assistée par ordinateur mène à une vision et à une perception non orthogonales de l'espace. Les matériaux contemporains semblent dotés d'une vie à la fois organique et numérique. Et qui plus est, ici, quelque peu tellurique. Un génie du lieu branché 3D ? ■

‹ **Frac Centre, Orléans**. Les Turbulences transmutent et ouvrent à la ville la cour des subsistances militaires. (Jakob + MacFarlane, architectes, Electronic Shadow, artistes associés)



˅ **L'espace non orthogonal** est une expérience pour le visiteur.



^ **9e Archilab** au Frac Centre. Akihisa Hirata, un des 40 créateurs exposés : pavillon au Musée d'art contemporain de Tokyo. Croissance architecturale assistée par ordinateur.

AU-DELÀ DU NATUREL

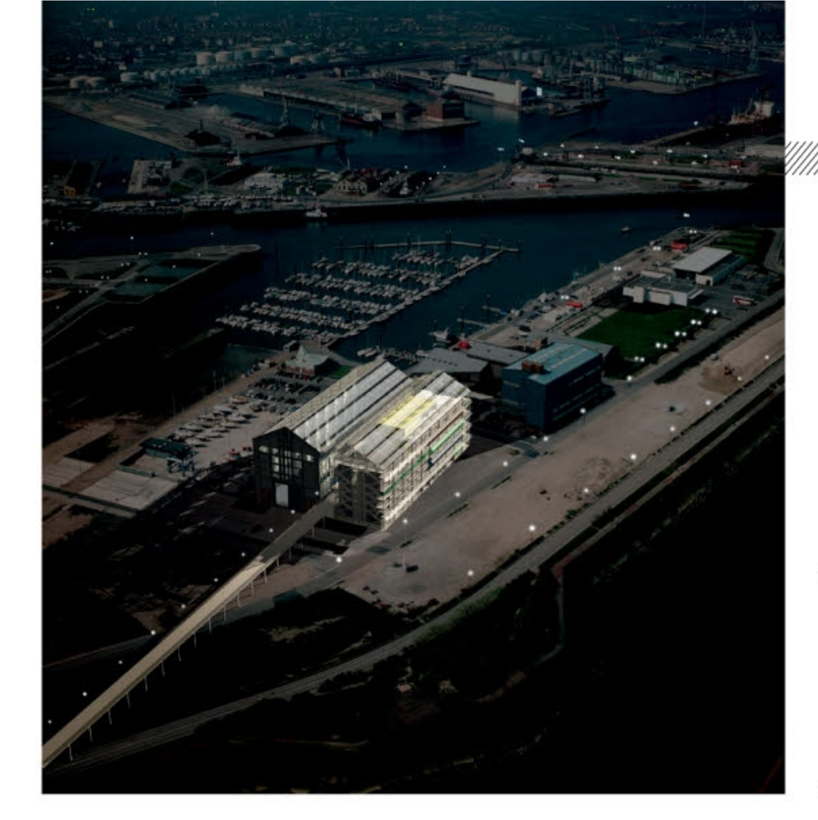
Vivant et artificiel s'épouseront-ils en architecture ? Le Frac Centre ouvre avec la neuvième édition d'Archilab, manifestation vouée à l'exploration des utopies architecturales, en particulier celles liées au numérique . Le thème en est « naturaliser l'architecture ». Serait-ce un oxymore ? Selon ses commissaires, Marie-Ange Brayer et Frédéric Migayrou, *« une nouvelle génération de logiciels de conception assistée par ordinateur autorise l'exploration de principes d'évolution propres au vivant »*. La génétique, les mathématiques avancées ou la biologie moléculaire peuvent redéfinir les processus de conception et de construction de notre environnement. Utopie, science-fiction ? Pas seulement… Une quarantaine de projets et d'œuvres d'architectes, artistes et designers du monde entier (rares y sont les Français), férus de biotechnologie et de simulation, illustrent cette hypothèse proprement « transgénique » qu'est effacer la limite entre nature et artifice. Voici une « naturalité » spectaculaire, en gratte-ciel botaniques, mégalopoles vertes, croissances autogénératives, biomimétisme et autres biotechnologies. De quoi s'interroger, du nano au micro, sur la notion de « méta-écologie ». Et pour se souvenir que les utopies ne datent pas de… demain, la galerie permanente raconte l'histoire des architectures alternatives des années 50 à nos jours – habitats nomades, en blocs, en grilles et trames, en maisons et objets. Habiter autrement, éternel sujet que l'on explorera en colloques (les 24 et 25 octobre à la Scène nationale d'Orléans, le 25 au domaine national de Chambord) et archipel d'événements.

À VOIR

Archilab.
Naturaliser l'architecture
JUSQU'AU 2 FÉVRIER

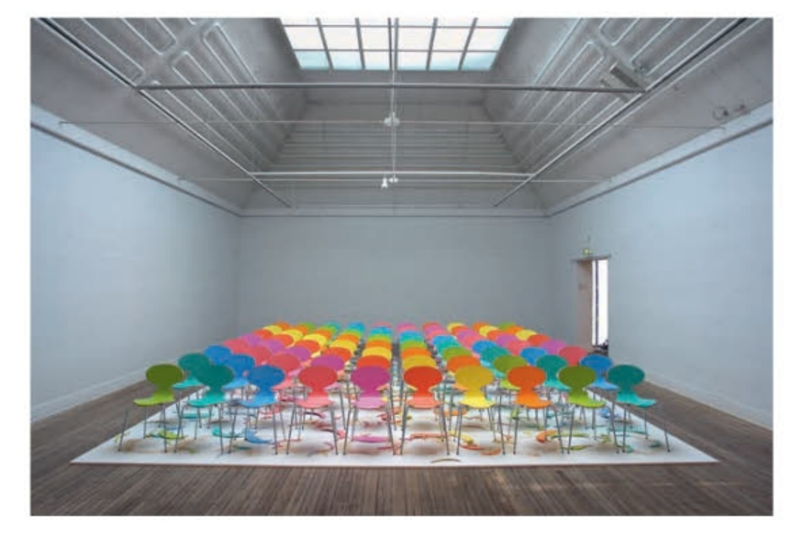
FRAC CENTRE, ORLÉANS
88, rue du Colombier (entrée boulevard Rocheplatte).
12h-19h (sf lun. et mar.).
12h-20h le 1er jeudi du mois.
2 €/4 €.
Tél. : 02 38 62 52 00.
www.frac-centre.fr







Cathédrale industrielle

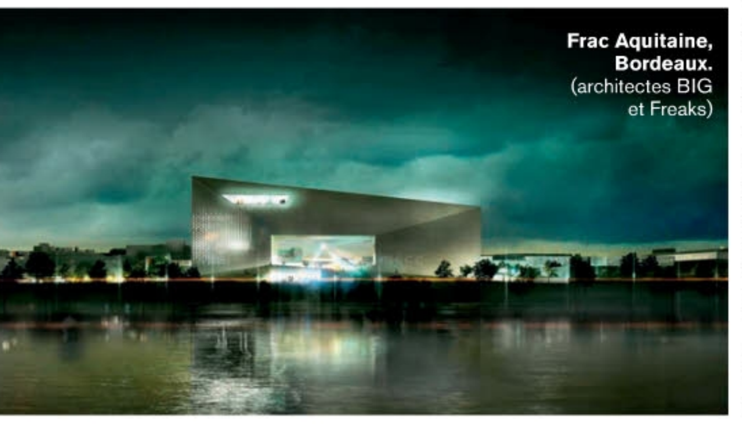


^ Frac Nord-Pas-de-Calais, Dunkerque. Un double lumineux vient s'accoler à l'ancienne halle de construction navale. Architectes Lacaton et Vassal.

^ SUPERFLEX, *Copy Right (Colored version)*, 2007.

Implanter le Frac sur le port de Dunkerque n'est pas un acte anodin. Fermé en 1987, le chantier naval a laissé une friche immense, à deux pas du centre-ville. Ce site revivra, avec des logements, un parc, un parcours en bord de mer. Le nouveau Frac y réunit l'histoire d'une ville industrielle confrontée à sa mutation et un projet où se joue « l'expérience de l'art ». Les architectes Lacaton et Vassal (réhabilitation du Palais de Tokyo, École d'architecture de Nantes, etc.) sont connus pour leurs œuvres minimalistes, économes en matériaux et riches quant à leurs usages. Ils se saisissent d'un symbole de l'ère industrielle, l'ancien atelier AP2 surnommé « la cathédrale », et lui apposent un double léger, translucide et fonctionnel. Les collections sont groupées dans les réserves au cœur du bâtiment ; les espaces d'expositions et d'activités sont modulables, selon les variables du programme. Riche d'une collection contemporaine, le Frac Nord-Pas-de-Calais continue sa mission de diffusion hors les murs. Il trouve ici, selon sa directrice Hilde Teerlinck, « *un terrain d'expérimentation curatoriales et scénographiques, un lieu de transdisciplinarité et d'interactions avec le public* ». Des passerelles, un belvédère, vues sur l'art et la mer. Quand à l'AP2, restauré au minimum – talent de ces architectes –, il conserve ses vastes espaces et devient un lieu capable de tout, événements, grandes expositions, interventions d'artistes. « Ici commence le futur », titre l'exposition inaugurale. Il repose, avec cet édifice, sur l'histoire sociale d'une ville.

WWW.FRACNPDC.FR


Frac Aquitaine, Bordeaux. (architectes BIG et Freaks)

À VOIR

Nouvelles architectures
Fonds régionaux d'art contemporain
JUSQU'AU 17 NOVEMBRE
De nouvelles architectures pour des collections d'art contemporain durablement mobiles… Ou comment donner lieux aux Fracs de nouvelle génération, non pas musées centrés sur leur patrimoine mais générateurs et diffuseurs de culture dans les villes et les territoires. Itinérante, l'exposition qui présente les différents projets architecturaux, dessins, maquettes et entretiens vidéo à l'appui, fait étape à Bordeaux.

ARC EN RÊVE, BORDEAUX
7, rue Ferrère. 11h-18h (sf lun.). 11h-20h le mer. 2,50 €/ 5 €. Tél. : 05 56 52 78 36. www.arcenreve.com



La (re) conquête par la culture



À Bordeaux, jusqu'alors, le Frac était installé sur les quais de Garonne dans un hangar reconverti. La conquête des quais historiques est aujourd'hui parachevée par un nouveau paysage vivant et fréquenté. Entre les quais et la gare, en revanche, le quartier des Abattoirs (quai de Paludate) peinait à se trouver une locomotive. Plutôt que de la choisir commerciale, elle sera culturelle. Un équipement est inventé, la Méca (Maison de l'économie créative et de la culture en Aquitaine), qui accueillera les agences dédiées au spectacle vivant et aux industries culturelles. Et le Frac. Lauréats du concours en juin 2012, les jeunes et prolifiques architectes danois BIG, associés aux Parisiens Freaks, inventent une mégapièce urbaine, monumentale et dynamique. Dressant une façade de pierre ajourée sur la Garonne, le bâtiment se révèle, côté ville, découpé dans sa masse, incisé de diagonales, de plans inclinés, de belvédères. Le Frac, en partie supérieure, y disposera de plus de 1 000 m^2, ouvrant sur des terrasses et un jardin aérien. Mégastructure pour mégaculture ?

WWW.FRAC-AQUITAINE.NET

La Meca joue d'une monumentalité dynamique pour vivifier le quartier des Abattoirs.



À Caen, le Frac Basse-Normandie, au contraire, densifiera l'intervention architecturale au sein de l'ancien couvent des Visitandines. Comme l'artothèque dans le palais ducal, comme le centre chorégraphique national dans la chapelle Saint-Sauveur, le Frac réveille l'histoire du quartier Lorge, lien entre canal, mer, développement commercial et centre-ville. Il devient un peu le contrepoids des équipements lourds du quartier Presqu'île : une grande médiathèque par les architectes néerlandais OMA-Rem Koolhaas, le tribunal de grande instance par Christian Hauvette, etc. L'architecte retenu, Rudy Ricciotti, auteur du Mucem à Marseille, du stade Jean-Bouin ou du Pavillon des arts de l'islam au Louvre, en fera un domaine perceptif intense, rendant la cour à l'espace public et réinventant dans aménagements et extensions un langage conventuel contemporain (à suivre à l'horizon 2015).

WWW.FRAC-BN.ORG





Le plus grand conservatoire de France ouvre ses portes à Aix-en-Provence, Chaumont mise sur l'image, Marseille continue de rénover ses musées, Pont-Aven revalorise ses peintres et Arles son patrimoine archéologique…

5 pépites contemporaines

AIX-EN-PROVENCE CONSTRUIT SON FORUM CULTUREL

« Aix doit devenir une véritable capitale culturelle, c'est sa vocation, son ambition », martèle depuis dix ans Maryse Joissains Masini, maire de la ville qui n'est pas peu fière d'inaugurer, le 5 septembre, le tout nouveau conservatoire Darius-Milhaud. Il réunira sous son toit 1 400 élèves et leurs professeurs dans 4 studios de danse et 80 salles d'enseignement artistique : musique, danse et art dramatique. Signé Kengo Kuma, ce monolithe de 7 400 m² d'aluminium est l'ultime partition du nouvel opus urbain d'Aix-en-Provence. Situé à un jet de pierre du cœur historique et du cours Mirabeau, il parachève le plus grand forum culturel *intra muros* d'Europe en rejoignant un ensemble d'édifices déjà dédiés aux arts : le Pavillon Noir de Rudy Ricciotti pour la danse, le Grand Théâtre de Provence de Vittorio Gregotti et la Cité du livre où cohabitent la bibliothèque Méjanes, le centre Albert-Camus, la fondation Saint-John-Perse et l'Institut de l'image.

Inspirée d'un origami, cette gigantesque enveloppe opalescente côtoie le cube noir de Rudy Ricciotti et conforte la volonté d'inscrire plusieurs signatures architecturales sur le même lieu. On retrouve celle de Kengo Kuma dans l'utilisation de matériaux naturels (ici beaucoup de bois), des espaces ouverts et remplis de lumière. L'ensemble, impressionnant et photogénique, n'est en revanche pas vraiment léger. Quant à l'harmonie habituelle avec l'eau, il faudra attendre la création en 2014 du grand mur d'eau de Christian Ghion. Destiné à devenir emblématique, ce temple de la musique est le point d'orgue d'une ville décidée à ne pas louper le train de la modernité… **M.G.**

CONSERVATOIRE DARIUS-MILHAUD. 3, RUE JOSEPH-CABASSOL. TÉL. : 04 88 71 84 20. WWW.AIXENPROVENCE.FR



UN ÉCRIN ARLÉSIEN POUR UN TRÉSOR NATIONAL MARIN

Le musée bleu, édifié par l'architecte Henri Ciriani, fort de sa collection et de son bâtiment spacieux offre, depuis 1983, une vision de l'archéologie complète et passionnée. Cette dernière se trouve aujourd'hui enrichie grâce à la découverte, en 2004, par les membres du département des recherches en archéologie sous-marine, du chaland Arles-Rhône 3 datant de 50 ap. J.-C., sous le règne de Néron. Nichée au fond du Rhône, cette épave de bateau de commerce fluvial d'une trentaine de mètres, découpée en dix tronçons, reconstituée et restaurée à Grenoble, sera exposée, dès le 4 octobre, dans une extension du musée départemental de l'Arles antique construite pour l'occasion. Ce trésor national, dont l'état de conservation est unique – il possède encore son gouvernail, quelques poulies et cordages –, permettra d'étendre l'histoire de la ville romaine à celle du commerce entre Arles et le monde romain, et des traditions de navigation. Ce nouvel espace devrait venir accoître la fréquentation du musée, qui, depuis 2010, est la plus importante en France pour un musée archéologique. **L.H.**

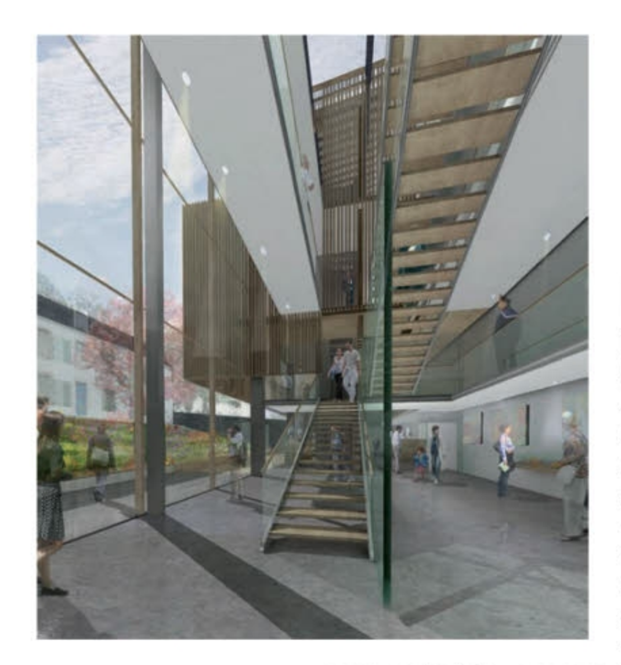
MUSÉE DÉPARTEMENTAL DE L'ARLES ANTIQUE. PRESQU'ÎLE DU CIRQUE-ROMAIN. 10H-18H (SF MAR.). 4,50 €/7 €. TÉL. : 04 13 31 51 03. WWW.CULTURE-13.FR



MARSEILLE, UN MUSÉE D'HISTOIRE 2.0

Les ouvertures de musées se poursuivent à Marseille dans le cadre de Marseille-Provence 2013. Dernier en date, le musée d'Histoire de Marseille nouvelle version a été inauguré le 12 septembre dernier. Ouvert depuis 1963 à proximité des vestiges du port de l'antique Massalia, le bâtiment fait totalement peau neuve sous la houlette de l'architecte Roland Carta. Les espaces doublent de surface et passent de 3 500 m² à plus de 6 000 m², dont un tiers est désormais consacré aux collections permanentes retraçant sur trois niveaux l'histoire de la ville, de la grotte Cosquer (œuvres de 27 000 à 19 000 av. J.-C.) jusqu'à notre époque. Le musée fait le pari des nouvelles technologies et du multimédia, en intégrant des écrans transparents permettant en plusieurs points du parcours des expériences de réalité augmentée et des visualisations en 3D. Reste à savoir si l'entrée du musée ne déroutera pas les visiteurs par son caractère insolite : l'un des accès principaux se fera en effet à la manière d'une boutique par le centre commercial Bourse mitoyen… **E.F.**

MUSÉE D'HISTOIRE. CENTRE COMMERCIAL BOURSE, SQUARE BELSUNCE, 2, RUE HENRI-BARBUSSE. TÉL. : 04 91 90 42 22. WWW.MUSEE-HISTOIRE-DE-MARSEILLE.MARSEILLE.FR



LES PEINTRES DE PONT-AVEN À LA LUMIÈRE

L'actuel musée de Pont-Aven, dédié à l'école du même nom, est aujourd'hui trop petit pour accueillir les 1 300 œuvres et documents d'archives de sa collection. La mairie s'est donc lancée, dès 2007, *« un défi culturel, un défi architectural et un défi financier »* pour rendre *« sa visibilité à l'histoire d'une révolution picturale »*. Le cabinet d'architectes, l'Atelier de l'île, retenu parmi 83 autres projets internationaux, réhabilitera pour 2014 l'ancienne annexe de l'hôtel Julia, où résidaient, à la fin du XIXe et au début du XXe siècles, les peintres venant à Pont-Aven comme Paul Gauguin, Paul Sérusier, Émile Bernard ou encore Maxime Maufra. Le projet architectural, sur cinq niveaux, révèle un ensemble pur, transparent et lumineux, entouré de grandes baies vitrées et soulignées par des lames de bois verticales. Les nouveaux 1674 m^{2} comprendront deux espaces d'exposition, des salles de conférence, une salle pédagogique, un centre de documentation, une librairie boutique et un espace paysager dont la composition s'inspire du tableau *Paysage rocheux, Le Pouldu* peint par Charles Filiger en 1891. La mairie espère que les 8 190 000 euros investis permettront de faire de ce nouveau musée des Beaux-Arts de Pont-Aven un moteur économique et touristique facilitant l'ouverture à un public local. **L.H.**

MUSÉE DES BEAUX-ARTS. HÔTEL JULIA, PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE. TÉL. : 02 98 06 14 43. WWW.MUSEEPONTAVEN.FR



À CHAUMONT, LE GRAPHISME VECTEUR DE DYNAMISME

La ville de Chaumont accueille depuis vingt-quatre ans le Festival international de l'affiche et du graphisme. Pour valoriser la capitale de ce savoir-faire artistique, un Centre international du graphisme et du design devrait voir le jour courant 2014. Situé en plein cœur du quartier de la gare, le chantier est entouré de quatre établissements culturels dont un cinéma multiplexe, une médiathèque et un musée. Un dynamisme souhaité par Luc Châtel – qui a quitté ses fonctions de maire le 9 septembre dernier – pour qui le « rayonnement » de Chaumont a son importance. Confiée au cabinet Moatti et Rivière, la réalisation du bâtiment de 2 460 m^{2} *« emprunte sa typologie à celle de l'univers du graphisme, aux objets et aux supports investis par cet art : l'affiche, la page, l'écran et le panneau »*. Tout en volume, son architecture est un château de feuilles de papier blanches prêtes à recevoir les traits de couleurs de ses visiteurs. Habillé de pierres et de grands pans de verre, ce centre permettra de conserver les fonds, de présenter les collections, mais surtout d'aider à la création par la mise en place de résidences et de sessions de formation. **L.H.**

CENTRE INTERNATIONAL DU GRAPHISME. LES SILOS – MAISON DU LIVRE ET DE L'AFFICHE, 7-9 AVENUE FOCH.
TÉL. : 03 25 03 86 80. WWW.CIG-CHAUMONT.COM



MAGAZINE



< **Ryan Gander,** *Ftt, Ft, Ftt, Ftt, Ftttt, Ftt, or somewhere between a modern representation of how a contemporary gesture came into being, an illustration of the physicality of an argument between Theo and Piet regarding the dynamic aspect of the diagonal line and attempting to produce a chroma-key set for a hundred cinematic scenes,* 2010 (p. 78).

PORTRAIT

RYAN GANDER

L'IMAGINATION AU POUVOIR

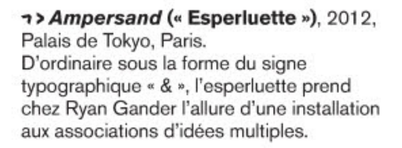
Convaincu qu'il faut stimuler sa créativité pour être heureux, Ryan Gander s'amuse à dynamiter les codes de l'art conceptuel avec des œuvres drôles et percutantes qui font appel à l'imaginaire du spectateur. Un artiste *so british* qui fait sa première exposition personnelle à Paris, au Frac Ile-de-France.

Aurélie Romanacce TEXTE











¬ > ***Ampersand* (« Esperluette »)**, 2012, Palais de Tokyo, Paris.
D'ordinaire sous la forme du signe typographique « & », l'esperluette prend chez Ryan Gander l'allure d'une installation aux associations d'idées multiples.

⌄ ***Please be patient -*** *Maki Suzuki tenant un panneau de bienvenue, en train d'attendre le personnage de fiction Terrance Edward White, à la Gare du Nord, à Paris, pour une réunion au sujet de la fermeture de Sanef Esthétique, le département de conseil en création de la société d'exploitation des autoroutes en France, 13 novembre 2009.*
2013



Ryan Gander n'est jamais là où on l'attend. Si l'artiste glisse volontiers des éléments biographiques dans ses œuvres, *« c'est uniquement dans le but d'éclairer le contexte de la création »*, insiste-t-il. S'il a choisi en 2011, à la Biennale de Venise, d'exposer son autoportrait, un mannequin en train de tomber d'un fauteuil roulant face à un cube bleu *(L'Œuvre d'art que personne ne connaît)*, il n'évoquera plus par la suite son handicap. Invité l'été dernier à la documenta de Cassel, il propose un courant d'air en guise d'installation ! Une boutade ? Pas seulement. « *Je prête attention à tout ce qui fait partie de la vie, les bruits que nous produisons, les sensations infimes que nous expérimentons souvent à notre insu pour les traduire dans le langage de l'art.* » Faire l'expérience d'un coup de vent comme symbole fugace du passage du visiteur dans une exposition, voilà l'une des interprétations possibles d'*I Need Some Meaning I Can Memorize* (2012), une œuvre qui comme son titre l'indique (« J'ai besoin d'une signification que je peux mémoriser ») a su retenir l'attention des spectateurs.

L'art du langage

Si les titres ne sont que coquetterie chez certains artistes ou simple archivage de leur travail pour d'autres, chez Ryan Gander, ils assument au contraire une fonction fondamentale. Très attaché au langage et à son pouvoir discursif, l'artiste s'amuse à créer des ruptures entre l'œuvre et son titre. L'exemple le plus frappant ? *Ftt, Ft, Ftt, Ftt, Ffttt, Ftt, or somewhere between a modern representation of how a contemporary gesture came into being, an illustration of the physicality of an argument between Theo and Piet regarding the dynamic aspect of the diagonal line and attempting to produce a chroma-key set for a hundred cinematic scenes* (2010) *(voir pages précédentes)*. L'installation intrigante, un espace blanc ✚



À VOIR

Make every show like it's your last
Jusqu'au 17 novembre

LE PLATEAU, FRAC ILE-DE-FRANCE, PARIS
Place Hannah-Arendt, 19e.
14h-19h (sf lun et mar.).
12h-20h les sam. et dim.
Gratuit. Tél. : 01 76 21 13 41.
www.fracidf-leplateau.com

‹ ***Imagineering,*** 2013. Une fausse campagne de pub mais une réelle conviction : donner leur chance aux rêveurs.

REPÈRES

1976 Naissance à Chester (GB).

2003 Prix de Rome de la sculpture.

2006 Prix Art Statement à la foire de Bâle, qui récompense chaque année deux jeunes artistes.

2007 Exposition personnelle au Mumok, à Vienne, et au CCA Wattis Institute for Contemporary Arts, à San Francisco.

2012 Participe à la documenta (13), Cassel.

Exposition « Esperluette », Palais de Tokyo, Paris.


I is... (ii), 2012.

« IL S'AGIT DE FAIRE SEMBLANT D'Y CROIRE »

RYAN GANDER COMMENTE DEUX ŒUVRES DE SON EXPOSITION « MAKE EVERY SHOW LIKE IT'S YOUR LAST » AU PLATEAU.

< ▪ Série « *I is...* », 2013 (« Je est... »)
« L'idée de cette série de sculptures en marbre m'est venue en regardant ma fille Olive en train de construire ses cabanes. Pour elle, ces abris bricolés à l'aide d'une chaise, d'un drap et d'un coussin sont de véritables cachettes dans lesquelles elle peut se réfugier. Ce qui prouve que, pour les enfants, l'imagination est un pouvoir qui leur permet de réaliser des choses très concrètes dans la "vraie" vie. »

▪ *Tank with Entrance to a clearing*, 2013 (« aquarium avec entrée vers une clairière »)
« Cette œuvre pose la question de ce qui est réel ou fictionnel. Une vitre insérée dans un mur s'ouvre sur une forêt dense et touffue. Le spectateur a l'impression que s'il n'y avait pas le verre, il pourrait emprunter le chemin qui conduit à la rassurante clairière lumineuse. Dans cette installation, j'ai souhaité confronter des valeurs opposées comme le sortilège et la protection, le bien et le mal, le danger et la prudence, dans deux espaces symboliques : la forêt et la clairière. Comme dans les contes pour enfants, il est question de faire semblant d'y croire ou non. »

dans lequel des centaines de flèches noires sont fichées du sol au mur, prend et perd à la fois tout son sens avec le titre donné par l'artiste. Entre l'onomatopée du bruit de la flèche et une altercation imaginaire entre Theo Van Doesburg et Piet Mondrian sur l'aspect dynamique d'une diagonale, Ryan Gander invite avec humour le spectateur à faire son choix : soit il décide de se tenir à une réalité prosaïque des choses, soit il préfère solliciter son imagination.

C'est le regardeur qui fait l'œuvre

Un spectateur qui occupe décidément une place fondamentale dans les dispositifs conçus par l'artiste, comme on a pu le constater encore récemment dans *Esperluette*, une œuvre présentée l'année dernière au Palais de Tokyo. Le visiteur, confortablement installé dans un fauteuil comme s'il était face à un écran télé, voit défiler devant lui 70 objets qui ont tous une signification pour l'artiste. « *Par leur dimension sociologique, culturelle esthétique ou politique, ces éléments donnent des indications sur ma façon de vivre et de penser* », confie Ryan Gander. C'est au public de faire ses propres associations d'idées entre une mitraillette, un pantalon de pyjama « I Love New York » et un baril de pétrole tout droit sorti d'un album de « Tintin ». Une autre façon de le convier à créer seul des connexions poétiques. « *Pour que mon exposition soit réussie, le public doit avoir une bonne imagination,* explique Ryan Gander. *C'est d'ailleurs la grande différence entre l'art et le cinéma. On ne va pas à une exposition pour se divertir mais pour ressentir une autre expérience et être stimulé intellectuellement.* » Une conviction que l'artiste souhaite défendre comme un projet de société, bien au-delà du monde de l'art. « *Je suis persuadé,* poursuit-il, *que les gens seraient plus optimistes, confiants et heureux s'ils sollicitaient davantage leur imagination. Les gouvernements ont tort de ne pas vouloir investir dans la créativité.* » Une lacune qu'il a décidé de combler avec *Imagineering* (2013), une fausse campagne de publicité du ministère de la Santé britannique qui incite la population à prendre le temps de rêver, à voir en ce moment au Plateau/Frac Ile-de-France. ■

Penelope Curtis occupe depuis avril 2010 la direction d'une vieille dame londonienne, la vénérable Tate Britain. Cette institution, qui rassemble un prestigieux ensemble d'œuvres britanniques allant du XVIe au XXIe siècle, fait peau neuve cette année en s'offrant un doublé : un nouveau parcours des collections et des espaces définitivement dépoussiérés de leur réputation vieillotte.

Émilie Formoso INTERVIEW



COUP DE CHIFFON SUR L'ART ANGLAIS



Penelope Curtis dit elle-même être une outsider dans le monde feutré des musées anglais. Réputée pour son franc-parler, elle a officié durant dix ans comme conservatrice au Henry Moore Institute de Leeds avant de prendre le gouvernail de la Tate Britain, pour mener à bien le grand projet de rénovation lancé l'année de son arrivée par le musée.

ARTS MAGAZINE ▪ **Vous avez pris la direction de la Tate Britain voici maintenant plus de trois ans, à une époque où la rénovation du musée était déjà décidée, mais pas encore lancée. Comment avez-vous géré un projet qui n'était pas le vôtre ?**

PENELOPE CURTIS ▪ Lorsque je suis arrivée, les architectes étaient effectivement déjà choisis. Mais cela ne m'a pas posé problème, car je les connaissais et nous partagions la même vision du projet, à savoir remettre en valeur l'architecture du bâtiment dans sa beauté originelle. Symboliquement, le visiteur accède de nouveau aux salles par la grande colonnade du Millbank, le quai qui longe la Tamise et qui a donné son nom au projet. Cependant, nous avons tenu à intégrer à la rénovation des commandes d'artistes contemporains, comme le plafond réalisé par Alan Johnson pour le nouveau café.

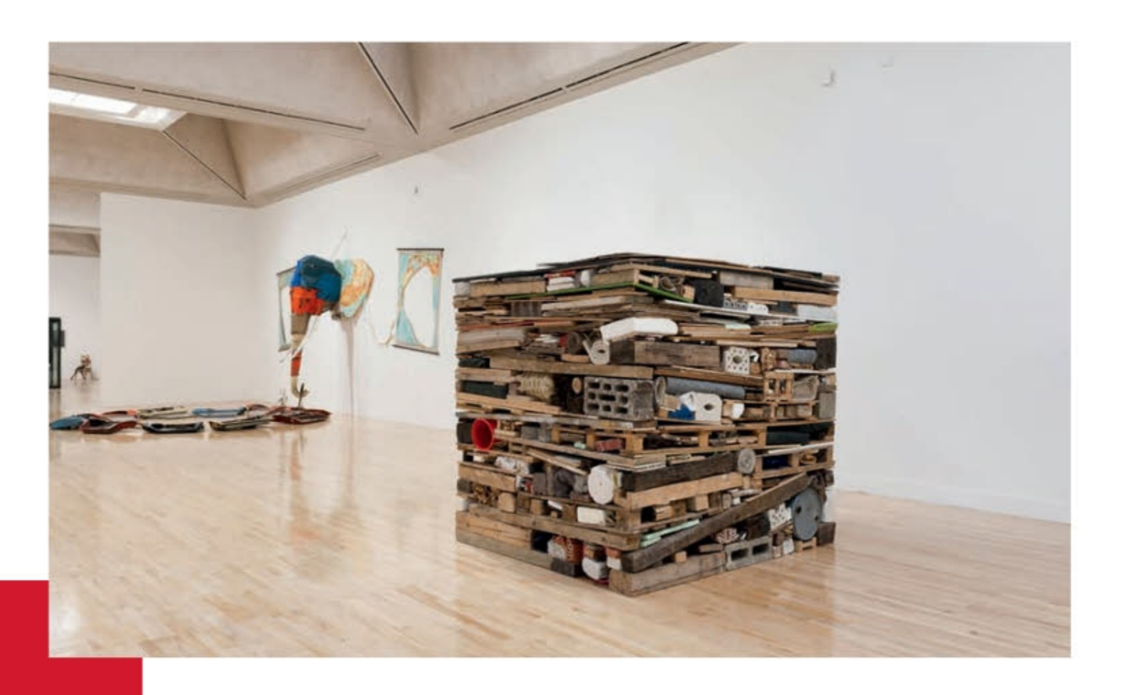
Quelles étaient vos ambitions lorsque le projet a démarré ?

Mon principal objectif était de recréer du lien entre les collections historiques et les collections d'art moderne et contemporain, car je m'étais rendu compte à l'époque que le public était très divisé. Une partie venait uniquement pour l'art historique, l'autre partie pour l'art des XXe et XXIe siècles, comme s'il existait un antagonisme entre les deux. Avec le nouvel accrochage chronologique, qui couvre en continu plus de cinq siècles d'art britannique, j'ai voulu montrer qu'il n'existe pas de rupture entre les deux périodes, d'autant plus que beaucoup d'artistes contemporains apprécient l'art historique ! +

^ **Henry Moore,** vue du parcours « BP Walk through British Art », Tate Britain.

< **Penelope Curtis,** directrice de la Tate Britain avec *Draped Seated Figure* (1957-58) de Henry Moore.

< (médaillon) **« BP Walk through British Art »,** Tate Britain.



¬ **« BP Walk through British Art »,** Tate Britain.

⌄ **Lucian Freud,** *Girl with a White Dog* 1950-1951.

+ Le nouveau parcours a ouvert en mai dernier. Pouvez-vous préciser son organisation ?

Le fait que les collections changent tous les ans frustrait partiellement le public. Nous avons donc trouvé un moyen terme, consistant à diviser les galeries en deux espaces distincts, l'un avec un accrochage permanent, l'autre avec un accrochage renouvelé tous les six mois. Les salles semi-permanentes seront l'occasion de proposer des accrochages plus expérimentaux, décalés ou pointus, avec une relative liberté. Mais elles restent encadrées par un circuit permanent où le visiteur est sûr de retrouver les chefs-d'œuvre, et où trois artistes-phares de nos collections sont mis en valeur dans des salles dédiées : William Blake, William Turner et Henry Moore.



Comment avez-vous valorisé le plaisir du visiteur, une notion très importante pour vous, dans ce nouveau parcours ?

Nous souhaitions avant tout que le visiteur n'ait pas constamment besoin de se repérer dans le bâtiment. Nous avons par exemple exploité les très belles salles en enfilade, que nous avons reproduites en symétrie dans l'espace du musée où elles n'existaient pas encore. L'idée est de permettre au public une visite intuitive, en utilisant notamment un marquage des dates au sol pour qu'il n'ait pas à chercher partout l'information. Avec le nouveau parcours permanent, j'ai voulu privilégier la vue à l'information. Aujourd'hui, on trouve tout sur tout très facilement, mais il existe finalement très peu d'espaces où l'on peut simplement



« BP Walk through British Art »,
Tate Britain.

voir. Privilégier l'œuvre au savoir était aussi une manière de renverser les choses. Une grande partie du public pense qu'il faut déjà connaître pour apprécier. Or, à mon avis, c'est le plaisir de voir qui suscite l'envie d'apprendre.

Quelle est la place de l'art moderne et contemporain dans les collections ?
Actuellement, la Tate Britain est le plus important musée national pour l'art moderne et contemporain. Elle possède une très riche collection du XX[e] siècle, qu'elle a acquise dès l'ouverture du musée en 1897. Le fait que le gouvernement contribue pour beaucoup au financement depuis les années 60 offre aussi aux conservateurs la possibilité de refléter au mieux dans les collections la réalité de la scène artistique.

« C'EST LE PLAISIR DE VOIR QUI SUSCITE L'ENVIE D'APPRENDRE »

Quelques mois après votre arrivée, vous affirmiez vouloir privilégier les collections aux expositions blockbusters, le temps long à l'événementiel. Avez-vous réussi votre pari ?
C'est un défi à une époque où la culture se fonde essentiellement sur les expositions, et j'ai eu parfois le sentiment d'être isolée ! Mais le succès du nouveau parcours m'a confortée dans l'idée que l'on peut nourrir un projet ambitieux avec une collection permanente. La seule limite est celle du financement. L'entrée des collections est gratuite, ce qui impose l'organisation d'expositions payantes. Cela nous aide à compléter le financement gouvernemental, qui s'élève à 40 % de notre budget.

Qu'attendez-vous de ce projet ?
De ne pas avoir peur d'être la Tate Britain ! De ne pas s'effrayer d'être un grand musée d'art national, même si c'est une idée démodée, et de prouver qu'un musée historique peut être vivant, que l'art historique et l'art contemporain peuvent cohabiter en harmonie. ■

LE MUSÉE

TATE BRITAIN, LONDRES
Millbank. 10h-18h.
Tél. : 00 44 (0)20 7887 8888.
www.tate.org.uk/visit/tate-britain

Connu pour ses personnages masqués et ses paysages, l'artiste chinois Zeng Fanzhi fait l'objet d'une rétrospective au musée d'Art moderne de la Ville de Paris. L'occasion de découvrir vingt ans de création, entre inspiration occidentale et représentation de la société chinoise.

Pascaline Vallée TEXTE



ZENG FANZHI
LE JUSTE MILIEU



> ***The Last Supper***, 2001, 220x400 cm, fondation Guy et Myriam Ullens, Genève.

< ***Portrait***, 2004, 200x150 cm, collection de l'artiste.

Dire que la Chine a changé ces dernières années est un euphémisme. Tant en politique qu'en art, elle a fait, depuis les années 50, bonds en avant et retours en arrière, demi-tours et volte-face. Né en 1964, Zeng Fanzhi a 2 ans au début de la Révolution culturelle, 12 ans lorsqu'elle se termine, à la mort de Mao, en 1976. Lui qui n'a pas connu l'avant-Révolution n'est pas non plus de cette nouvelle génération d'artistes résolument internationale. C'est cet entre-deux que met en avant la rétrospective organisée par le musée d'Art moderne de Paris. « *Zeng Fanzhi réunit beaucoup d'aspects de ce qu'on a pu voir sur la scène chinoise depuis le milieu des années 90, mais il est en même temps toujours un peu à côté* », estime François Michaud, commissaire +

REPÈRES

1964 Naissance à Wuhan, province du Hubei, Chine.

1987 Intègre l'école des Beaux-Arts de Wuhan.

1993 Part vivre à Pékin, où il travaille encore aujourd'hui.

2008 Vente record pour *Mask Series 1996 n°6* : 9,5 millions de dollars.

de l'exposition. Né dans une famille d'imprimeurs, Zeng Fanzhi a très tôt entretenu un lien avec l'art, sans pour autant être parmi les familles d'intellectuels envoyées en « rééducation » à la campagne. « *Il est resté un individu dont le masque ne correspond pas à celui des autres* », poursuit François Michaud.

La fin des traditions

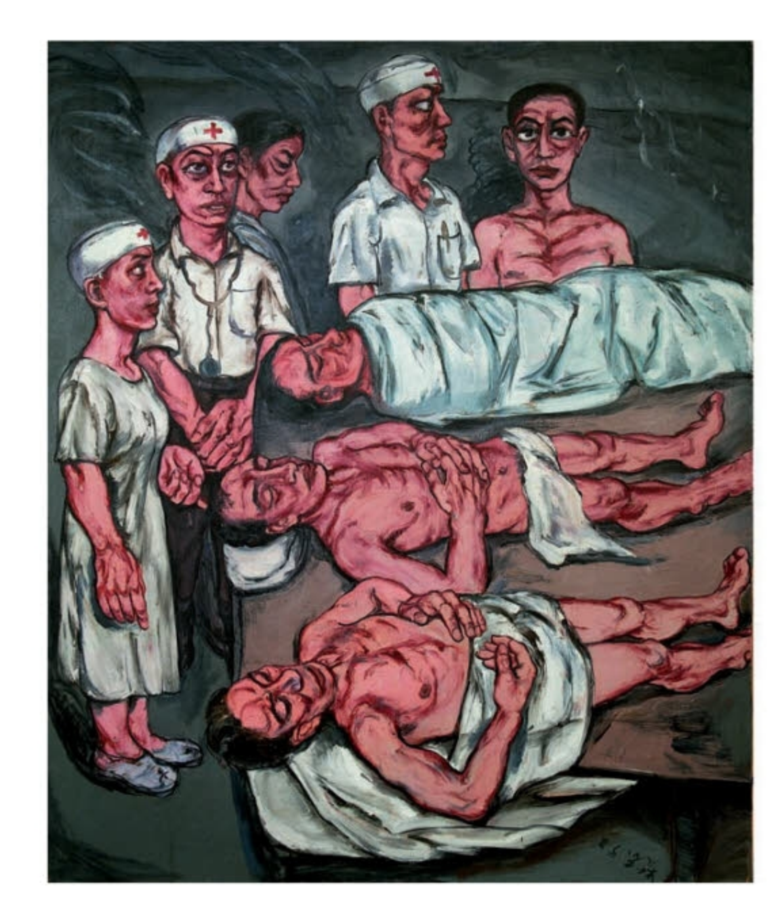
Durant la Révolution culturelle, les valeurs traditionnelles chinoises comme occidentales sont rejetées au profit de l'idéologie maoïste. Chaque symbole (tresses, col, chaussures…) ou trace de la philosophie confucianiste est dénoncé, notamment par les jeunes gardes rouges, dont Zeng Fanzhi n'a pas fait partie.

Cantonnés au réalisme soviétique, les artistes ne sont plus considérés comme des créateurs mais comme des travailleurs ordinaires. « *L'économie et la politique collectivistes [les] conduisaient à traiter de sujets identiques et à produire de la même manière des compositions analogues* », résume Pi Li, commissaire d'exposition chinois [1]. Mais là encore, l'influence de Mao est ambiguë : s'il a réduit la création au silence, il l'a aussi forcée à quitter les traditionnels encres et papiers pour la toile et la peinture. Des médiums dont les artistes s'empresseront ensuite d'exploiter les possibilités. Dès la fin des années 70, l'art chinois se lance dans l'expérimentation. Comme le souligne Michel Nuridsany, « *la tradition, qui aurait pu freiner le mouvement d'ouverture à la modernité, n'existait plus* » [2].

Il faudra tout de même attendre septembre 1979 pour que la vingtaine d'artistes du groupe des Étoiles (parmi lesquels Ai Weiwei ou Wang Keping) ose le premier événement d'art contemporain en Chine en accrochant des œuvres sur les grilles du parc voisin du musée des Beaux-Arts de Pékin. D'abord interdits, ils gagnent peu à peu en légitimité. Dans les années 80, manifestes et groupes foisonnent. Monet et Cézanne débarquent en Chine en même temps qu'Andy Warhol. Au pouvoir dès 1978, Deng Xiaoping encourage son peuple à copier ce qui semble, après la mort de Mao, le seul modèle possible, que ce soit en matière d'économie et d'industrie ou d'art : l'Occident. Le pop art inspirera nombre d'artistes chinois qui colorent Mao à toutes les sauces au milieu des années 90. Les nouveaux mouvements, pop politique, réalisme cynique et autres, toujours sous influence, font florès. Ce sont eux qui alimenteront le premier marché de l'art chinois, diffusant à travers les maisons de vente du monde entier une image tronquée de la création du pays.

L'empire des signes

Sorti de l'école des Beaux-Arts de Wuhan en 1991, Zeng Fanzhi a appris l'histoire de l'art occidentale. Il s'en inspire mais reste à l'écart des modes. Même si ses toiles ont très vite circulé sur le marché, il a continué à développer une création singulière à partir de ce qu'il percevait de sa société. L'hôpital à côté duquel il habite inspire ses premiers triptyques et la série « Meat » (1993). Les corps et leur souffrance le choquent. En 1993, son arrivée à Pékin, la pauvreté et la foule de visages fermés provoquent d'autres sentiments. De portraits en paysages, le



> ***Hospital Triptych n° 2,*** 1992, 180 x 460 cm (en trois panneaux), collection de l'artiste.

quotidien inspire plus ou moins directement ses toiles. Si Tian'anmen, Mao, Marx ou les foulards des gardes rouges apparaissent sur ses toiles, Zeng Fanzhi se défend de faire un art politique. Représentant à sa manière la société chinoise, le peintre en utilise les nombreux symboles et images. Pour autant, ses tableaux ne peuvent être décryptés facilement. « *Tous les signes apparents sont codifiés,* analyse François Michaud, *mais rien n'est jamais vraiment décodé.* »

Ainsi, dans son interprétation de *La Cène (voir p. 87),* de Léonard de Vinci, les références sont multiples. La structure et les positions sont les mêmes que dans le tableau du maître italien, mais les murs sont couverts d'idéogrammes. Le repas consiste en pastèques, souvenir d'un long voyage à Shanghai au terme duquel l'artiste n'avait plus les moyens d'acheter autre chose à manger. Les hommes bruns arborant les foulards des gardes rouges semblent chinois, mais les yeux écarquillés de leurs masques sont ceux des Européens. Alors que « perdre la face » en Chine est synonyme de déshonneur, Zeng Fanzhi s'évertue pendant des années à masquer tous ses personnages. Pour mieux évoquer l'influence de l'Occident, la comédie sociale, ou simplement la solennité imposée par la culture chinoise ?

En écho à ce parcours très personnel, l'exposition du musée d'Art moderne présente ses œuvres des plus récentes aux plus anciennes. « *Il fallait trouver un moyen de mettre en avant les créations qui sont connues aujourd'hui et de comprendre progressivement ce qui l'a amené à ça* », explique François Michaud. L'espace choisi n'ayant qu'un seul accès, le visiteur refera le chemin de l'exposition en sens inverse avant de sortir, repartant ainsi avec une double lecture.

L'inspiration de l'Occident

Si l'expressionnisme est l'une de ses influences récurrentes, Bacon, Picasso ou Lucian Freud hantent aussi ses toiles. Au sens figuré et au sens propre, sous la forme de portraits qu'il réalise +







< *Untitled*, 2012, 330 x 215 cm, collection privée.

d'après photos. Non sans humour, comme le montre *Bacon and Meat (à droite),* dans lequel l'artiste britannique tient une pièce de viande en guise de palette, faisant le lien entre l'art occidental et la série « Meat » de Zeng Fanzhi.

La première salle d'exposition montrera des paysages créés depuis 2004. Une fois encore, Zeng Fanzhi ne se contente pas de copier. Certaines toiles sont réalisées sur plusieurs panneaux, s'inspirant à la fois des formats traditionnels chinois et européens. « *Ses tableaux sont encore plus monumentaux que ceux de la peinture occidentale* », constate François Michaud.

Malgré leurs multiples références, les œuvres de Zeng Fanzhi n'ont pas besoin d'être décodées entièrement pour être appréciées. Le spectateur est libre de son interprétation. « *Sa façon de créer les paysages rappelle d'une certaine manière Richter*, poursuit le commissaire de l'exposition. *Il peint dans un laps de temps court. Il reprend peu, essaie de se concentrer et s'y met sans vraiment savoir où la ligne qu'il trace va l'emmener. Il a une dimension abstraite qui s'appuie sur la représentation de branchages rappelant eux-mêmes les* drippings *de Pollock.* » Pour obtenir cet aspect à la fois réaliste et abstrait, Zeng Fanzhi emploie une technique particulière : tandis qu'il peint, il s'attache un second pinceau à la main et le laisse courir au hasard sur la toile. ■

notes :

1. « Des Chinois et de la société chinoise : le contexte chinois », dans le catalogue de l'exposition « Alors, la Chine? », Centre Pompidou, 2003.

2. *L'Art contemporain chinois*, éd. Flammarion, 2004.

À VOIR

Zeng Fanzhi

DU 18 OCTOBRE AU 16 FÉVRIER

MUSÉE D'ART MODERNE, PARIS

11, avenue du Président-Wilson, 16e. 10h-18h (sf lun.). 10h-22h le jeu. 3,50 €/7 €. Tél. : 01 53 67 40 00. www.mam.paris.fr

> *Bacon and Meat*, 2008, 200 x 200 cm, collection de l'artiste.



LA KLEE DE LA MODERNITÉ

Il a exposé avec les expressionnistes, avec les surréalistes et, contre son gré, avec les « dégénérés ». Il a enseigné au Bauhaus et fréquenté assidûment le maître de l'abstraction lyrique, Vassily Kandinsky. Il a, à lui seul, rendu visibles bien des facettes de la modernité. La Tate Modern de Londres rend hommage au peintre allemand Paul Klee.

Anastasia Altmayer TEXTE

À VOIR

« Paul Klee. Making visible »
Du 16 octobre au 9 mars

TATE MODERN, LONDRES
10h-18h. 10h-22h les ven. et sam. 14,50 £/ 16,50 £. Tél. : 00 44 (0)20 7887 8888. www.tate.org.uk/visit/tate-modern

***« C'est l'histoire de deux planètes** qui, ayant quitté leur orbite, entrent en collision et explosent. Que se passe-t-il alors ? Dessinez cela ! »* Tels furent approximativement les premiers mots que Paul Klee (1879-1940) adressa à ses étudiants du Bauhaus, à Weimar, lorsqu'il commença à y enseigner en 1921. En les sommant ainsi de faire advenir sur le papier une catastrophe cosmologique imaginaire, le professeur transmettait ce que le théoricien avait formulé un an auparavant(1) et ce que l'artiste s'appliquait à mettre en pratique depuis le début de sa carrière : pour Paul Klee, *« l'art ne rapporte pas le visible, il rend visible. »* Ce précepte devenu célèbre fait aujourd'hui l'objet de la rétrospective à la Tate Modern qui rassemble une centaine de dessins, aquarelles et huiles du peintre allemand. L'occasion de rendre visible ce qui impose Paul Klee comme un génie de la modernité résistant à toute classification.

À la croisée des chemins

S'il est souvent désigné comme un acteur majeur de la scène artistique européenne du début du XXe siècle, Paul Klee aura surtout eu le génie de puiser dans celui des autres : il a su s'imprégner des différents courants qui ont traversé son époque et s'approprier leurs caractéristiques pour les mettre au service d'une création singulière à la croisée des chemins. Et, au début du XXe siècle, tous les chemins mènent à Paris, scène artistique que Klee fréquente en 1912 et dont on retrouve des traces dans son œuvre. À commencer par le cubisme et la tendance qui lui est propre à représenter simultanément un objet sous différents angles. Ce n'est pas un hasard si Klee intitule l'une de ses compositions de 1913 *Hommage à Picasso.* Ni s'il partage avec le maître espagnol le même intérêt pour les arts premiers, comme le révèlent les marionnettes qu'il fabrique à partir de 1916 pour son fils. Au cours de cette même escale parisienne, il découvre également l'orphisme de Robert Delaunay et la construction des formes par la couleur, un procédé qu'il fera sien, à l'œuvre par exemple dans *Architecture avec le drapeau rouge* (1915) *(ci-contre).*

+



^ *Architecture avec le drapeau rouge*, 1915.

< *Comedy*, 1921.







‹ *Le Feu le soir*, 1929.

Red-Green and Violet-Yellow Rhythms, 1920.

Parc près de Lu, 1938.

Un an plus tard, lors d'un voyage en Tunisie, il écrira dans son journal : « *La couleur et moi, nous ne faisons qu'un.* » Ce « *un* », c'est son monde intérieur qu'il s'emploie à explorer, à l'image des surréalistes avec lesquels il expose d'ailleurs, en 1925, à la galerie Pierre, à Paris.

À ses sources d'inspiration s'ajoutent également les différentes déclinaisons de l'expressionnisme, parmi lesquelles celle de James Ensor dont on perçoit l'influence dans l'attirance de Klee pour la thématique de la physionomie, des masques et, plus généralement, du monde théâtral *(Comedy*, 1921). Mais Klee est allemand, et c'est sans doute l'expressionnisme germanique qui le marquera avec le plus de force. En 1911, il rencontre les membres du Blaue Reiter et expose à leurs côtés l'année suivante. Parmi eux, celui qui deviendra son ami, son mentor et, plus tard, son collègue, Vassily Kandinsky, à qui il empruntera de multiples éléments de son abstraction lyrique. Tous deux enseignent au Bauhaus dans les années 20. Klee n'échappe alors pas à l'influence de l'architecture moderniste élaborée par les maîtres de cette école, et notamment par son fondateur, Walter Gropius. À la fin de la décennie, ses compositions laissent en effet paraître une structure très architecturée, que l'on voit dans *Le Feu le soir* (1929) *(à gauche)*.

« LA COULEUR ET MOI, NOUS NE FAISONS QU'UN »



^ *Harmonie de la flore nordique*, 1927.

L'équilibre incarné

En somme, Paul Klee a su synthétiser les apports des divers courants de la modernité. Une synthèse qui porte sa marque, celle de l'équilibre entre les mouvements picturaux mais aussi entre la peinture et la musique. Car Klee avait initialement suivi la voie de ses parents et s'adonnait à la pratique du violon. Lorsqu'il opte pour la carrière de peintre en 1898, il ne renonce pas totalement à la musique, transposant simplement sa recherche de la dimension sonore à la dimension visuelle, instaurant entre les formes et les couleurs un rapport similaire à celui qu'entretiennent le rythme et la mélodie. Ainsi de toiles aux titres révélateurs, *Red-Green and Violet-Yellow Rhythms* (1920) et *Gradation statique-dynamique* (1923).

L'équilibre, Klee l'a également atteint dans le duo abstraction/figuration. En 1933, les nazis destituent le professeur de ses fonctions à l'académie de Düsseldorf où il enseigne depuis peu. Il se réfugie alors à Berne, non loin de son lieu de naissance, et s'étourdit dans la création. Il peint toujours plus, sur des formats plus grands et tend davantage vers l'abstraction. Les titres de ses tableaux, à l'image de *Feu à la pleine lune* (1933) ou de *Parc près de Lu* (1938) *(à gauche)*, demeurent néanmoins empreints d'une puissance évocatrice susceptible de les faire basculer à nouveau dans le camp de la figuration. En 1937, dix-sept de ses toiles sont exposées à Munich aux côtés d'artistes affublés de l'étiquette « dégénérés ». Une épreuve qui, additionnée à la maladie et aux temps de guerre, assombrit sensiblement ses dernières productions, ou tout du moins les noms qu'il leur attribue *(Mort et feu*, 1940). Or Klee accorde aux titres une importance non négligeable. Depuis 1911, il nomme, date et inventorie chacune de ses œuvres, prouvant ainsi que la rigueur n'entame en rien la fantaisie ni l'inventivité qui furent siennes jusqu'à son décès, en 1940. L'équilibre jusqu'au bout. ■

note :

1. *Extrait de « Confession créatrice », paru en 1920 dans la* Tribüne der Kunst und Zeit.

LA RUHR, MINE D'ART

Citée en exemple pour la reconversion de ses sites industriels en lieux touristiques et culturels, la région allemande de la Ruhr reste dynamique. Pour preuve, la Ruhrtriennale, festival dirigé jusqu'en 2014 par le compositeur et metteur en scène atypique Heiner Goebbels, qui prend l'expérience pour credo.

Pascaline Vallée TEXTE



À la fin du XVIIIe siècle, la Ruhr décide d'exploiter les richesses de son sol et devient rapidement le plus grand bassin industriel d'Europe. Charbon, métallurgie, sidérurgie font les beaux jours de la région. Jouant un rôle important pendant la Seconde Guerre mondiale, elle subit attaques et bombardements, avant d'être gérée par la Communauté européenne du charbon et de l'acier en 1951. Mais, à partir des années 1960, la Ruhr n'échappe pas au déclin général de l'industrie. De restructuration en reconversion (notamment vers la haute technologie), elle reste pourtant une puissance économique importante pour l'Allemagne.

Depuis les années 90, la Ruhr a entamé un réaménagement digne des travaux d'Hercule : transformer les immenses usines abandonnées en des lieux de tourisme et de culture. Centrales électriques, mines de charbon et espaces en friche sont réhabilités par des architectes internationaux de renom tels Norman Foster, Jourda et Perraudin, Rem Koolhaas… À Essen, le musée Folkwang d'art moderne et contemporain profite du mouvement pour s'agrandir, sous la baguette du Britannique David Chipperfield. Et ce n'est pas tout. En 2001, l'ancien complexe d'extraction du charbon de Zollverein est inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco. Une école de management et de design s'installe. Le toit offre quant à lui une vue imprenable pour comprendre l'étendue et le passé du bassin industriel.

Expérience de spectateur

L'histoire ne date donc pas d'hier. Le gouvernement de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie n'a pas attendu le titre de Capitale européenne de la culture en 2010 pour développer l'art dans le land. Créé en 2002, le festival de la Ruhrtriennale propose chaque année à des artistes internationaux d'investir plusieurs des sites réhabilités. Un directeur artistique, nommé pour trois ans, donne le ton. De 2012 à 2014, le compositeur et metteur en scène allemand Heiner Goebbels a placé son mandat sous le signe de l'expérience. *« Je ne fabrique pas une "scène" avec mon festival,* explique-t-il. *Je ne veux pas créer des lunettes à travers lesquelles le public devrait regarder une œuvre d'art. »* Que ce soit pour l'opéra, le théâtre, les installations ou les objets artistiques hybrides, il propose à chacun d'avoir *« un respect et une expérience uniques d'un travail artistique ».*

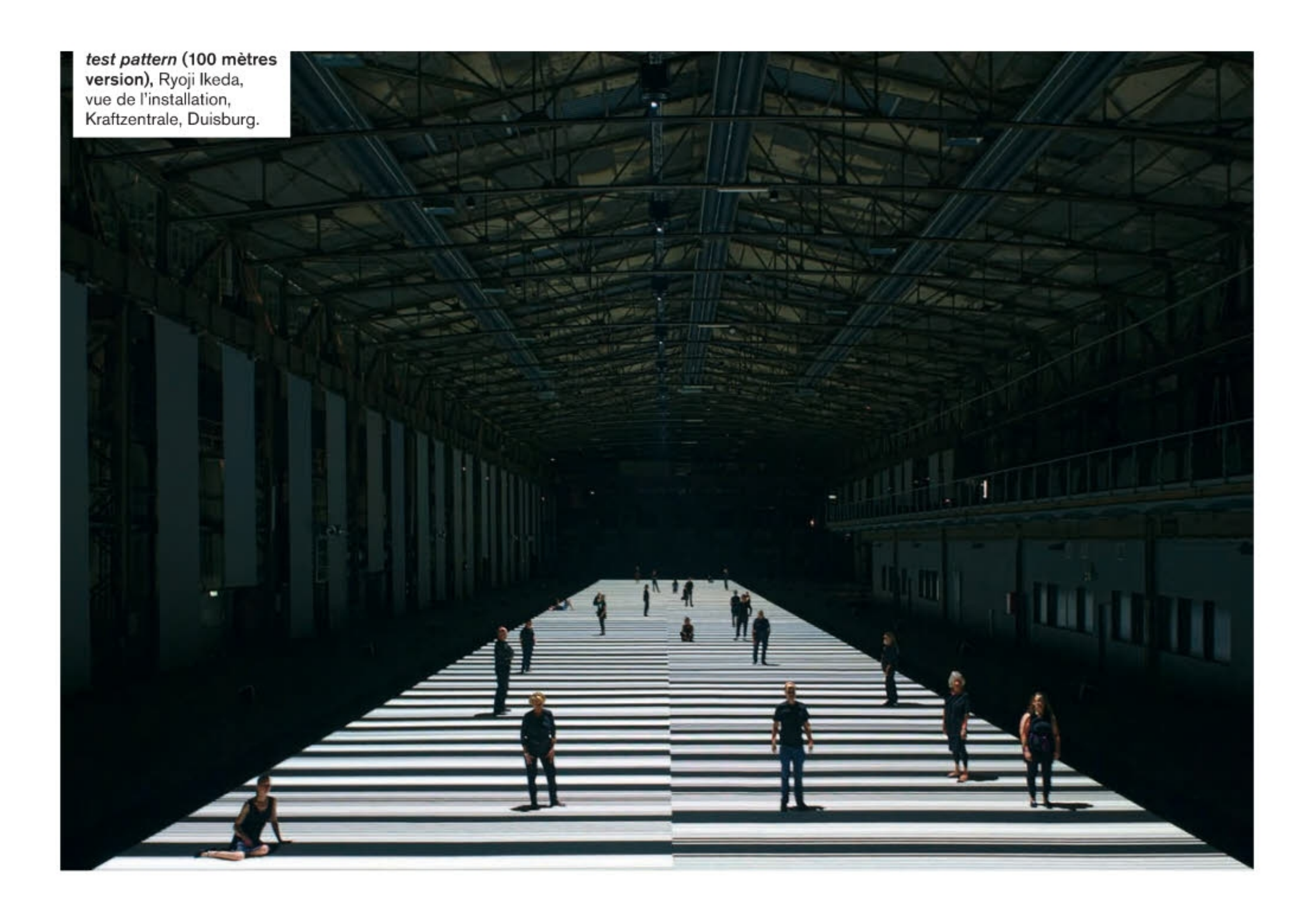
Une expérience qui passe bien sûr par l'implication physique. À côté des spectacles, les expositions invitent à une perception inédite. L'artiste écossais Douglas Gordon a ainsi créé un parcours dans un bâtiment de Zollverein. Touché par l'endroit, il a voulu se pencher sur *« le* ✚



À VOIR

Ruhrtriennale
Jusqu'au 6 octobre
www.ruhrtriennale.de

< Jahrhunderthalle, Bochum.

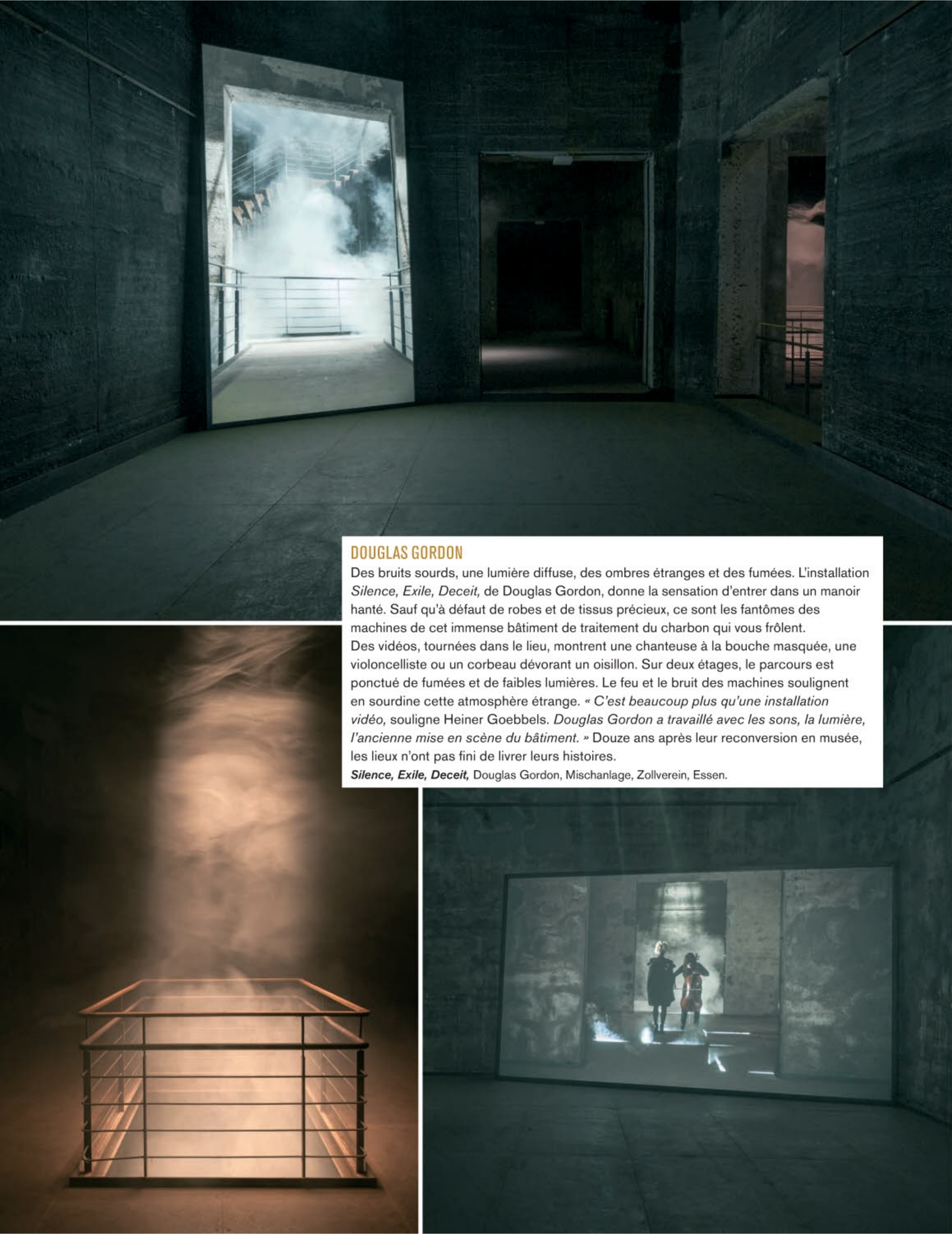

***test pattern* (100 mètres version),** Ryoji Ikeda, vue de l'installation, Kraftzentrale, Duisburg.

+ *silence du paysage quand l'industrie a disparu » (lire ci-contre).* Autre évocation directe de l'activité passée des lieux, le ciné-concert orchestré par Actual Remix sur le film *Metropolis,* de Fritz Lang. Si les images évoquent les machines du Landschaftspark alentour, le travail des DJs en fait un objet très actuel, comme le reste de la programmation. Car le but n'est pas de commémorer la richesse passée.

« Les lieux permettent une expérience artistique plus forte », souligne Heiner Goebbels, quel que soit le thème de l'œuvre présentée. Ainsi, les machines étranges de sa pièce de théâtre musical *Stifters Dinge,* exposées dans un *« tour non-guidé »,* prennent une autre dimension que dans un théâtre ordinaire. En dehors du spectacle, chacun peut approcher cet ensemble de pianos, pierres, réservoirs d'eau et autres éléments. De là à voir des œuvres dans les outils des usines endormies, il n'y a qu'un pas.

Expérience de citoyen

Ici, les catégories importent peu. Ryoji Ikeda, autre artiste invité, refuse de se définir. Ancien DJ, il est aujourd'hui reconnu pour ses installations et sa musique électronique. Dans la Kraftzentrale, il présente une version de 100 mètres de long de *test pattern,* œuvre dans laquelle il transforme les données qui nous entourent en projection de codes-barres. Interrogé lors d'une rencontre publique par Heiner Goebbels, il compare son installation à un test de Rorschach : *« Si vous y voyez de la musique, c'est de la musique. Si vous y voyez une œuvre visuelle, c'est une œuvre visuelle. »* Pas de leçon à apprendre. Ouvrez vos yeux et vos oreilles et construisez votre propre pensée. C'est ce que semblent aussi nous dire les dessins de Dan Perjovschi ou l'installation de Mischa Kuball à la Jahrhunderthalle de Bochum. Le premier a recouvert les murs et fenêtres du hall en s'inspirant de l'actualité et de la société pour faire jeux de mots et de sens. Le second a placé en face, dehors, un grand gradin que les visiteurs sont invités à s'approprier. « Agora/Arena *emploie des moyens extrêmement simples pour casser les automatismes du rythme habituel du public »,* explique l'artiste. Un public qu'il invite à être acteur, au sens artistique mais aussi citoyen. À l'image de ces expériences, la Ruhrtriennale a su transformer l'inaction des machines en une puissante roue motrice. ■



DOUGLAS GORDON

Des bruits sourds, une lumière diffuse, des ombres étranges et des fumées. L'installation *Silence, Exile, Deceit,* de Douglas Gordon, donne la sensation d'entrer dans un manoir hanté. Sauf qu'à défaut de robes et de tissus précieux, ce sont les fantômes des machines de cet immense bâtiment de traitement du charbon qui vous frôlent.
Des vidéos, tournées dans le lieu, montrent une chanteuse à la bouche masquée, une violoncelliste ou un corbeau dévorant un oisillon. Sur deux étages, le parcours est ponctué de fumées et de faibles lumières. Le feu et le bruit des machines soulignent en sourdine cette atmosphère étrange. *« C'est beaucoup plus qu'une installation vidéo,* souligne Heiner Goebbels. *Douglas Gordon a travaillé avec les sons, la lumière, l'ancienne mise en scène du bâtiment. »* Douze ans après leur reconversion en musée, les lieux n'ont pas fini de livrer leurs histoires.

Silence, Exile, Deceit, Douglas Gordon, Mischanlage, Zollverein, Essen.


MUSÉES
EN NORD
Calais
page 103
Dunkerque
page 105
Tourcoing
page 102
Lille
page 101
Roubaix page 103
Lens
page 105
Villeneuve-d'Ascq
page 103
Arras
Valenciennes
Amiens
Le Cateau-Cambrésis
page 104
Beauvais
Reims
Châlons-
en-Champagne
50 km

« Je m'emploie à créer un art intelligible à tous, quelle que soit sa culture. » Formulée par le peintre Henri Matisse, un enfant du pays, cette profession de foi guide depuis plus d'un demi-siècle la politique culturelle du Nord-Pas-de-Calais. Grâce à l'impulsion donnée par Lille 2004, les musées se multiplient. De La Piscine de Roubaix au LAAC de Dunkerque, la région a tous les atouts pour séduire les sceptiques. Tour d'horizon en onze curiosités.

Sabrina Silamo et Laura Heurteloup TEXTE



LE TRI POSTAL

ÉCHANGE CONTEMPORAIN

Sauvé de la destruction grâce à Lille 2004, le Tri Postal, ancien centre de tri, est devenu un lieu incontournable de la création contemporaine. Cet ancien bâtiment industriel, situé en plein centre-ville, entre les gares Lille Flandres et Lille Europe, a opté pour la polyvalence : festival, résidence, performance, cinéma, librairie, clubbing et exposition se déploient sur trois niveaux et 6 000 m². La galerie Perrotin s'y installe dès le 11 octobre pour fêter ses 25 ans en exposant les œuvres-phares de Maurizio Cattelan, Damien Hirst, Takashi Murakami… *(lire* Arts Magazine *n°79, p. 74-75).*

HAPPY BIRTHDAY GALERIE PERROTIN.
DU 11 OCTOBRE AU 12 JANVIER. AVENUE WILLY-BRANDT. 10H-19H (SF LUN. ET MAR.). 10H-20H LES VEN. ET SAM. 4 €/6 €. TÉL. : 03 28 52 30 00. WWW.LILLE3000.EU





LE MUSÉE DE L'HOSPICE COMTESSE

DE L'ART AU DORTOIR

Ancien hôpital fondé par une comtesse de Flandres en 1237, l'Hospice Comtesse n'a rien perdu de sa valeur architecturale. Situé dans le quartier historique de la ville, il a conservé son image d'enceinte hospitalière, accueillant régulièrement des expositions temporaires. Mahjoud Ben Bella prend possession de l'ancienne salle des malades avec une soixantaine de ses peintures.

MAHJOUD BEN BELLA. LA COULEUR INCANTATOIRE. DU 18 OCTOBRE AU 12 JANVIER. 32, RUE DE LA MONNAIE. 10H-12H30 ET 14H-18H (SF MAR.). 14H-18H LE LUN. 2,50 €/3,50 €. TÉL. : 03 28 36 84 00. WWW.MAIRIE-LILLE.FR



LE PALAIS DES BEAUX-ARTS

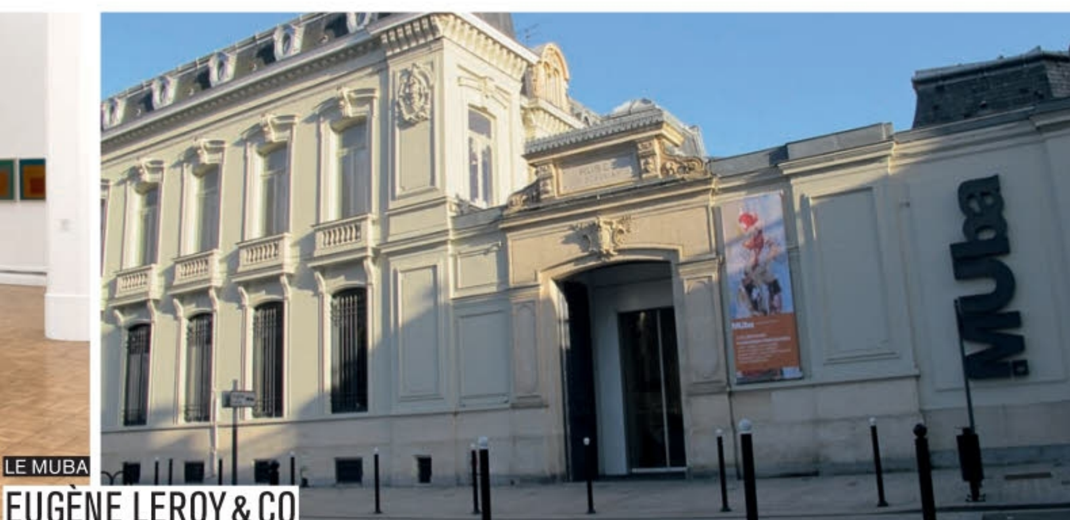
DE DIRK BOUTS À JAN FABRE

Derrière son élégante architecture néoclassique, le musée des Beaux-Arts abrite une riche collection, née grâce aux dons de l'église et enrichie par les saisies révolutionnaires. Elle couvre un vaste pan de l'histoire de l'art, du XIIe au XXe siècle, dans lequel *Les Jeunes* et *Les Vieilles* de Goya côtoient *Olga au col de fourrure* de Picasso. Dans le cabinet des dessins, sont réunis les chefs-d'œuvre de Botticelli, Raphaël ou Pontormo… Prochainement, le plasticien Jan Fabre, franchissant cinq siècles d'histoire, rendra un vibrant hommage à Jérôme Bosch.

JAN FABRE : HOMMAGE À JÉRÔME BOSCH AU CONGO. DU 10 OCTOBRE AU 10 FÉVRIER. 18 BIS, RUE DE VALMY. 10H-18H. 14H-18H LE LUN. 4 €/6,50 €. TÉL. : 03 20 06 78 00. WWW.PALAISDESBEAUXARTS.FR

TOURCOING





LE MUBA

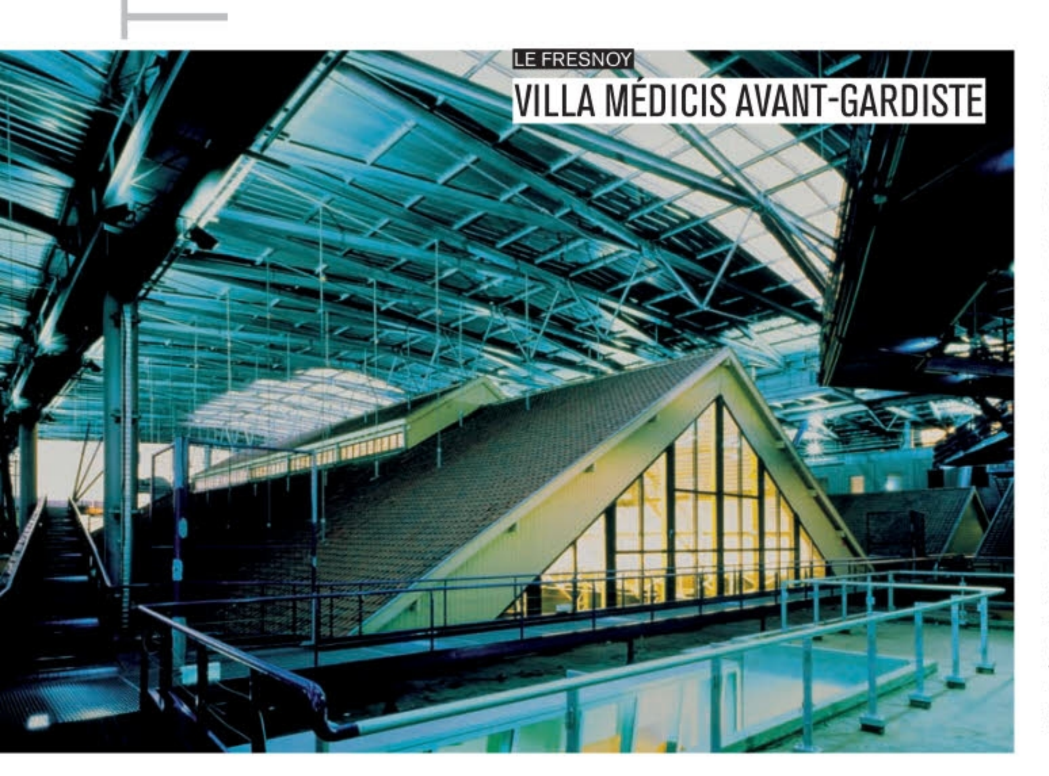
EUGÈNE LEROY & CO

55 tableaux, 140 dessins, 18 carnets de dessins, 99 gravures et 13 sculptures sont entrés dans les collections du musée en 2009 grâce à la donation des héritiers d'Eugène Leroy (1910-2000), l'enfant du pays. Installées depuis 1931 dans un hôtel particulier, les collections permanentes – présentées dans les anciennes serres du jardin d'hiver – s'articulent autour d'une réflexion intitulée « Le regard a la parole ». Le MUba s'efforce donc de faire dialoguer œuvres anciennes et contemporaines en renouvelant régulièrement l'accrochage. Ainsi, la présentation des collections permanentes est pensée comme une exposition temporaire confrontant, par exemple, des œuvres de Rembrandt à celles de Markus Raetz, Jean Fautrier ou Sol LeWitt. Le face-à-face de l'automne oppose Georg Baselitz (artiste allemand célèbre pour ses peintures aux motifs inversés) et Eugène Leroy. Une rencontre qui tente de *« forcer le secret du figuratif et du non-figuratif »* *(lire* Arts Magazine *n°79, p. 77).*

BASELITZ-LEROY. DU 11 OCTOBRE AU 24 FÉVRIER. 2, RUE PAUL-DOUMER. 13H-18H (SF LE MAR.). 3 €/5 €. TÉL. : 03 20 28 91 60. WWW.MUBA-TOURCOING.FR

LE FRESNOY

VILLA MÉDICIS AVANT-GARDISTE



À égale distance de Paris, de Londres et de Rotterdam, le Studio national des arts contemporains, conçu par l'architecte Bernard Tschumi, a ouvert en 1997. Dirigé par Alain Fleischer, écrivain-cinéaste-photographe-plasticien, l'établissement a pour mission de compléter le dispositif des enseignements artistiques et audiovisuels. Comment ? En favorisant le croisement des disciplines (cinéma, photographie, vidéo, création sonore et musicale), la production d'œuvres avec des moyens professionnels et en choisissant des professeurs parmi les créateurs reconnus sur la scène nationale et internationale. À cet ambitieux programme pédagogique s'ajoutent spectacles, performances et expositions telle celle prochainement dédiée aux jeunes artistes canadiens, « À Montréal, quand l'image rôde » *(lire p. 129).*

22, RUE DU FRESNOY.
TÉL. : 03 20 28 38 00. WWW.LEFRESNOY.NET

VILLENEUVE D'ASCQ

Impassibles, les Barbus Müller.

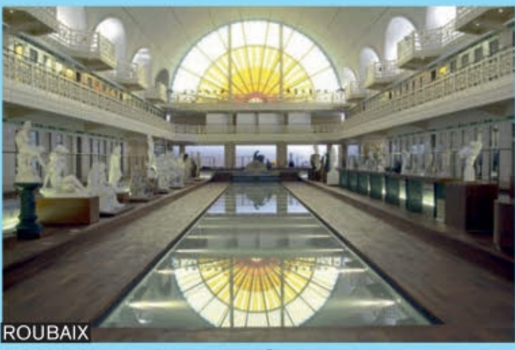


LE LAM

AMICALEMENT BRUT

De la brique, du béton et des moucharabiehs… Depuis 2010, après quatre ans de travaux, les visiteurs peuvent découvrir dans d'excellentes conditions la plus grande collection d'art brut en Europe. Deux très belles architectures abritent désormais un fonds qui doit son origine à l'exceptionnelle donation de l'association franco-belge, l'Aracine, comme « l'art à la racine », riche de 3 500 œuvres signées de 170 artistes, à laquelle sont venues s'ajouter des œuvres d'art moderne (legs d'une grande famille industrielle du Nord, les Masurel) et contemporain. Au cours des années, des pièces de Modigliani, Braque, Miró, Soulages ou Daniel Buren rejoignent les cimaises du musée faisant écho aux sculptures monumentales de Picasso, Deacon ou Calder, disposées dans le parc. Dans ces 4 000 m² de surface, trois à quatre expositions temporaires sont proposées comme « Corps subtils », une exposition qui, jusqu'au 20 octobre, confronte art indien (avec des œuvres principalement issues du tantrisme) et art brut. À l'occasion de son trentième anniversaire, le LaM rendra ensuite hommage au collectionneur Daniel-Henry Kahnweiler, héros de l'histoire de la peinture moderne *(lire* Arts Magazine *n°79, p. 76).*

PICASSO, LÉGER, MASSON : DANIEL-HENRY KAHNWEILER ET SES PEINTRES. DU 27 SEPTEMBRE AU 12 JANVIER. 1, ALLÉE DU MUSÉE. 10H-18H (SF LUN.). 7 €/10 €. TÉL. : 03 20 19 68 88. WWW.MUSEE-LAM.FR

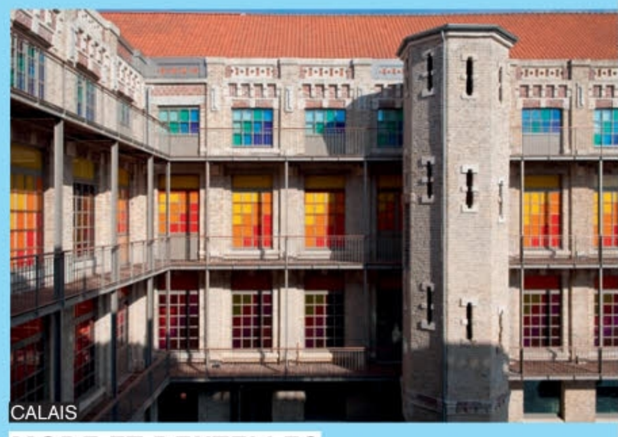


ROUBAIX

PLONGEON ART DÉCO

Construite dans les années 1930 pour devenir la plus belle piscine française, le site a été fermé pour des raisons de sécurité. Mais c'était sans compter le plan de sauvetage de la Mairie de Roubaix. Conservé dans son jus Art déco, La Piscine présente désormais de nombreuses expositions temporaires autour des sculptures de Rodin et de Claudel. Dans le cadre de la saison danoise, le musée retracera bientôt, à travers peintures et dessins, l'amitié qui unissait Pierre Wemaëre, un des maîtres de l'abstraction lyrique, et Asger Jorn, cofondateur du mouvement CoBrA *(lire* Arts Magazine *n°79, p. 77).*

WEMAËRE ET JOHN. DU 12 OCTOBRE AU 12 JANVIER. 23, RUE DE L'ESPÉRANCE. 11H-18H (SF LUN.). 11H-20H LE VEN. 13H-18H LES SAM ET DIM. 5 €/8 €. TÉL. : 03 20 69 23 60. WWW.ROUBAIX-LAPISCINE.COM



CALAIS

MODE ET DENTELLES

Nichée dans une ancienne manufacture de dentelle, La Cité rend hommage aux petites mains, garantes d'un savoir-faire ancestral, comme aux jeunes créateurs. Iris Van Herpen, styliste néerlandaise âgée de 29 ans, chef de file de la mode conceptuelle, y expose une trentaine de pièces futuristes. Ses robes sculpturales provoquent l'admiration de Björk et de Lady Gaga.

IRIS VAN HERPEN. JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE. 135, QUAI DU COMMERCE. 10H-18H SF LE MAR. 2,50 €/8 €. TÉL. : 03 21 00 42 30. WWW.CITE-DENTELLE.FR

LE MUSÉE MATISSE

UN ARTISTE EN SON PALAIS

La vie et l'œuvre de Matisse en dix salles et 170 œuvres ! Le musée, inauguré en 1952 autour des 82 œuvres léguées par le maître à sa ville natale, a depuis accueilli les collections d'Auguste Herbin, peintre de l'abstraction et du célèbre éditeur Tériade (livres et gravures signés Chagall, Léger, Rouault, Miró, Matisse, Le Corbusier…). Entièrement rénové en 2002, le musée présente, jusqu'au 28 octobre, les œuvres de Jackie Matisse, la petite-fille du peintre du Nord, « Jeux d'Espace ».

PALAIS FÉNELON. 10H-18H (SF MAR.). 3 €/5 €.
TÉL : 03 59 73 38 00. HTTP://MUSEEMATISSE.CG59.FR



LE CATEAU-CAMBRÉSIS

INTERVIEW DE CARRIE PILTO

DIRECTRICE DU MUSÉE DÉPARTEMENTAL MATISSE

Rencontre avec cette ex-conservatrice du San Francisco Museum of Modern Art nommée directrice du musée le 1er décembre 2012.

ARTS MAGAZINE ▪ **Quels sont vos projets ?**
CARRIE PILTO ▪ D'abord, j'aimerais désenclaver le musée, faire davantage de médiation. Trois générations d'agriculteurs vivent au Cateau-Cambresis, des gens qui ne sont jamais venus au musée. Ma priorité est donc d'établir un lien entre le monde de l'art et celui de l'agriculture. Il se concrétisera à travers la fabrication d'un livre, illustré à la fois par les enfants scolarisés dans la région et trois créateurs contemporains Harrell Fletcher, Nolan Calisch et Molly Sherman. Ensuite, je vais faire l'inventaire de nos collections et les mettre en ligne : un travail de fond qui correspond bien à ma nature de rat de bibliothèque. Je vais aussi travailler sur les éditions d'artistes, sur le modèle de *Point d'ironie,* la collection, fondée par Agnès B., avec Christian Boltanski et Hans-Ulrich Obrist à laquelle j'ai participé en tant que chargée d'édition à la fin des années 1990.

Quelles seront les prochaines expositions ?
Je prépare pour 2014 un hommage à deux artistes-phares de la galerie Denise René, proches du mouvement de l'abstraction géométrique. D'abord, en mars, j'expose Jean Dewasne pour l'exigence de son travail, la perfection de l'exécution. Une des œuvres monumentales (*Murales)* de ce sculpteur, qui était à la fois peintre et lithographe, est exposée sous l'Arche de la Défense. Ensuite, en octobre, je présenterai Geneviève Claisse, autre artiste majeure de la galerie Denise René, par ailleurs une héritière d'Auguste Herbin, un des donateurs du musée.

LE LOUVRE AUTREMENT

DÜRER, BOTTICELLI, DE VINCI SE LENS

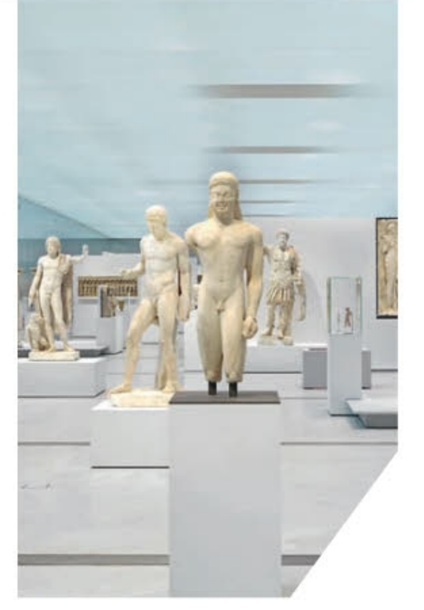
À deux pas du mythique stade Bollaert-Delelis, sur le site de l'ancienne fosse numéro 9 des mines de Lens reconverti en parc paysagé, se trouve l'antenne du Louvre inaugurée le 4 décembre 2012. Sous une immense cage de verre de 28 000 m², conçue par les architectes Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa, le Louvre-Lens propose un parcours inédit à travers l'histoire de l'art. Deux cent cinq pièces (renouvelées tous les cinq ans), datées de 3500 avant notre ère juqu'au XIXᵉ siècle et issues des sept départements du musée parisien, sont exposées dans la Grande Galerie dans une présentation transversale. Aucune œuvre sur les murs mais une longue frise qui permet de se repérer dans le temps et d'apprécier le lien existant entre l'Antiquité, le Moyen Âge ou les temps modernes. Autour de cet espace immaculé gravitent des alcôves où se déroulent spectacles, conférences et expositions temporaires comme, à partir du 5 décembre, « Les Etrusques et la Méditerranée. La cité de Cerveteri ». Un programme que semble apprécier les 570 000 visiteurs qui, en juillet dernier, avaient déjà admiré ces chefs-d'œuvre accompagnés de cartels qui n'oublient pas de s'adresser aux flamands tout proches. Exceptionnel : Les 800 m² de réserves du Louvre-Lens sont accessibles au public. Des visites en petit comité (15 personnes) sont organisées les samedi, dimanche et jours fériés….

RUE PAUL-BERT. 10H-18H (SF MAR.). GRATUIT JUSQU'AU 3 DÉCEMBRE. 8 €/9 € (EXPOS TEMPORAIRES). TÉL : 03 21 18 62 62. WWW.LOUVRELENS.FR









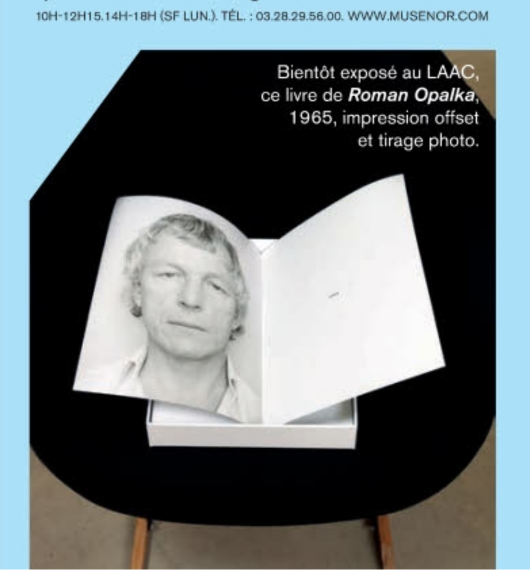
DUNKERQUE

COBRA DANS LA CITÉ DE JEAN BART



Des moutons à deux pas de la plage… Sculpté par les Lalanne, le troupeau broute à l'ombre des *Arcs* de Bernard Venet *(ci-dessus)* dans le jardin Jean Arp qui entoure le LAAC (Lieu d'art et action contemporaine). Inauguré en 1982, ce musée, de céramique blanche habillé, a été offert à la ville par Gilbert Delaine, ingénieur-collectionneur qui réunit en douze ans plus de 900 pièces essentiellement consacrées au mouvement CoBrA (dont le fabuleux « Appel Circus », série de dix-sept sculptures de Karel Appel) ou à l'abstraction lyrique (représentée par Joan Mitchell, Sam Francis, Georges Mathieu, Olivier Debré…) réparties dans les huit salles carrées disposées autour d'une mezzanine où se pavanent « Les Nanas » de Niki de Saint Phalle. Au deuxième niveau, un vaste cabinet d'arts graphiques dont les estampes et les dessins – tel l'album *Miserere* de Georges Rouault – sont consultables en actionnant des tiroirs coulissants. Désormais, sous l'impulsion de sa directrice, Aude Cordonnier, le musée propose de passionnantes expositions temporaires comme « Multiples uniques» *(à partir du 19 octobre)* qui rassemble sous la forme d'une « bibliothèque éphémère » des catalogues, livres d'artistes…

10H-12H15.14H-18H (SF LUN.). TÉL. : 03.28.29.56.00. WWW.MUSENOR.COM



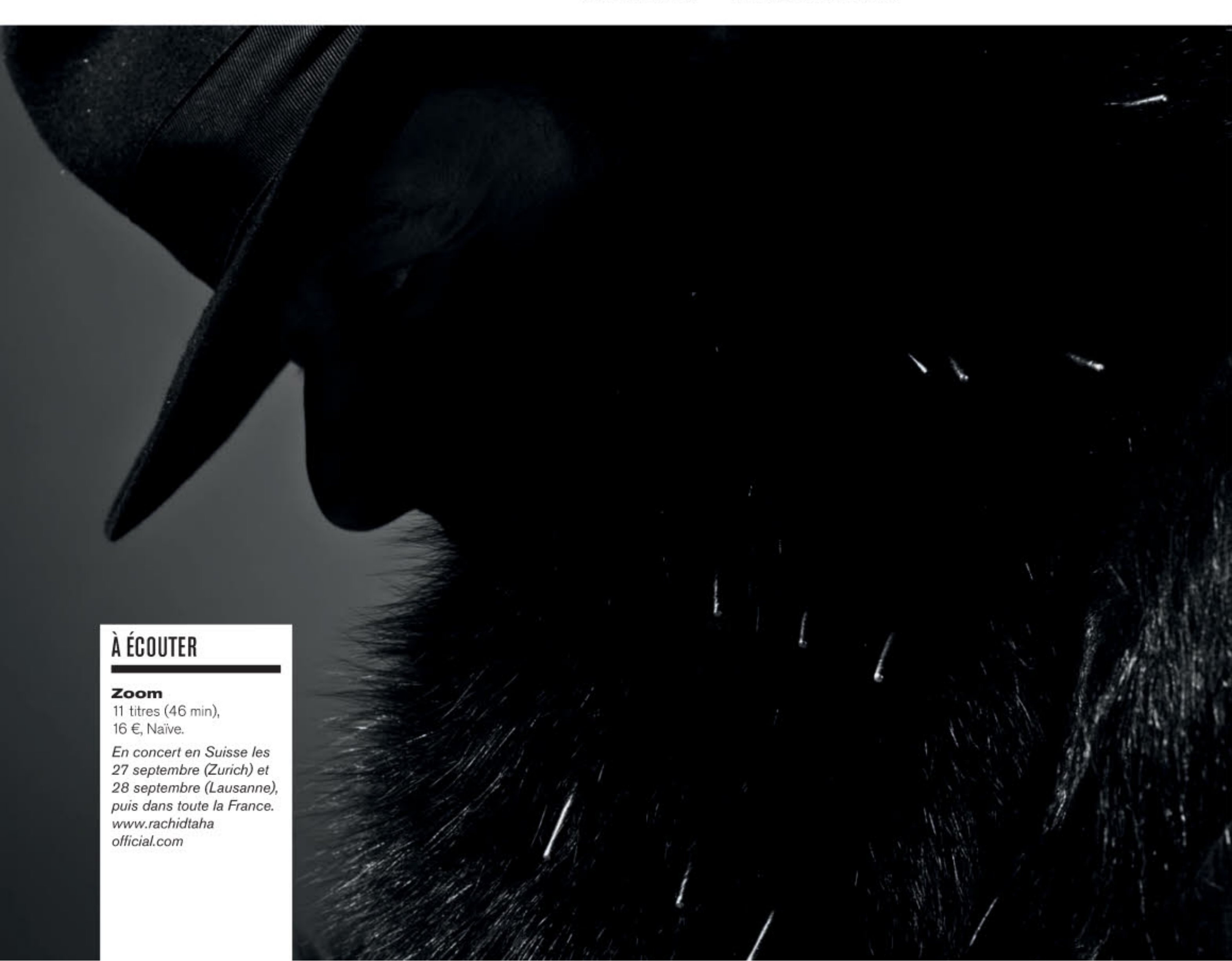
Bientôt exposé au LAAC, ce livre de ***Roman Opalka***, 1965, impression offset et tirage photo.

D'Andy Warhol prêtant sa banane au Velvet Underground à Robert Doisneau photographiant les Rita Mitsouko ou encore Dominique Gonzalez-Foerster scénographiant les concerts de Christophe, nombreux sont les plasticiens qui accordent leurs violons à ceux des musiciens. Ce mariage de la vue et de l'ouïe, cette histoire de sens et de correspondances, *Arts Magazine* la raconte en visitant chaque mois une exposition avec une figure de la scène musicale.

/// / /CORRESPONDANCES / // AVEC

RACHID TAHA

Sabrina Silamo TEXTE // Christian Eudeline INTERVIEW



À ÉCOUTER

Zoom
11 titres (46 min),
16 €, Naïve.

En concert en Suisse les 27 septembre (Zurich) et 28 septembre (Lausanne), puis dans toute la France. www.rachidtaha official.com

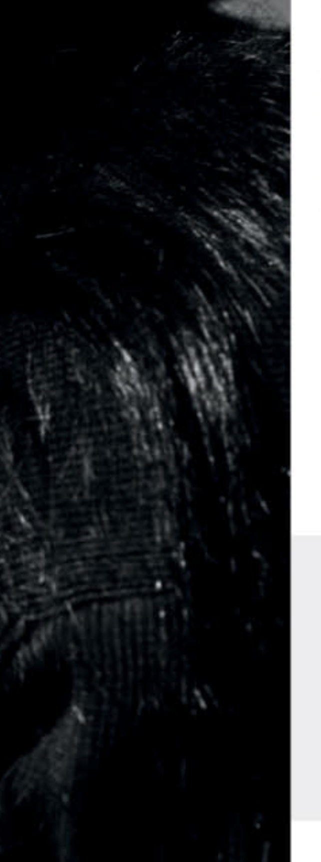
1986, la France découvre le groupe Carte de séjour. Rachid Taha et ses acolites débarquent de la Croix-Rousse à l'Assemblée nationale où, face aux députés médusés, ils distribuent leur quarante-cinq tours, *Douce France*, reprise arabisante d'un classique de Charles Trenet. Quelques mois après avoir défrayé la chronique, Rachid Taha quitte les rives underground sur l'air de *Ya Rayah*, transformant cette mélodie extraite du répertoire chaabi en hymne planétaire. Depuis, le musicien continue à faire le grand écart entre tradition et modernité avec un neuvième album solo, *Zoom*, qui contient notamment des adaptations d'Elvis Presley et d'Oum Kalsoum. Détour par le musée de l'Histoire de l'immigration de Paris avec un chanteur qui se dit *« français tous les jours et algérien pour toujours »*.

« C'est un musée que j'ai déjà visité plusieurs fois parce qu'il représente la richesse de la France. D'ailleurs, lors de l'exposition coloniale internationale de 1931, on trouvait des Touaregs et des Blacks, dont l'aïeul du footballeur Christian Karembeu, un Kanak. La France a toujours été un pays d'accueil et de culture, le pays de la devise "Liberté, égalité, fraternité" et des droits de l'Homme. Bien sûr, il y a toujours eu des anti-immigrés, mais ils n'ont pas compris que c'est grâce à eux qu'un pays se développe. La plus grande puissance du monde, c'est quand même les États-Unis, non ? Et n'est-ce pas le pays où il y a le plus d'immigration ?
Je voudrais que les gens se souviennent d'où ils viennent : on est tous des immigrés. Émile Zola, Serge Gainsbourg, Alain Mimoun ; Manuel Valls, naturalisé à l'âge de 20 ans, ou Nicolas Sarkozy dont les ancêtres sont hongrois ; Alexandre Dumas a des origines antillaises, Alain Souchon est né au Maroc, Étienne Daho et Yves Saint Laurent à Oran. Si *La Joconde* est exposée en France, c'est parce que Léonard de Vinci a été courtisé par François Ier et qu'il est venu vivre ici. La mémoire, c'est le plus important, la seule chose que les immigrés emportent en quittant leur pays natal. Et cette mémoire s'exprime par la culture, la religion *(lire ci-dessous)* et la nourriture. C'est pourquoi la première chose que les immigrés font le plus souvent en arrivant ailleurs, c'est ouvrir un restaurant. Sur mon dernier album, j'ai repris *Voilà voilà, que ça recommence,* un titre écrit en 1993 pour que jamais on n'oublie l'Holocauste et le racisme. Lorsque je regarde les caricatures de juifs, toujours représentés avec un grand nez, je ne vois pas de différence avec les propos de Jean-François Copé et ses pains au chocolat. La bêtise est toujours là. »

À VOIR

MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION, PARIS
Palais de la Porte-Dorée.
293, av. Daumesnil, 12e.
10h-17h30 (sf lun.).
10h-19h les sam.
et dim. 4,50 €.
Tél. : 01 53 59 58 60.
www.histoire-immigration.fr







SOUS LES NÉONS, DES TAPIS
« Je ne les fréquente pas les lieux de prières car pour moi ils sont partout. C'est d'ailleurs ce que montre cette photo prise dans un centre culturel de la rue de Tanger, reconverti en mosquée. »

LIEUX DE PRIÈRE, **PATRICK ZACHMANN, 2003, MOSQUÉE ADDA'WA PARIS 19e.**



UN INDIGNÉ TAMPONNÉ

« C'est important le tampon… On dirait une chanson de Boby Lapointe. C'est important parce que même si le formulaire est correctement signé, il n'est pas valide tant que le tampon n'y est pas apposé. Le tampon a toujours existé, surtout dans les pays occidentaux qui l'ont inventé. C'est un accessoire essentiel dans la vie d'un immigré. Dans celle d'un Français aussi d'ailleurs car quand tu voyages, sans visa, tu ne franchis pas certaines frontières… Dans les années 1980, avec les musiciens de mon premier groupe, Carte de séjour, j'ai eu droit au tampon "Do not enter" à la frontière suisse. Les douaniers nous avaient fouillés et avaient trouvé de la drogue dans les poches du manager. Finalement, les autorités ont reconnu qu'il était seul responsable et le groupe a obtenu le fameux "Enter" qui nous a permis de jouer. Le tampon carte de séjour n'existe pas, mais c'est le rêve de tout immigré. C'est la pièce maîtresse pour bouger dans un pays, c'est le passeport de l'intérieur, exactement comme la Green Card aux États-Unis. Petite précision, le groupe s'appelait Carte de séjour mais, en fait, j'avais une carte de résident réservée aux ressortissants italiens et algériens. Les autres avaient besoin d'une carte de séjour et de travail. Les Italiens et les Algériens étaient donc favorisés, nous avions même droit à la licence IV qui nous donnait la possibilité d'ouvrir des bars servant de l'alcool? Une disposition refusée aux Portugais et aux Marocains. »

***ARAB*, BARTHÉLÉMY TOGUO, 2011.** Né en 1967, cet artiste camerounais a choisi la tradition séculaire de l'estampe pour témoigner de l'omniprésence des frontières. L'encre lithographique, particulièrement grasse, résiste au temps, tout comme les tampons sur le passeport de cet ex-étudiant en Allemagne, qui a transité entre Paris et Bandjoun avant de devenir résident new-yorkais.



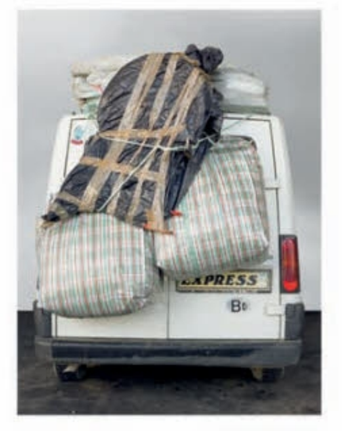
> FIGURE LIBRE

« Mon fils a servi de modèle à ce tableau de Djamel Tatah, qui était présent au moment de sa naissance. Ce qui est intéressant, c'est que Tatah traite des questions d'immigration en se basant sur mon fils, qui est français, alors que l'immigré, c'est moi, son père. Comme si la boucle était bouclée… Sa mère est originaire du Beaujolais, mais mon fils – qui ne parle pas arabe parce que loin de lui, je n'ai pas eu l'occasion de lui transmettre ma langue – est plus arabe que moi. Il ne mange pas de porc et se croit obligé d'assaisonner ses frites avec de la sauce algérienne. Sûrement un besoin d'identification… Ça me fait penser au vieux slogan "Touche pas à mon pote" lancé par Harlem Désir, aujourd'hui premier secrétaire du Parti socialiste : une bêtise sans nom. Moi, je suis là pour toucher, l'amitié, elle est aussi charnelle. Comment tu veux t'intégrer si tu ne touches pas ? Je pense que c'est l'une des raisons pour lesquelles la France va mal et que certains enfants d'immigrés se sont "algérianisés". »

***SANS TITRE*, DJAMEL TATAH, 2008.** Ensemble de quatre tableaux réalisé en associant la technique ancienne de la peinture à la cire, la photographie et les techniques numériques. Un portrait de Djamel Tatah (né à Saint-Chamond en 1959) sera publié dans *Arts Magazine* n°83, à l'occasion de sa « Monographie » à la Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence, du 14 décembre au 16 mars.

> IMMIGRÉS ALLERS-RETOURS

« Cette photo me rappelle ma jeunesse. On partait d'Épinal et on allait jusqu'à Oran, 3 000 kilomètres en voiture avec mes parents et ma sœur, effectués en trois jours, coincé entre une machine à laver et un frigidaire. On amenait en Algérie tout ce qu'on pouvait : de l'électroménager, des roues, des pneus, de la vaisselle, de la plomberie… C'était un véritable déménagement. Une année, mon père a acheté une GS, je lui ai demandé pourquoi pas une 404 ou une 504, des voitures plus solides, et donc adoptées par tous. Il m'a répondu que, justement, il ne voulait pas faire comme tout le monde. C'est moi qui lui montrais la route parce qu'il ne savait pas lire… Une année, je devais avoir 17 ans, je me suis endormi et je me suis réveillé à Malaga. Bien loin de notre itinéraire. Le lendemain, nous sommes tombés en panne et nous sommes restés bloqués trois jours à côté de la mer. J'y ai passé mes meilleures vacances, parce que c'était la première fois que j'allais à la plage avec mes parents. On n'y allait jamais à Oran, on construisait la maison. D'ailleurs, mon père, qui a 80 ans aujourd'hui, ne l'a toujours pas finie. Il termine des bricoles comme il dit. L'autre jour, je lui ai demandé pourquoi il se donnait tant de mal, il m'a répondu que c'était pour moi, pour son fils, ses petits-fils. Je lui ai dit que jamais nous ne retournerions vivre à Oran, que notre vie était en France. Je lui ai fait de la peine. »













***LES VOITURES CATHÉDRALES*, THOMAS MAILAENDER, 2004** « *Ces containers roulants sont une matérialisation évidente du concept de frontière et des frottements culturels qui en découlent* », commente Thomas Mailaender, qui a pris ces photos alors qu'il travaillait sur le port de Marseille, ville où il est né en 1979.

UN HOMME DE COULEURS



« J'aime ce tableau parce qu'il a à la fois un côté très africain, on dirait l'enseigne d'un magasin reproduit en bande dessinée. Mais, en même temps, il est très réaliste, c'est la queue des chômeurs qui pointent à l'ANPE. Le type représenté derrière le bureau est blanc. Par conséquent, on imagine qu'il est français. Et comme il est fonctionnaire, il est occupé au téléphone, certainement avec sa mère ou sa femme. Pendant ce temps, les autres patientent. Dans la file d'attente, le seul exilé politique qui n'a pas de faux papiers est blanc. Une image qui résume tout le drame des immigrés : ils n'ont pas le droit de voyager. Première raison : une fois entrés dans un pays, ils ne vont pas courir le risque de franchir la frontière une nouvelle fois. Deuxième raison : aujourd'hui, un Black est soit un terroriste, soit un immigré, en aucun cas un touriste. Un Black ou un Arabe n'ont pas le droit d'être touristes, ils sont tout de suite catalogués : ils viennent nous envahir, ils vont rester chez nous pour travailler. Jamais on ne pense qu'ils sont juste en vacances et qu'ils viennent visiter monuments et musées. »

***ASSEDIC-ANPE*, CHÉRI SAMBA, 1982.**
Un des cinq tableaux commandés en 1982 par Jean-François Bizot, directeur du journal *Actuel*. Chéri Samba, né en République démocratique du Congo en1956, autodidacte, devient célèbre grâce à l'exposition « Magiciens de la terre », présentée au Centre Georges Pompidou et à la Grande Halle de la Villette, en 1989.

GOD Save THE QUEEN

SEX PISTOLS



Décalco punk

1976, l'année zéro de la culture. Au rythme des riffs explosifs des Sex Pistols, de jeunes artistes proposent une approche inédite des images, basée sur l'urgence. Affiches, fanzines, pochettes de disque, vêtements, élaborés sur le principe de la récupération, révolutionnent les codes graphiques et visuels. La Cité de la musique expose plus de 500 pièces issues de ce mouvement éphémère dont les créations irriguent désormais toutes les formes artistiques, de la littérature à la mode. Comment faire table rase du passé conduit à un renouveau culturel profond.

Sabrina Silamo TEXTE

À VOIR

Europunk
Une révolution artistique en Europe (1976-1980)
DU 15 OCTOBRE AU 19 JANVIER

CITÉ DE LA MUSIQUE, PARIS
221, avenue Jean-Jaurès, 18e. 12h-18h (sf lun.). 10h-18h le dim. 12h-22h les ven. et sam. 4 €/9 €. Tél. : 01 44 84 44 84. www.cite-musique.fr

I HATE FRENCH COOKING.

SeX PisTOLs





Never Mind the Bollocks. Here's the Sex Pistols, affiche, 1977

God Save the Queen, pochette de disque pour les Sex Pistols, 1977, Virgin Records

Jamie Reid

Artiste situationniste

I Hate French Cooking, tract pour les Sex Pistols, 1977, coll. Stolper-Wilson, Londres

La reine Élisabeth II sourit pour la postérité au photographe Cecil Beaton. Vingt-cinq ans plus tard, pour fêter le jubilé de son règne, Jamie Reid lui transperce le nez d'une épingle à nourrice et barre son regard d'un collage de lettres découpées dans les journaux. Devenue iconique, cette image qui illustre la pochette du quarante-cinq tours *God Save the Queen* des Sex Pistols marque la naissance du punk. Son auteur, un ex-complice de MacLaren *(lire p. 114)* période Croydon College, fier anarchiste de la tendance situationniste (il coécrit *Anarchy in the UK* avec le groupe de Johnny Rotten), manie avec brio le cut-up graphique et le concept du DIY (*Do it Yourself*). La pochette n'est plus un packaging commercial mais un outil visant à « *articuler des idées dont beaucoup étaient anti-establishment* », précise le designer. Sous son impulsion, le mouvement trouve son identité visuelle dans les lambeaux de l'Union Jack, le drapeau national du Royaume-Uni.

Malcom McLaren

Deus ex machina



^ « Outrage aux bonnes mœurs », telle est l'accusation portée à l'encontre de Malcolm McLaren et de Vivienne Westwood lorsqu'ils créent ce tee-shirt d'après une illustration de Tom of Finland.
Tee-shirt *Two Cowboys,* 1977

< Malcolm McLaren, dégoupilleur d'idées, peaufina sa stratégie révolutionnaire de l'autre côté de l'Atlantique auprès des New York Dolls avant de se distinguer comme manager des Sex Pistols.
Sex Pistols, affiche pour le concert du Châlet du lac, Paris, 1976

SEX. Sur la façade, le nom de la boutique s'étale en gigantesques lettres de plastique rose. Dans ce laboratoire expérimental de King's Road, l'agitateur Malcolm McLaren (1946-2010) applique, à travers les Sex Pistols, les théories situationnistes – renverser l'ordre esthétique en réutilisant les slogans de l'establishment pour créer une œuvre subversive – tandis que sa compagne, la styliste Vivienne Westwood les habille de ses fantasmes fétichistes. L'esprit et l'attitude : un mariage explosif avec pour toile de fond la grisaille conservatrice du thatchérisme.



Des bouches, des sexes et des fers à repasser, Linder Sterling, aujourd'hui âgée de 60 ans, a inventé le photomontage punk. La vie de Linda Mulvey, étudiante aux Beaux-Arts de Manchester, bascule un soir de 1976 après un concert des Sex Pistols. Elle s'invente dès lors une nouvelle identité (un prénom ni masculin ni féminin), intègre le groupe Ludus où elle chante vêtue d'une robe en viande (bien avant Jana Sterbak ou Lady Gaga) et s'offre une paire de ciseaux. Elle découpe les magazines féminins, les revues automobiles, culturelles ou pornographiques pour dénoncer la femme-objet.

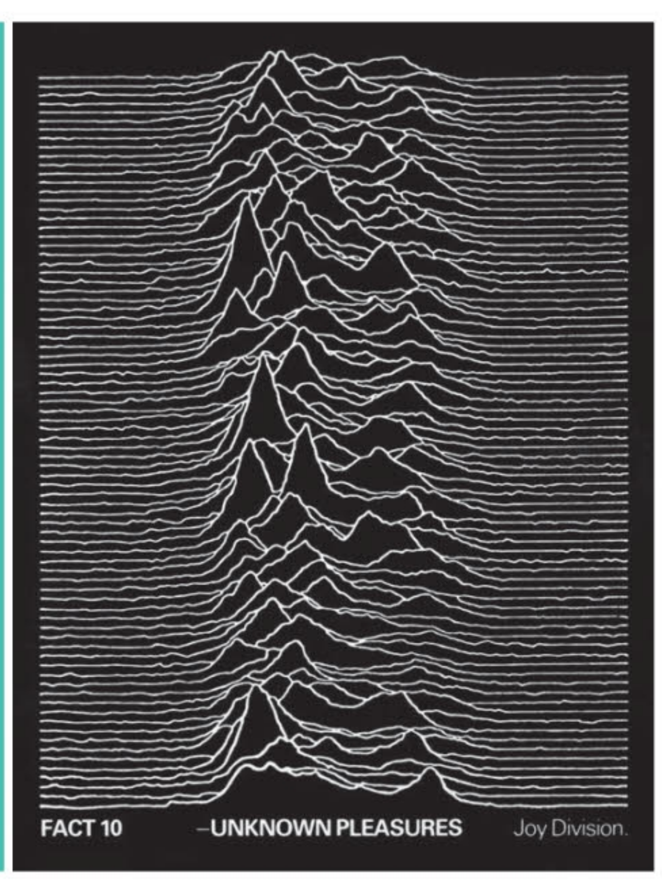
Linder Sterling

Lady du photomontage

⌃ *Real Life,* pochette de disque pour Magazine, 1978, Virgin Records

‹ *Orgasm Addict,* pochette de disque pour les Buzzcocks, 1977, United Artists

« La distance entre la naissance de l'idée et son exécution était minime », raconte Linder qui travaillait alors sur une plaque de verre avec un scalpel de chirurgien *« très proprement, à la manière d'un puzzle ».*



‹ *Movement,* pochette de disque pour New Order, 1981, Factory Records

^ *Unknown Pleasures,* pochette de disque pour Joy Division, 1979, Factory Records

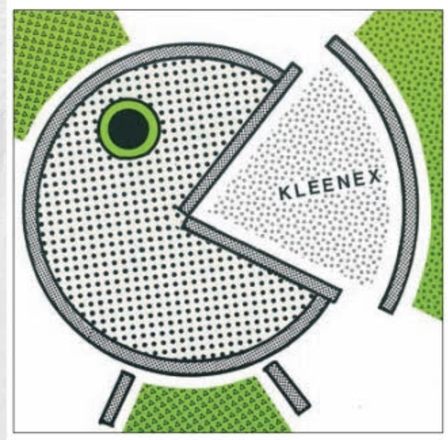
Peter Saville

Pape du pop design

« Aux collages anarchiques du punk se substituent des réalisations qui revisitent une période constructiviste où géométrie rimait avec utopie, remarque le commissaire de l'exposition. *Cette propension expérimentale va s'amplifier à mesure que le mouvement punk constate sa récupération commerciale. »*

Un concert de Patti Smith en 1978 change le cours de la vie provinciale de Peter Saville (né en 1955). Sa rencontre avec Tony Wilson, cofondateur du label Factory Records, conduit directement l'étudiant assidu du Manchester Polytechnic, section design graphique, des bancs de l'université à la conception de pochettes pour les artistes maison. Son maître ? Jan Tschichold, auteur de *Die neue Typographie* (*La Nouvelle Typographie),* un manifeste publié en 1928 qui proclame la suprématie des polices de caractères en bâtons. Sa signature ? Un design épuré, des aplats de couleur, une typographie postmoderniste et une utilisation ingénieuse de la peinture ou de la photographie : *100 consecutive pulses from the pulsar CP 1919,* image extraite d'un ouvrage d'astronomie, illumine la pochette du premier album de Joy Division *(ci-dessus).* Aujourd'hui adulé par la jeune génération de la pub et de la mode, Peter Saville a quitté les bureaux de la Factory pour les cimaises du musée grâce au Design Museum de Londres qui exposa son travail en 2003.







‹ Bahp, affiche 1980
^ *Ü/You,* pochette de disque pour Kleenex, 1979, Rough Trade
v *Hedi's Head*, pochette de disque pour Kleenex, 1978, Off Course

Peter Fischli

La burlesque attitude

Dada surgit en 1916 d'un club zurichois, le Cabaret Voltaire. Soixante ans plus tard, déboulent les punkettes suisses de Kleenex (bientôt rebaptisées Liliput). Elles qui n'hésitent pas à adopter des vêtements en carton portés par les Dadas en guise de tenue de scène, s'acoquinent à Peter Fischli (né en 1952). L'ex-étudiant à l'académie des Beaux-Arts de Bologne a déjà élaboré la *Fishcli Touch :* enjoliver le quotidien en utilisant une esthétique populaire tapissée d'une bonne dose d'humour et d'insolence. Ce qu'Éric de Chassey, directeur de la Villa Médicis à Rome et commissaire de l'exposition, définit comme *« une identité visuelle à partir de l'assemblage en motifs dynamiques de signes simples et primitifs, souvent autoréférentiels puisqu'ils intègrent en particulier des images des galettes de vinyle ».*



< *Chez les autres,*
Kiki Picasso, 1980,
pochette de disque pour
Starshooter, Polydor

> *Libération,*
24-25 décembre 1977
Olivia Clavel

> *Libération,* Kiki Picasso,
1977, coll. Kiki Picasso

LA SOCIETE DETRUIT MON OEUVRE JE DETRUIRAI LA SOCIETE LA SOCIETE DETRUIT MON OEUVRE JE DETRUIRAI LA SOCIETE LA SOCIETE DETRUIT MON

POUR UNE DICTATURE GRAPHIQUE

[redacted]AZOOKA PRODUCTION

CHRISTIAN CHAPIRON

« Au lieu de jouer de la musique, affirme Éric de Chassey, *ce groupe joue des images dans un cadre de production qui s'apparente à la BD (mais ne s'y limite pas) et qui en adopte les caractéristiques externes pour mieux en casser les codes. »*


Libérés par le Polisario, ils arrivent à Paris

SILENCE

Lire pages 3 et 4

Libération

Belgique : 15 FB Suisse : 1,20 FS Portugal : 17 esc. Pays-Bas : Italie : 400 L. Commission paritaire n° 54072 SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 DECEMBRE 1977. N°1211.

SADATE-BEGIN, LE SUSPENSE DE NOEL

A la veille du sommet d'Ismaélia, les chancelleries occidentales et arabes, 40 millions d'Egyptiens, 3 millions de Palestiniens et l'OLP, 4 millions d'Israéliens, tous les peuples arabes, et 1000 journalistes retiennent leur souffle : la rencontre Sadate-Begin va-t-elle mettre fin à « la guerre de trente ans », trente six jours après le voyage du président égyptien à Jérusalem ?

Dirigeants israéliens et égyptiens sont d'accord, en tout état de cause pour une diplomatie spectaculaire, frappant au niveau des opinions publiques et un rythme d'autant plus accéléré que la vitesse d'exécution permet de biaiser tous les niveaux intermédiaires israéliens, égyptiens, arabes et internationaux. Dans le genre, Ismaélia, sur les bords du canal de Suez, promet d'être un coup de maître dans le genre : le choix du jour de Noël pour rendre publique une éventuelle déclaration générale d'intentions commune, devrait permettre à tous les journalistes du monde entier de voir et Begin et Sadate en costume de Père Noël.

Huit heures d'entretiens sont prévues, cartes à l'appui, dans le chalet suisse de l'Ile Ferdan, demain dimanche.

(Suite page 9)



Les animaux malades : mon papi s'appelle art moderne, Kiki Picasso et Loulou Picasso, 1977, BD, coll. Kiki Picasso.



Maquette pour *L'Écho des Savanes, Elle grandira avec vos besoins,* Bernard Vidal, 1977, coll. Bernard Vidal.

B*ien dégagé autour des oreilles* et *Activité sexuelle normale !* Ces deux fanzines créés en 1975 résument l'esprit de Bazooka. Composé d'anciens étudiants des Beaux-Arts, le collectif héberge Kiki Picasso, alias Christian Chapiron, Jean-Louis Dupré, dit Loulou Picasso, Olivia Télé Clavel, Bernard Vidal… Moyenne d'âge : 22 ans. Imbibé de références au Bauhaus et aux situationnistes, le commando pratique le collage tous azimuts, piochant dans un répertoire d'images d'archives, de tableaux célèbres ou de BD. Ce matériau brut, Bazooka le confronte à des techniques classiques (dessin, peinture), inventant un style qu'il baptise « dictature graphique ». Leur célébrité enfle en 1977 avec leur participation à *Libération.* Olivia Télé Clavel et les deux Picasso envahissent les pages du journal avec leurs méthodes subversives de détournement. Un savoir-faire qui leur vaut d'être sollicités par des revues de bande dessinée *(L'Écho des Savanes, Métal hurlant),* des maisons d'édition (Futuropolis), la télévision (habillage de l'émission *Les Enfants du rock*) comme par les maisons de disques (pochettes d'Elvis Costello, Extraballe, Starshooter). Comme un groupe de rock, Bazooka se dissout en 1979.

Commando graphique

Bazooka





< **Martine Feipel et Jean Bechameil,** *Many dreams*, (2012) est exposée au Domaine départemental du Château d'Avignon (p.133)



UN JEUNE PEINTRE MODERNE

PARIS 8^{e}
Félix Vallotton. Le Feu sous la glace
PEINTURE, GRAVURE XIXe-XXe
DU 2 OCTOBRE AU 20 JANVIER

Artiste prolixe et audacieux, Félix Vallotton (1865-1925) est d'abord reconnu par l'avant-garde parisienne pour ses talents de graveur et son sens mordant de l'observation avant de se dévouer à la peinture, à partir de 1899. Portraits, nus, paysages, natures mortes ou scènes tirées de la guerre 14-18, Félix Vallotton aborde tous les genres pour imposer son style et laisse derrière lui 1700 tableaux ! Sa peinture, résolument graphique, emprunte aux codes de l'estampe japonaise et de la photographie par son aspect lisse, ses couleurs subtiles et ses cadrages surprenants. Une modernité saisissante que le Grand Palais a choisi de faire redécouvrir à travers cette première rétrospective depuis près d'un demi-siècle. L'exposition, conçue autour de dix axes esthétiques, sociaux et politiques comme « Idéalisme et pureté de la ligne » (dont fait partie *Le Bain turc*, 1907, *ci-dessus)*, « Le double féminin » ou « Mythologies modernes », dresse un portrait détaillé de cet artiste complexe, à la fois novateur dans l'affirmation de son style et traditionnel par son attachement à un art séculaire.

GRAND PALAIS. 3, AVENUE DU GÉNÉRAL-EISENHOWER. 10H-20H (SF MAR.). 10H-22H (MER.). DU 19 OCT. AU 2 NOV. : 10H-22H (SF MAR.). 8 €/12 €. TÉL : 01 43 59 76 78. WWW.GRANDPALAIS.FR



VERSAILLES (78)

Des cercles, des toits, des façades. Felice Varini

INSTALLATION XXIe

JUSQU'AU 14 DÉCEMBRE

Magique optique

Le roi de l'anamorphose a encore frappé ! Felice Varini intervient à la Maréchalerie en rehaussant de figures géométriques l'architecture historique du bâtiment reconverti en centre d'art. En hommage au 400e anniversaire d'André Le Nôtre, l'artiste investit l'espace paysager versaillais en déployant son dispositif pictural sur deux sites incontournables : les Petites Écuries et le Potager du Roi. Les fragments géométriques qu'on croirait peints de manière aléatoire sur les façades gagnent subitement en cohésion lorsque l'on perçoit une constellation de cercles vermillon ! En paysagiste des temps modernes, Felice Varini, avec ses deux nouvelles installations *in situ* présentées à la Maréchalerie, réussit à faire dialoguer l'espace public et l'architecture patrimoniale dans un même élan ludique.

LA MARÉCHALERIE. 5, AVENUE DE SCEAUX. 14H-18H (SF LE DIM.). GRATUIT. **POTAGER DU ROI.** EN OCTOBRE : 10H-18H (SF LE LUN.). DE NOVEMBRE À DÉCEMBRE : 10H-18H (MAR. ET JEU.) ET 13H-18H (SAM.) . 3 €/6,50 €. TÉL. : 01 39 07 40 27. WWW.LAMARECHALERIE.VERSAILLES.ARCHI.FR



PARIS 3e

Cabinet de curiosités punk : 1978-1986

DESSIN, LIVRE, INSTALLATION XXIe

JUSQU'AU 16 NOVEMBRE

Punk's not dead

Raymond Pettibon, dessinateur punk de la scène californienne, nous ouvre les portes de son cabinet de curiosités. Longtemps ami de Mike Kelley et de Paul McCarthy, l'artiste, aujourd'hui exposé dans les plus grandes galeries new-yorkaises, décape le regard par ses dessins à l'encre noire inspirés de la bande dessinée américaine des années 50. Illustrateur des pochettes de disques de groupes corrosifs comme Black Flag ou Sonic Youth, Raymond Pettibon a commis des centaines de flyers, d'affiches et de dessins sur le punk, le sexe et la violence, qu'on retrouve ici sous la forme d'un « *concept store* » improvisé. L'exposition, qui s'ouvre avec son premier livre, *Chaînes captives* (1978), rassemble plus de deux cents posters, tee-shirts, autocollants, skate-boards et sérigraphies qui révèlent l'état d'esprit d'urgence et d'intransigeance de l'époque.

GALERIE MFC-MICHÈLE DIDIER. 66, RUE NOTRE-DAME-DE-NAZARETH.12H-19H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. TÉL. : 06 09 94 13 46. WWW.MICHELEDIDIER.COM



MONTREUIL (93)

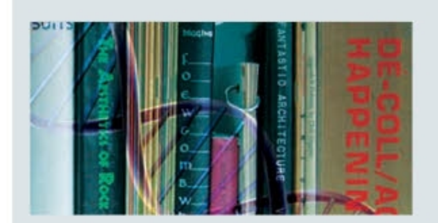
De la lenteur avant toute chose…

DESSIN, PEINTURE, SCULPTURE, INSTALLATION XXe-XXIe

JUSQU'AU 16 NOVEMBRE

Dans une société fascinée par la vitesse et la productivité, l'association Portraits nous invite à faire une pause avec une exposition consacrée à l'éloge de la lenteur, à l'espace abcd. En mêlant art contemporain et art brut, l'exposition rassemble près de 30 jeunes artistes, tous armés de patience dans leur processus créatif. Les œuvres, des dessins au feutre ou brodés, des sculptures minuscules ou des peintures fantomatiques, nous convient à percevoir le temps qui fut nécessaire à leur réalisation. Une occasion unique de voir les poétiques sculptures de poche de Benoît Pype dialoguer avec les architectures méticuleuses des vieilles machines à écrire trafiquées d'A.C.M.

ESPACE ABCD. 12, RUE VOLTAIRE. 14H-19H LES SAM. ET DIM. ET SUR RDV. GRATUIT. TÉL. : 01 42 87 36 04. WWW.ABCD-ARTBRUT.NET



PARIS 15e

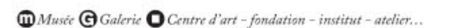
B.A.B.E. The Best Artists Books and Editors

LIVRE, PHOTOGRAPHIE, COLLAGE, SON XXe-XXIe

JUSQU'AU 26 OCTOBRE

Le livre d'artiste, une pratique vouée à disparaître ? La galerie Immanence prouve le contraire en présentant un ensemble de documents exceptionnels des plus grands artistes contemporains. D'Andy Warhol à Sophie Calle, en passant par Marina Abramović, l'exposition rassemble les livres d'artistes les plus importants du XXe siècle sans pour autant verser dans une nostalgie mortifère. La preuve ? Les œuvres, d'ordinaire dans des vitrines, intègrent pour la première fois une installation innovante qui reprend la double hélice de la molécule ADN.

GALERIE IMMANENCE. 21, AVENUE DU MAINE. 14H-18H (DU JEU. AU SAM.). GRATUIT. TÉL : 01 42 22 05 68. WWW.ART-IMMANENCE.ORG





DÉRÈGLEMENT DES SENS

PARIS 3e
Farah Atassi
PEINTURE XXIe
JUSQU'AU 26 OCTOBRE

Étoile montante de la peinture contemporaine, Farah Atassi, nominée pour le prix Marcel Duchamp 2013, développe un vocabulaire singulier entre abstraction et figuration, expressionnisme et ornement. Pour cette nouvelle exposition, l'artiste délaisse la représentation des espaces vétustes de ses anciennes œuvres pour amorcer la célébration d'un modernisme architectural. À l'aide de mosaïques de carreaux colorés, Farah Attasi crée des espaces graphiques et inhabités qui oscillent entre illusion de perspective et planéité. Avec ses motifs envahissants teintés d'expressionnisme, l'artiste introduit des dérèglements sous-jacents qui font vaciller les fondements de ses compositions. Les murs se mettent à onduler, les plafonds à zigzaguer tandis que notre regard, impuissant, n'a plus qu'à se laisser happer.

GALERIE XIPPAS. 108, RUE VIEILLE-DU-TEMPLE. 10H-13H ET 14H-19H (SF DIM. ET LUN.). 10H-19H (SAM.).
TÉL. : 01 40 27 05 55. WWW.XIPPAS.COM



ⓜ **PARIS 13e**

La Chambre de sublimation. Dessins de Matthew Barney

DESSIN, MANUSCRIT, LIVRE, PAPYRUS ANTIQUITÉ-XXIe

DU 8 OCTOBRE AU 5 JANVIER

Délicats dessins

Après des années d'absence, Matthew Barney, artiste internationalement reconnu pour son cycle de films « Cremaster », revient à Paris pour une rétrospective de ses créations les plus intimes : ses dessins. Pour la première fois en France, 80 œuvres sur papier, réalisées entre 1988 et 2011, ont quitté les collections publiques et privées prestigieuses du monde entier pour être rassemblées dans les vitrines de la BnF. Les dessins de petits formats aux lignes fines et délicates, réalisés à l'encre ou à la mine de plomb, se confrontent aux minéraux et à la gelée de pétrole, matériaux de prédilection de l'artiste. En écho à l'univers baroque de « Cremaster », chacune des œuvres explore le versant intimiste et méditatif des métamorphoses spectaculaires de ses films. En maître du fantastique, Matthew Barney a choisi, dans les réserves de la BnF, des manuscrits enluminés médiévaux, des gravures de maîtres et des livres alchimiques rares qu'il a su mettre en scène dans d'étonnantes vitrines d'art.

BNF FRANÇOIS-MITTERRAND. QUAI FRANÇOIS-MAURIAC. 10H-19H (SF LUN.). 13H-19H LE DIM. 5 €/7 €. TÉL. : 01 53 79 49 49. WWW.BNF.FR



ⓜ **PARIS 7e**

Kanak. L'art est une parole

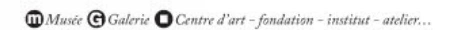
SCULPTURE, MASQUE, BIJOU, OBJET, PHOTOGRAPHIE, MANUSCRIT XVIIIe-XXe

DU 15 OCTOBRE AU 22 JANVIER

Anti langue de bois

Alors que la Nouvelle Calédonie s'apprête progressivement à obtenir son indépendance à partir de 2014, le Quai Branly organise la plus riche exposition sur la culture kanake depuis vingt ans avec 300 œuvres et documents rares sur 2000 m². Issues des collections des plus grands musées d'Europe (Autriche, Suisse, Italie, France, Allemagne), les pièces, des masques, statuettes, bijoux ou couteaux, sont pour la plupart des classiques de l'art kanak. Déterminé à dresser un inventaire des œuvres éparpillées de par le monde, le gouvernement de Nouvelle Calédonie a permis aux deux commissaires d'exposition, Roger Boulay et Emmanuel Kasarhérou, d'inclure des œuvres inédites dans leur sélection. En s'appuyant sur la parole des Kanaks tout au long du parcours d'exposition, le Quai Branly offre au visiteur la rare opportunité de découvrir la culture d'un peuple de l'intérieur.

MUSÉE DU QUAI BRANLY. 37, QUAI BRANLY. 11H-19H (SF LUN.). 11H-21H (JEU., VEN. ET SAM.). 5 €/7 €. TÉL. : 01 56 61 70 00. WWW.QUAIBRANLY.FR





ⓞ **VÉLIZY-VILLACOUBLAY (78)**

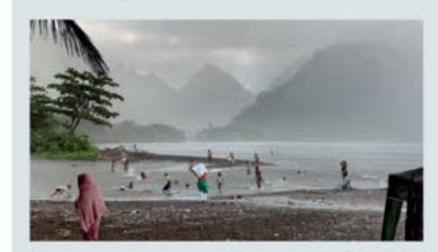
Documentation céline duval. L'Archipel des images

IMAGE, PHOTO, VIDÉO XIXe-XXIe

JUSQU'AU 14 DÉCEMBRE

Des gravures extraites des encyclopédies aux clichés postés sur les réseaux sociaux, aucun visuel n'échappe à sa vigilance compulsive. Documentation céline duval est une artiste qui archive, photographie, découpe, photocopie. Son regard s'est porté ici sur la collection de Jules Maciet, un amateur d'art du XIXe, conservée à la bibliothèque des Arts décoratifs de Paris. À partir de ce fonds extraordinaire de lithographies, de gravures et de cartes postales, elle a créé une *Ile aux images* en recadrant et en agrandissant les détails de ces images faussement paradisiaques où l'homme et la nature ne font qu'un.

MICRO ONDE, CENTRE D'ART DE L'ONDE. 8 BIS, AVENUE LOUIS-BREGUET. 13H-19H (SF DIM. ET LUN.). 10H-16H (SAM.). GRATUIT. TÉL. : 01 34 58 19 92. WWW.LONDE.FR



ⓞ **PONTAULT-COMBAULT (77)**

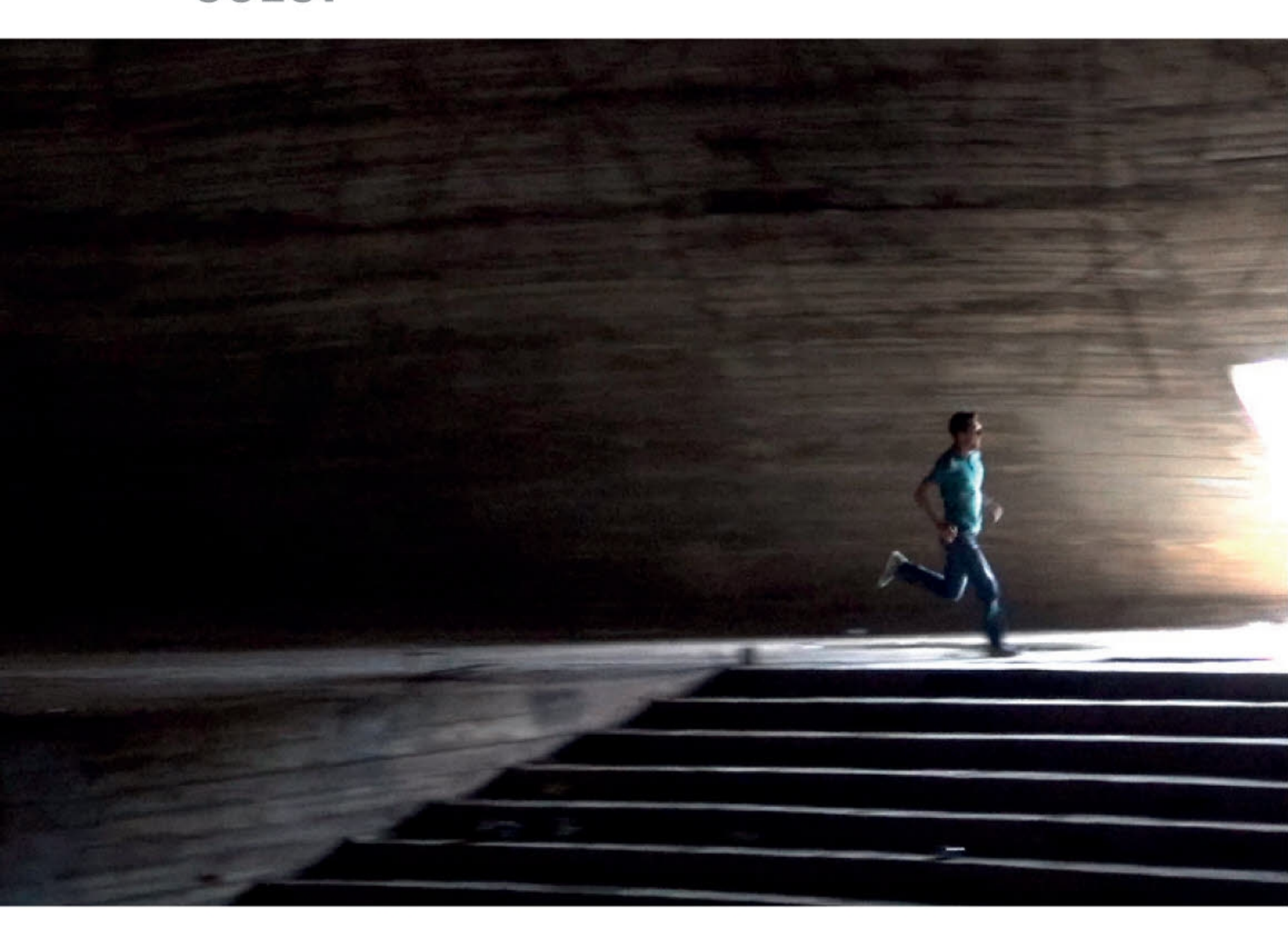
Guy Tillim. Second Nature

PHOTOGRAPHIE XXIe

JUSQU'AU 22 DÉCEMBRE

Photographe sud-africain d'envergure, Guy Tillim traque la justesse du paysage qui se cache derrière nos représentations. Les deux séries réalisées en Polynésie (2010) et à São Paulo (2011) dévoilent des clichés qui n'en sont pas, à mille lieux de la carte postale. Loin des plages paradisiaques polynésiennes, le photographe aborde une nature sauvage, luxuriante et même parfois menaçante, pour saisir l'envers de ce décor imaginaire. Une exigence qu'il poursuit à São Paulo, ville maintes fois filmée et photographiée, en mettant l'accent sur ces *« zones indéterminées »* qu'on n'aperçoit pas mais qui pourtant *« (…) contribuent autant au paysage que les autres »*, rappelle l'artiste.

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE D'ILE-DE-FRANCE. 107, AV. DE LA RÉPUBLIQUE. 10H-18H (SF LUN. ET MAR.). 14H-18H (SAM. ET DIM.). GRATUIT. TÉL. : 01 70 05 49 82. WWW.CPIF.NET



LA VILLE, MODE D'EMPLOI

○ RENNES (35)
Jan Kopp. Un grand ensemble
INSTALLATION, DESSIN, VIDÉO XXIe
JUSQU'AU 17 NOVEMBRE

Petit en surface mais grand en ambition, le centre d'art municipal La Criée adopte un nouveau principe : chaque année aura son artiste associé et son thème, qui donnera le ton de concerts, rencontres et actions dans l'espace public. Jusqu'en juin 2014, « Courir les rues » est mené par Jan Kopp. Signant la première exposition de la saison, il se penche avec « Un grand ensemble » sur la ville. Dans la plus vaste salle de La Criée, il assemble des centaines d'objets en forme de tige, collectés auprès des Rennais. Les histoires individuelles forment ainsi un ensemble, au sens architectural et sociologique. Des dessins complètent l'installation, ainsi qu'une vidéo *(Courir Niemeyer, ci-dessus)*, dans laquelle on voit l'artiste courir sur le site inachevé de la Foire internationale de Tripoli conçu par Oscar Niemeyer. Pour parcourir la ville, il reste bien des trajets à inventer.

LA CRIÉE. PLACE HONORÉ-COMMEUREC, HALLES CENTRALES. 12H-19H (SF LUN.). 14H-19H SAM. ET DIM. GRATUIT. TÉL. : 02 23 62 25 10. WWW.CRIEE.ORG



LA ROCHELLE (17)

Elles me ressemblent et je leur ressemble…

PEINTURE, DESSIN, SCULPTURE XVIIIe-XXe

JUSQU'EN AOÛT

Où sont les femmes ?

Comment l'art parle-t-il des femmes ? C'est la ligne directrice du nouvel accrochage des collections du musée des Beaux-Arts de La Rochelle choisie par onze habitantes d'un quartier défavorisé de la ville. Depuis 2008, le musée confie à un groupe de citoyens le travail de thématisation et de sélection des œuvres. Cette année sera donc l'occasion de revoir la collection à travers le prisme des femmes dans leur rôle de mère *(Ci-dessus,* Henri Jules Jean Geoffroy, *Le Retour à la vie,* 1907), de mondaine ou de travailleuse. Sans oublier le rôle primordial de muse qu'elles ont joué dans l'art, visible notamment dans une sélection de nus aux courbes harmonieuses.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS. 28, RUE GARGOULLEAU. 9H30-12H30 ET 13H45-17H (SF MAR.). 14H-18H SAM. ET DIM. 3,50 €/4,50 €. TÉL. : 05 46 41 46 50. WWW.ALIENOR.ORG/MUSEES



CHÂTEAU-GONTIER (53)

Michel Blazy. Last garden

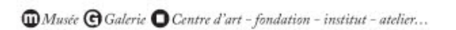
INSTALLATION XXIe

JUSQU'AU 17 NOVEMBRE

Étrange jardinier

Si voir une œuvre se mettre en mouvement n'est plus chose exceptionnelle, l'observer pousser ou changer de forme l'est davantage. Oranges ou pizzas en décomposition, plantes et petites bêtes en tout genre sont autant d'éléments qui composent les œuvres de Michel Blazy. L'artiste, capable de faire mousser des poubelles sous vos yeux ou germer des balais, crée pour la chapelle du Genêteil un nouveau « jardin ». Une visite étonnante, qui plonge à la fois dans la contemplation simple de la nature et dans la surprise de nouvelles formes.

CHAPELLE DU GENÊTEIL. RUE DU GÉNÉRAL-LEMONNIER. 14H-19H (SF LUN. ET MAR.). GRATUIT. TÉL. : 02 43 07 88 96. WWW.LE-CARRE.ORG





GIVERNY (27)

Hiramatsu. Le Bassin aux nymphéas. Hommage à Monet

PEINTURE, ESTAMPE XVIIe-XXIe

JUSQU'AU 31 OCTOBRE

On connaît le rôle qu'ont joué l'art asiatique et sa maîtrise de la lumière pour les impressionnistes. Mais l'influence peut être réciproque. Depuis le milieu des années 90, le peintre japonais Hiramatsu Reiji a fait plusieurs voyages en France sur les pas de Claude Monet, s'inspirant notamment de son jardin de Giverny *(ci-dessus, Reflets de nuages dorés sur l'étang,* 2011). Le musée des Impressionnismes présente une trentaine de ses œuvres, en regard d'estampes japonaises de la collection Claude Monet et de tableaux du peintre.

MUSÉE DES IMPRESSIONNISMES GIVERNY. 99, RUE CLAUDE-MONET. 10H-18H. 3 €/7 €. TÉL. : 02 32 51 94 65. WWW.MDIG.FR



SAINT-NAZAIRE (44)

Armando Andrade Tuleda. Le Seuil de rétablissement

INSTALLATION, VIDÉO XXIe

DU 5 OCTOBRE AU 5 JANVIER

Né au Pérou, installé en Europe depuis plusieurs années, Armando Andrade Tuleda conjugue dans son travail de multiples références. Archéologue d'un temps qu'il a lui-même inventé, il construit des films et objets énigmatiques, fenêtres ouvertes pour l'imagination *(Ci-dessus,* vue de l'exposition « Gold Coast Customs » à la Carl Freedman Gallery, Londres, 2013). Au Grand Café, un film et une installation donneront une vision subjective de ce que peut être la mondialisation.

LE GRAND CAFÉ. PL. DES QUATRE Z'HORLOGES. 14H-19H (SF LUN.). 11H-19H LE MER. GRATUIT. TÉL. : 02 44 73 44 07. WWW.GRANDCAFE-SAINTNAZAIRE.FR



UN REVENANT DANS LA GARE

O LILLE (59)
LE COUP DU FANTÔME. SUN YUAN & PENG YU
INSTALLATION XXI[e]
JUSQU'AU 3 NOVEMBRE

Sun Yuan et Peng Yu, 80 ans à eux deux. Ces deux artistes chinois, travaillant à quatre mains à Pékin depuis la fin des années 90, ne sont pas des inconnus pour les Lillois. Leurs vieillards décrépis (des leaders religieux ou militaires… devenus des morts-vivants pathétiques) se sont longtemps déplacés grâce à leur fauteuil roulant électrique dans une salle du Tri postal, se percutant comme des autos tamponneuses dans un ballet incessant. Hyperréalistes, leurs sculptures renversaient le culte de la personnalité organisée autour de Mao. À l'occasion des 25 ans de la galerie Perrotin *(lire* Arts Magazine *n°79, p. 74),* le duo, très controversé dans son pays natal, joue *Le Coup du Fantôme* : quatre installations monumentales qui révèlent toute la cruauté du monde moderne, version comique ou macabre.

GARE SAINT-SAUVEUR. BOULEVARD JEAN-BAPTISTE LEBAS. 12H-19H (SF LUN. ET MAR.). GRATUIT. TÉL. : 03 28 52 30 00.WWW.LILLE3000.EU

O SENLIS (60)

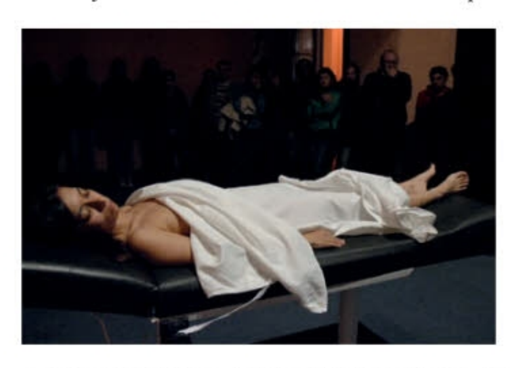
XXH

VIDÉO, PHOTO, SCULPTURE, INSTALLATION XXIe

JUSQU'AU 30 OCTOBRE

Artiste hard corps

« L'art ne sauve pas le monde, il me sauve moi-même », déclare Regina José Galindo à Venise en 2005, année où le Lion d'or dans la catégorie des moins de 35 ans lui a été attribué. Née au Guatemala, l'artiste utilise son corps pour souligner les inégalités et les injustices d'une société conservatrice. Exemples ? Elle dénonce les opérations de reconstruction de l'hymen *(Himenoplastìa)* ou évoque les meurtres durant les conflits armés en se trempant les pieds dans une bassine de sang et en parcourant les rues *(Quién puede borrar las huellas ?)*. Suivant le principe de la fondation Francès – l'artiste est confronté aux œuvres de la collection –, ses performances filmées dialoguent avec les photos de Nobuyoshi Araki ou les peintures de Jake et Dinos Chapman. Une exposition qui évoque à la fois *« l'humain (H) et l'énergie puisée dans le combat et la rédemption, élevés à l'infini (XX) »*.



FONDATION FRANCÈS. 27, RUE SAINT-PIERRE. 11H-13H ET 14H-19H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. TÉL. : 03 44 56 21 35. WWW.FONDATIONFRANCES.COM

O AMIENS (80)

Si proches disparus… Hommage à Vassiliki Tsekoura

DESSIN, SCULPTURE, INSTALLATION XXe-XXIe

JUSQU'AU 25 OCTOBRE

Rigueur mécanique

Quarante-trois mètres de long et trois mètres de haut, ce sont les dimensions d'un dessin réalisé *in situ* par Vassiliki Tsekoura pour le Frac Picardie en 2001. Tout l'œuvre de l'artiste grecque (1947-2010) est animé par son intérêt pour la ligne et son emprise sur et dans l'espace. Son ambition ? Susciter une tension, un mouvement et ainsi évoquer l'oppression, la destruction de l'homme. Ici, *Les Filles du Rhin,* sculpture composée d'une machine à laver ballottée de haut en bas, produit un bruit mécanique qui fascine ; là-bas, une table métallique percée d'un entonnoir traversé par des câbles suggère une machine à produire des barbelés. Une façon de *« tracer le cosmos »*, déclare l'artiste… À l'issue de l'exposition, un court film permet de découvrir ses méthodes de travail.

FRAC PICARDIE. 45, RUE POINTIN. 14H-18H (SF SAM. ET DIM.). GRATUIT. TÉL. : 03 22 91 66 00. WWW.FRAC-PICARDIE.ORG





O TOURCOING (59)

À MONTRÉAL, QUAND L'IMAGE RÔDE

PEINTURE, SCULPTURE, PHOTO, VIDÉO, INSTALLATION XXIe

DU 5 OCTOBRE AU 5 JANVIER

Montréal, une génération d'artistes au travail. Qu'ils s'appellent Aude Moreau, Frédéric Lavoie, Manon de Pauw ou Olivia Boudreau *(ci-dessus)*, leurs œuvres reposent sur l'idée de l'image manquante. Dans ces univers, l'architecture familière des buildings devient un étrange paysage urbain, un *hula hoop* se transforme en antenne capable d'évaluer la pollution électromagnétique et un drapeau américain échange ses étoiles contre les portraits répétés de reines de beauté et de bombardiers. Des échos du monde, en direct du Québec, qui en disent plus que tous les discours politiques…

LE FRESNOY. 22, RUE DU FRESNOY. 14H-19H (SF LUN. ET MAR.). 14H-21H (VEN. ET SAM.). 3 €/4 €. TÉL. : 03 20 28 38 00. WWW.LEFRESNOY.NET



DOUAI (59)

Corot dans la lumière du Nord

PEINTURE, DESSIN XIXe

DU 5 OCTOBRE AU 6 JANVIER

Ni tout à fait moderne – en raison de son attachement aux thèmes néoclassiques – ni tout à fait néoclassique – en raison du traitement réaliste de ses paysages –, Jean-Baptise Corot (1796-1875) a déjà parcouru l'Italie avant d'effectuer son premier séjour dans le Nord. En 1851, le fondateur de l'école de Barbizon plante son chevalet face au beffroi de Douai, au moulin de Saint-Nicolas-les-Arras, au bassin de pêche de Dunkerque… Ses tableaux exécutés sur le motif deviennent des *« souvenirs »* qu'il modèle en atelier. Plus de 130 œuvres du peintre et de l'école d'Arras sont aujourd'hui exposées dans un magnifique couvent de style Renaissance flamande.

MUSÉE DE LA CHARTREUSE. 130, RUE DES CHARTREUX. 10H-12H ET 14H-18H (SF MAR.). 4,30 €/6 €. TÉL. : 03 27 71 38 80. WWW.MUSEEDELACHARTREUSE.FR









POÉSIE PHOTOGRAPHIQUE

O METZ
Prix HSBC pour la photographie. Lauréats 2013
PHOTO XIXe
JUSQU'AU 27 OCTOBRE

Sélectionnées parmi près de 800 candidats, les deux lauréates du prix HSBC pour la photographie ont su séduire le jury comme elles enchanteront les visiteurs. Avec ses deux séries, « L'Égarement » et « Le Flore », Cerise Doucède propose des portraits intimistes et poétiques. Ses personnages évoluent dans un cadre qui leur est familier – la grand-mère dans sa cuisine, l'homme en costume-cravate dans un salon richement orné – et sont envahis par des objets (qui les obsèdent) en lévitation au-dessus de leur tête, des voitures miniatures pour le passionné d'automobiles aux origamis du petit garçon. Une tout autre poésie émane des clichés de Noémie Goudal. Une poésie de la nature, tour à tour décor (lorsqu'une *Cascade* de plastique se déverse entre les arbres) et protagoniste (lorsqu'une forêt vierge pousse dans la *Cavité* d'une bâtisse blanche immaculée) d'une scène confrontant fiction et réalité.

ARSENAL DE METZ. 3, AVENUE NEY.14H-19H (SF LUN.). GRATUIT. TÉL : 03 87 74 16 16. WWW.ARSENAL-METZ.FR







STRASBOURG
Wanderung-Promenade
PEINTURE, PHOTOGRAPHIE, SCULPTURE, INSTALLATION XXIᵉ
JUSQU'AU 20 OCTOBRE

Le volet français de l'exposition « Wanderung-Promenade » (la Städtische Galerie d'Offenburg abrite le volet allemand) rassemble 25 artistes issus des deux côtés de la frontière. La thématique de la promenade est abordée comme métaphore de la disponibilité mentale nécessaire à l'émergence d'idées nouvelles. Ainsi, des paysages enneigés de Julie Fischer ou de l'escapade en Forêt-Noire proposée par Gruppo Sportivo.

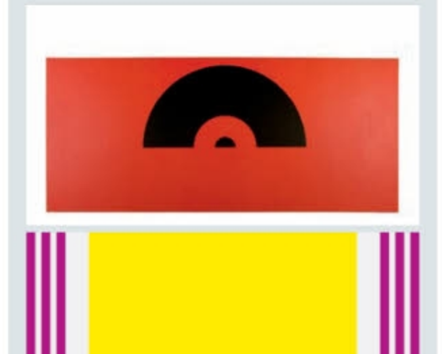
CENTRE EUROPÉEN D'ACTIONS ARTISTIQUES CONTEMPORAINES. 7, RUE DE L'ABREUVOIR. 14H-18H (SF LUN. ET MAR.). GRATUIT. TÉL. : 03 88 25 69 70. WWW.CEAAC.ORG

STRASBOURG
Tomi Ungerer. L'Artiste engagé
DESSIN XXᵉ
JUSQU'AU 10 NOVEMBRE

Dessinateur et militant

Si l'on devine dans *Jean de la Lune* une critique implicite du racisme, le dessinateur alsacien Tomi Ungerer s'est souvent engagé explicitement. Notamment contre la guerre du Vietnam (avec l'affiche *Eat,* sur laquelle on entrevoit le bras d'un Américain gavant un Vietnamien avec une statue de la Liberté), contre la ségrégation (avec *Black Power White Power* qui met en scène deux cannibales se dévorant mutuellement) ou encore pour l'Europe (avec un très poétique projet d'affiche pour le Conseil de l'Europe : une petite fille s'applique, perchée dans un arbre bleu, à cueillir des étoiles).

MUSÉE TOMI UNGERER – CENTRE INTERNATIONAL DE L'ILLUSTRATION. 2, AVENUE DE LA MARSEILLAISE. 10H-18H (SF MAR.). 3,50 €/6,50 €. TÉL : 03 69 06 37 27. WWW.MUSEES.STRASBOURG.EU



BESANÇON
Francis Baudevin. Four Walls
PEINTURE, PHOTOGRAPHIE XXᵉ-XXIᵉ
DU 5 OCTOBRE AU 26 JANVIER

Photographe et peintre suisse, Francis Baudevin utilise pourtant la musique comme matière première. Plus précisément, les logos de maisons de disques – qu'il agrandit et dont il efface le texte dans ses compositions picturales devenues abstraites – et les pochettes de vinyles. Les 5 artistes qui exposent à ses côtés partagent avec lui ce goût de l'entremêlement entre création plastique et musicale.

FRAC FRANCHE-COMTÉ. 2, PASSAGE DES ARTS. 14H-18H (SF LUN. ET MAR.), 14H-19H SAM. ET DIM. GRATUIT. TÉL : 03 81 87 87 00. WWW.FRAC-FRANCHE-COMTE.FR



WATTWILLER
Talents contemporains 2011
PEINTURE, PHOTO, SCULPTURE, INSTALLATION XXᵉ-XXIᵉ
JUSQU'AU 22 DÉCEMBRE

L'eau, source d'inspiration

En septembre, a ouvert le centre d'art de la fondation François-Schneider. En adéquation avec le lieu de son implantation – le village alsacien de Wattwiller –, il est certes dédié à la création contemporaine mais surtout à la thématique de l'eau. Ainsi, chaque année auront lieu 3 expositions consacrées au liquide vital dont l'une mettra en scène les œuvres des lauréats au concours international annuel Talents contemporains. Pour cette grande première, les artistes primés en 2011 présentent leurs créations aux côtés de certaines pièces de la collection de la fondation, parmi lesquelles une *Nana,* de Niki de Saint Phalle.

CENTRE D'ART DE LA FONDATION FRANÇOIS-SCHNEIDER. 27, RUE DE LA PREMIÈRE-ARMÉE. 10H-18H (SF LUN. ET MAR.). 5 €/7 €. TÉL. : 03 89 82 10 10. WWW.FONDATIONFRANCOISSCHNEIDER.ORG

ALÈS (30)

Picabia. Pionnier de l'art moderne

PEINTURE, GRAVURE, DESSIN, LIVRE XXe

JUSQU'AU 27 OCTOBRE

LE CHRISTOPHE COLOMB DE L'ART



Marcel Duchamp lui offre *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même.* Car ex-impressionniste, ex-fauve, ex-nabi, Francis Picabia (1879-1953) fréquente en 1912 la confrérie des surréalistes. L'artiste s'essaie à l'écriture automatique *(Poèmes et dessins de la fille née sans mère)* comme aux images animées (il suggère le scénario du film *Entr'acte* à René Clair), sans jamais négliger crayons et pinceaux. Anticonformiste, il agrémente sa palette de ripolin ou d'antirouille puis succombe à la tentation de l'abstraction. Génie pour André Breton, énigme pour les historiens d'art, Francis Picabia reste, soixantante ans après sa mort, le « Christophe Colomb de l'art », comme le surnommait Hans Arp.

MUSÉE PIERRE ANDRÉ BENOÎT. RUE DE BROUZEN. 14H-18H. 2,50 €/5 €.
TÉL. : 04 66 86 98 69. WWW.ALESCEVENNES.FR

Francis Picabia 1948




LE CANNET (06)

Le Nu de Gauguin à Bonnard. Ève, icône de la modernité ?

PEINTURE, SCULPTURE, PHOTO XIXe-XXe

JUSQU'AU 3 NOVEMBRE

En habit d'Ève

Exotique pour Gauguin *(à gauche)* ou désinvolte et nommée Marthe-Ève pour Bonnard *(à droite),* Ève habite les artistes depuis la naissance de la peinture de chevalet. Au XIXe siècle, les symbolistes et nabis donnent de la première des pécheresses de l'humanité l'image d'une créature de vérité, conjurant la vision millénaire du bien et du mal. Un siècle plus tard, fauves et cubistes transforment le paradis terrestre en paysage arcadien où Ève vit en totale harmonie avec la nature ; tandis que les surréalistes, à la fin des années 20, perpétuent l'image d'un âge d'or. Pour trouver le paradis sur la Côte d'Azur, suivez Ève à la trace et en 60 œuvres.

MUSÉE BONNARD. 16, BD SADI-CARNOT. 10H-18H (SF LUN.). 10H-20H LE JEU. 5 €/7 €. TÉL. : 04 93 94 06 06. WWW.MUSEEBONNARD.FR



ARLES (13)

Mon île de Montmajour

PEINTURE, PHOTO, DESIGN, INSTALLATION, VÊTEMENT XVIIe-XXIe

JUSQU'AU 3 NOVEMBRE

Du verre au spirituel

« Une cloche de verre longue et effilée, suspendue. Elle ne peut pas sonner, on la briserait. » Christian Lacroix déambule dans l'abbaye de Montmajour, monument érigé au XVIIIe siècle par les Bénédictins mais habité jusqu'à l'automne par les costumes du styliste, des vêtements liturgiques et des œuvres en verre créés par des artistes contemporains. Dans la vallée des Baux, à 5 kilomètres d'Arles, Christian Lacroix offre les loukoums roses de Paul-Armand Gette *(ci-contre)* avant de propulser le visiteur dans un hangar ressemblant à une gigantesque volière où tintinnabulent mille cages en métal. Dans le chœur de l'édifice, le petit ange rouge de James Lee Byars dessine un collier, le fameux bijou de la reine que l'ancien prieur de l'abbaye aurait eu entre les mains. Tandis que sans nostalgie mais avec de la fantaisie, Giuseppe Penone ou Jean-Michel Othoniel débitent leur chapelet en verre.

ABBAYE DE MONTMAJOUR. ROUTE DE FONTVIEILLE. 10H-17H (SF LUN.). 4,50 €/7,50 €. TÉL. : 04 90 54 64 17. WWW.MONTMAJOUR.MONUMENTS-NATIONAUX.FR



AVIGNON (84)

Denise Colomb. Portraits d'artistes

PHOTO XXe

JUSQU'AU 3 NOVEMBRE

« Il tira une grande toile dont je ne vis que le châssis […] L'effort l'avait fatigué. J'ai pris de Staël, les bras ballants, comme s'il était épuisé. Puis, il a croisé les bras, m'a défié, a défié le monde. » Denise Colomb décrit en quelques phrases sa rencontre avec Nicolas de Staël en 1954. Ce tirage du peintre à la beauté tragique figure parmi une cinquantaine de portraits d'artistes pris entre 1947 et 1968 par la photographe autodidacte. Liée au réalisme poétique comme Doisneau, Denise Colomb veut saisir à la lumière naturelle la vérité entre l'expression du visage et l'attitude.

MUSÉE ANGLADON. 5, RUE LABOUREUR. 13H-18H (SF LUN.). 4 €/6 €. TÉL. : 04 90 82 29 03. WWW.ANGLADON.COM



LES SAINTES-MARIE-DE-LA-MER (13)

Égarements

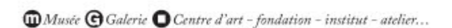
PEINTURE, SCULPTURE, DESSIN, PHOTO, VIDÉO, INSTALLATION XXe-XXIe

JUSQU'AU 20 OCTOBRE

Relais château

Égarement : manière de perdre momentanément un objet ou de s'écarter des voies de la raison. Géographiques, temporels ou mentaux, les égarements proposés par le château d'Avignon conduisent à de subtiles constructions fictives : des perspectives qui basculent, des instants qui s'étirent ou s'accélèrent, des objets qui s'animent, des jeux de reflets et d'illusion. Ces bifurcations camarguaises, délimitées par une cinquantaine d'œuvres, du trompe-l'œil de Michelangelo Pistoletto à l'anamorphose de Felice Varini en passant par ce *Many Dreams* de Martine Feipel et Jean Bechameil *(ci-dessus),* réenchantent le réel.

DOMAINE DÉPARTEMENTAL DU CHÂTEAU D'AVIGNON. ROUTE DÉPARTEMENTALE 570. 9H45-17H30 (SF MAR.). 2 €/4 €. TÉL. : 04 13 31 94 54. WWW.CHATEAUDAVIGNON.FR





CHÂTEAU ÉLECTRIQUE

O BORDEAUX (33)
Claude Lévêque. Here I Rest. Mon repos au château
INSTALLATION XXI[e]
DU 12 OCTOBRE AU 26 JANVIER

Qu'ils forment des phrases ou des lignes de fuite, les néons de Claude Lévêque parcourent depuis des années les lieux d'exposition du monde entier. Théâtrales et simples à la fois, ses œuvres s'immiscent aussi bien dans le Pavillon français de la Biennale de Venise (2009) que dans les espaces plus confinés d'une galerie. C'est aujourd'hui l'institut Bernard Magrez que Claude Lévêque a à charge d'illuminer. Au château Labottière, transformé fin 2011 en lieu d'exposition par le propriétaire de grands crus bordelais, l'artiste crée un parcours d'œuvres visuelles et sonores. Une « *méditation poétique et mécanique* » sur l'enfance et la solitude. En contrepoint, Françoise Pétrovitch présente « Écho », sélection d'une dizaine de ses œuvres (peintures, dessins, vidéos ou sculptures) peuplées de personnages fantomatiques.

INSTITUT BERNARD MAGREZ. 16, RUE DE TIVOLI. 14H-19H (SF LUN. ET MAR.). 5 €/7 €. TÉL. : 05 56 81 72 77. WWW.INSTITUT-BERNARD-MAGREZ.COM



O LIMOGES (87)
Défilé de sculptures
SCULPTURE, PHOTO, VIDÉO, DESSIN XXe-XXIe
JUSQU'AU 1er FÉVRIER

Toutes dimensions

En parallèle de plusieurs expositions hors les murs, le Frac Limousin continue de fêter ses 30 ans en montrant un panorama de la sculpture de ces quarante dernières années. Non chronologique, l'exposition mêle les sculptures à des dessins, photographies ou maquettes. Les œuvres, issues de la collection, sont agencées par affinités dans les salles en enfilade du Frac. Toutes rivalisent d'imagination pour renouveler le genre, de la maquette de ruines de Didier Marcel aux mini-installations de Chloé Piot *(ci-dessus, Sublime (Kant),* 2009), en passant par l'art minimal de Carl Andre ou les collages de Patrick Van Caeckenberg.

FRAC LIMOUSIN. LES COOPÉRATEURS. IMPASSE DES CHARENTES. 14H-18H (SF DIM. ET LUN.). 0,70 €/1,50 €. TÉL. : 05 55 77 08 98. WWW.FRACLIMOUSIN.FR



O TOULOUSE (31)
TANDEM 15. The Girl from The Last Floor / La Femme du dernier étage
PHOTO XXIe
JUSQU'AU 2 NOVEMBRE

« Fatales, rêveuses ou provocantes », les femmes dont YZ (prononcez « *eyes* ») colle l'image sur murs, sols ou toiles viennent tout droit du XIXe siècle. Les figures de Matthieu Fappani laissent, quant à elles, apparaître des indices de temps et de lieux différents, dans un mélange de techniques propre au photographe. Pour le Mois de l'image, ces deux-là se rencontrent à l'espace Croix-Baragnon, dans un face-à-face aux multiples visages.

ESPACE CROIX-BARAGNON. 24, RUE CROIX-BARAGNON. 12H-19H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. TÉL. : 05 62 27 61 62. WWW.CROIXBARAGNON.TOULOUSE.FR



O POITIERS (86)
Altars of Madness
PEINTURE, INSTALLATION XXe-XXIe
DU 28 SEPTEMBRE
AU 15 DÉCEMBRE

L'art à l'extrême

Grindcore et black metal s'invitent dans les espaces d'exposition du Confort moderne. Coréalisée avec le casino Luxembourg, « Altars of Madness » évoque l'influence de cette scène musicale sur les arts visuels. De ceux qui ont fabriqué son iconographie (Gee Vaucher) à ceux qui s'en sont imprégnés pour créer leurs œuvres (Matthew Barney, Damien Deroubaix ou Élodie Lesourd, *ci-dessus*…), des artistes aux styles et aux médiums variés sont présentés. Si les œuvres plongent dans ce que l'humain a de plus noir, tout comme le metal et ses dérivés cherchent à déranger, les thèmes explorés – politique, mort, paysage – ne sont finalement pas si éloignés de l'histoire de l'art traditionnelle…

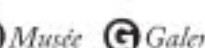
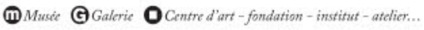
CONFORT MODERNE. 185, RUE DU FAUBOURG-DU-PONT-NEUF. 14H-19H (SF LUN. ET MAR.). 14H-18H LE DIM. ET LES SOIRS DE CONCERT. GRATUIT. TÉL. : 05 49 46 08 08. WWW.CONFORT-MODERNE.FR



O BORDEAUX (33)
Sabine Weiss. Instants fugaces
PHOTO XXe
JUSQU'AU 13 OCTOBRE

Moins connue que Robert Doisneau ou Willy Ronis, Sabine Weiss fait pourtant partie du même courant de photographie humaniste. Installée à Paris au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, elle fige sur papier les visages célèbres de la musique (Igor Stravinski, Benjamin Britten…), de l'art (Fernand Léger, Giacometti…) aussi bien que les passants anonymes. L'exposition « Instants fugaces » rassemble 120 clichés, pris tout autour du monde entre 1950 et 1990, sur les thèmes de l'enfance ou des croyances.

LA BASE SOUS-MARINE. BOULEVARD ALFRED-DANEY. 13H30-19H (SF LUN.). GRATUIT. TÉL. : 05 56 11 11 50. WWW.BORDEAUX.FR

AILLEURS

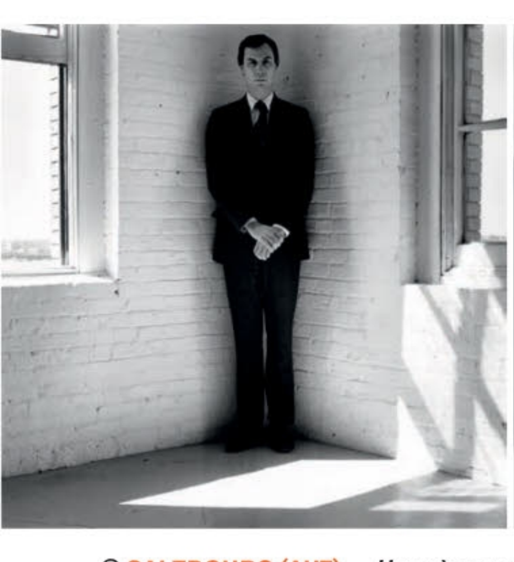


QUAND LA PHOTO FAIT SON CINÉMA

LONDRES (GB)
Philip-Lorca diCorcia
PHOTOGRAPHIE XXᵉ-XXIᵉ
JUSQU'AU 16 NOVEMBRE

Photographe américain, Philip-Lorca diCorcia, ou le fils caché d'Erwin Olaf et Paul Hansen, a le regard d'un cinéaste et la gâchette d'un reporter. Entre fiction et documentaire, ses clichés prennent le public sur le vif et les modèles en pause. La mise en scène est précise, le regard lointain, la lumière artificielle comme sur un plateau de tournage où le temps se serait arrêté. Influencé par la photographie de magazines de mode, qu'il a pratiquée, et la publicité, son travail se veut calme et posé comme pour mieux atteindre sa cible et transmettre son message. Sa série, « East of Eden », commencée en 2008 et exposée à la galerie David Zwirner de Londres, semble remettre en question la réalité. Sur *Iolanda* (2011) *(ci-dessus)*, une vieille dame, la main délicatement posée sur son dessus-de-lit, regarde à l'horizon. Résignée, elle attend que vienne l'emporter cette tornade télévisée. Inspiré par la situation économique et politique aux États-Unis, Philip-Lorca diCorcia met en scène les états psychologiques d'une population en proie aux désillusions. L'être humain est un sujet récurrent qu'il photographie à perdre haleine. Il présente également « Hustlers » (1990-1992) jusqu'au 2 novembre, dans l'antenne new-yorkaise de la galerie. Une série de portraits de prostitués à Hollywood, pris sur le bord de la route, dans des motels miteux ou sur les banquettes déchirées d'un *diner* d'autoroute.

GALERIE DAVID ZWIRNER. 24 GRAFTON STREET. 10H-18H (SF SAM. ET DIM.). LE LUN. SUR RDV. GRATUIT. TÉL : 00 44 203 538 3165. WWW.DAVIDZWIRNER.COM





G SALZBOURG (AUT)
Robert Mapplethorpe
PHOTOGRAPHIE XXe
JUSQU'AU 26 OCTOBRE

Un poème en images

Mises en scène par Cindy Sherman, Bob Wilson ou encore Sofia Coppola, les photographies de Robert Mapplethorpe s'en remettent cette fois au regard de l'actrice Isabelle Huppert, curatrice de l'exposition. Entre les nus *(Lisa Lyon,* 1982), les natures mortes *(Calla Lily,* 1986) et les portraits de célébrités, elle a privilégié la rencontre avec la poésie de ces « *photos silencieuses* » comme figées dans le temps. La sensibilité de la comédienne a fait mouche, happée par la délicatesse des traits et une beauté naturelle des clichés. La pureté du noir et blanc apporte aux modèles une vraie douceur et un mysticisme inédit propres à Robert Mapplethorpe dès sa première photo de Patti Smith, prise avec un Polaroid emprunté à une amie. Un doigté qui ne l'a jamais quitté et que cherche à valoriser sa fondation créée en 1988, un an avant le décès de ce poète de l'image.

GALERIE THADDAEUS ROPAC. VILLA KAST. MIRABELLPLATZ 2A. 10H-18H (SF DIM.). GRATUIT. TÉL. : 00 43 662 881 393. WWW.ROPAC.NET



O ROME (IT)
Patrick Faigenbaum
PHOTOGRAPHIE XXe
DU 4 OCTOBRE AU 19 JANVIER

Du noir et blanc à la couleur

À l'occasion de la 12e édition du Festival international de Rome, le critique d'art Jean-François Chevrier et l'artiste Jeff Wall présentent une centaine d'œuvres du photographe parisien Patrick Faigenbaum, lauréat du Grand Prix international Henri Cartier-Bresson en janvier. De sa célébrité, née en tirant le portrait de familles aristocratiques italiennes dans une tradition ancestrale tout en ajoutant sa touche en noir et blanc, il ne garde que des souvenirs, portant désormais son objectif sur le monde. Depuis ses premiers pas à la Villa Medicis de 1985 à 1987, ses clichés ont pris des couleurs, laissant entrevoir les ridules du temps sur des paysages désolés et les rayons du soleil sur une activité urbaine récurrente. De scènes quotidiennes il réussit à tirer une part de magie. Il adoucit alors la réalité pour lui offrir un instant de répit.

VILLA MÉDICIS. VIALE TRINITÀ DEI MONTI. 10H45-13H ET 14H-19H (SF LUN.). 3 €/6 €. TÉL. : 00 39 06 6761 311. WWW.VILLAMEDICI.IT



G LONDRES (GB)
Le Berlin de George Grosz. Prostituées, politiciens, profiteurs
PEINTURE, DESSIN XXe
JUSQU'AU 2 NOVEMBRE

Exclu de l'école pour avoir levé la main sur son professeur de discipline, George Grosz est un artiste dissipé. Méprisant l'autorité et la bourgeoisie allemande des années 20, il utilisera son talent d'illustrateur pour rendre compte d'un milieu dont il a horreur. La galerie Richard Nagy expose une cinquantaine d'œuvres, reflets de son coup de crayon satirique et moqueur accentué par la Première Guerre mondiale, dont il tirera sa meilleure toile, *Deutschland, ein Wintermärchen* (1918). Organisée au profit de Global Witness, cette rétrospective apparaît comme un message contre les injustices et les conflits qui affaiblissent les peuples.

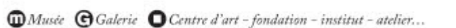
GALERIE RICHARD NAGY. 22 OLD BOND STREET. 12H-17H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. TÉL. : 00 44 020 7262 6400. WWW.RICHARDNAGY.COM



m BARCELONE (ES)
Art, deux points. Barcelone vit l'art contemporain
JUSQU'AU 6 JANVIER

Pour la première fois, deux institutions espagnoles, le musée d'Art contemporain de Barcelone et La Caixa, collaborent à la création d'une exposition d'envergure réunissant 400 œuvres de 125 artistes internationaux. Au mur, Juan Muñoz, Tony Cragg, Mike Kelley, Dieter Roth, Christo et Gerhard Richter, entre autres, se côtoient dans une rencontre entre modernité, avant-garde et postmodernisme. Les commissaires ont choisi de traiter ces périodes par thèmes et non de suivre l'habituelle chronologie : ils mettent en valeur similitudes et divergences pour comprendre les origines de l'art contemporain et son large champ de médiums.

MACBA. PLAÇA DELS ÀNGELS. 10H-20H. 10H-21H LE SAM. 10H-15H LE DIM. 9 €. TÉL. : 00 34 93 412 08 10. WWW.MACBA.CAT



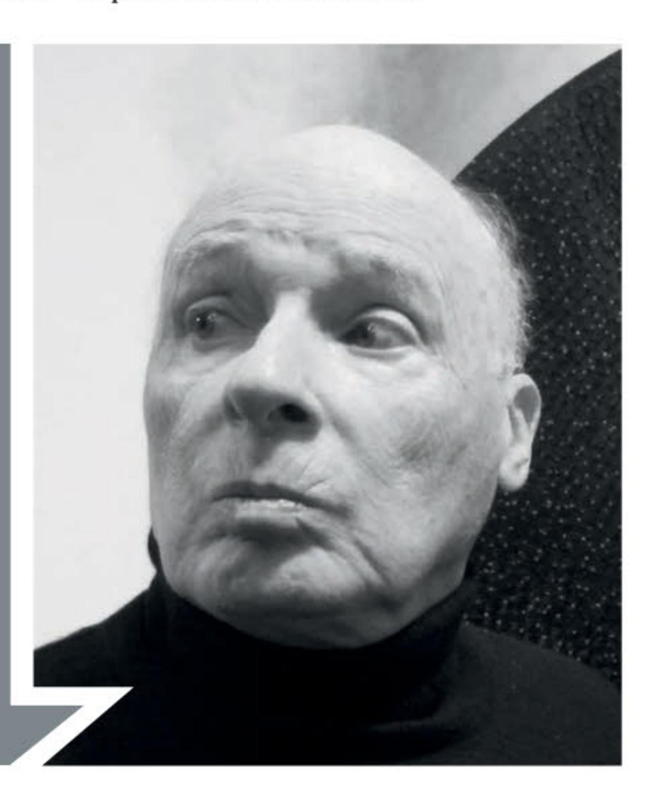
Dans un marché de l'art totalement dérégulé, le délit d'initié, loin d'être une infraction, guide les acquisitions des plus importants collectionneurs. À cette fin, ceux-ci rémunèrent des conseillers, les « *art advisors* ». Leur métier ? Deviner avant tout le monde qui seront les futures stars pour les acheter, dès aujourd'hui, à des prix avantageux. Chaque mois, *Arts Magazine* lève un coin du voile, décortique la mécanique artistico-financière, et vous fait profiter des conseils d'achat de son duo de spécialistes, un critique d'art et un analyste financier.

Stéphane Corréard et Étienne Gatti TEXTE

//// DÉLIT D'INITIÉ BERNARD AUBERTIN

L'ARTISTE

Né en 1934, Bernard Aubertin est l'un des derniers survivants d'une ère héroïque où peinture monochrome rimait avec engagement, voire performance, et non décoration. Proche d'Yves Klein à partir de 1957, il entreprend dès 1960 sa série la plus emblématique, les « Tableaux clous », puis, en 1961, ses « Tableaux feu ». Il rejoint alors le groupe Zéro, fondé quatre ans plus tôt à Düsseldorf par Heinz Mack et Otto Piene pour faire table rase de toute forme de création antérieure et élaborer une situation nouvelle, en harmonie avec les éléments physiques et naturels. D'une grande force visuelle et d'un impact psychique puissant, l'œuvre d'Aubertin est resté depuis lors fidèle à l'exploration des possibilités dynamiques du rouge et du feu, même s'il s'aventure parfois du côté de l'or et du blanc, ou du cinétisme.



LE MARCHÉ

Proche, sans y être rattaché, des mouvements de l'art optique ou concret, Bernard Aubertin est présent depuis les années 70 sur un marché international (Italie et Allemagne principalement, mais également Autriche, Suisse, et même Venezuela). Actuellement, sa cote semble confortée par un double phénomène. Tout d'abord, une relecture générale de l'art des années 60 et 70 est en cours. Ainsi, l'op art jouit d'un net regain d'intérêt : les prix d'adjudication des œuvres des ténors de ce mouvement progressent constamment, de 10 à 15 % par an en moyenne. Cette année, de nouveaux records ont été battus : 657 331 euros pour *Physichromie Ubs Rouge,* de Carlos Cruz-Diez, et 1 876 608 euros pour *Stretch,* de Bridget Riley. Plus spécifiquement, l'apport du groupe Zéro est actuellement réévalué, comme en témoigne l'excellent accueil reçu par la rétrospective organisée cet été à Paris, au Passage de Retz. Enfin, la parenté entre Bernard Aubertin et d'autres peintres radicaux de la même génération et de la précédente (Yves Klein et Günther Uecker, qu'il a bien connus, mais également Lucio Fontana ou Enrico Castellani) l'avantage directement. Et pour cause, leurs records atteignent globalement des montants cinquante à mille fois supérieurs (de 936 273 euros pour Uecker à 29 399 686 euros pour Klein).



↳ Mise à feu du ***Disque de feu tournant,*** au Passage de Retz pour l'exposition « ZERO. Paris-Düsseldorf », par Bernard Aubertin, juillet 2013.

⌄ ***Livre brûlé (De l'équivoque à l'impasse, Jacques Lacan),*** 2011, livre brûlé, 35 x 41 cm.

↲ ***Tableau-feu aux boîtes d'allumettes,*** 2009, carton renfermant des pochettes d'allumettes, calciné, 80 x 60 cm.

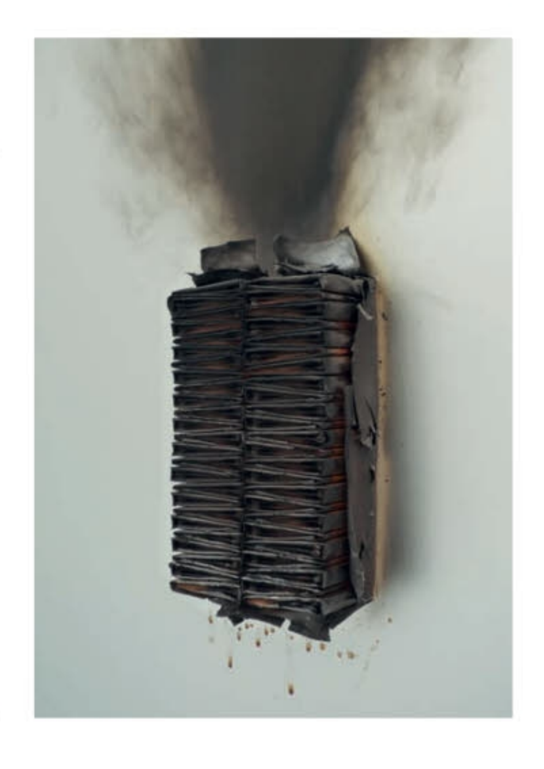
LE RÉSEAU DE DISTRIBUTION

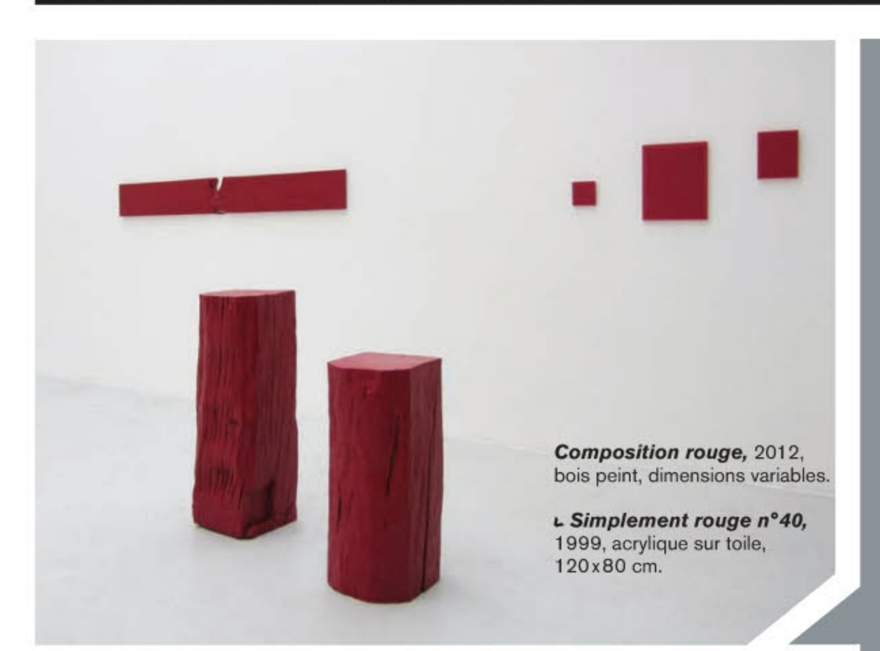
Le travail de Bernard Aubertin est représenté à Paris par la galerie Jean Brolly. Avant d'être marchand, Jean Brolly a été l'un des principaux collectionneurs français depuis les années 70, soutenant très tôt de futures stars comme Buren, Morellet, Parrino, Toroni, mais aussi Ming ou Hirschhorn. Ses choix sont donc suivis avec une attention particulière. Sa galerie participe régulièrement aux principales foires internationales (Abu Dhabi, Bologne, Bruxelles, Cologne, Moscou, New York). En 2012, des œuvres d'Aubertin ont été incluses dans une exposition prestigieuse à la galerie Tornabuoni à Paris, « Tout feu, tout flamme », dont le commissariat était assuré par le conservateur Daniel Abadie. La même année, la galerie Mayor de Londres (spécialisée dans la remise en lumière d'artistes importants des années 60 et 70) lui a consacré une exposition, avec le peintre néerlandais Armando. Parallèlement, de nombreuses galeries allemandes, hollandaises et italiennes achètent et vendent ses œuvres, conférant une liquidité importante à son second marché. Cette liquidité du second marché se constate aussi dans les ventes aux enchères, où actuellement plus de 100 de ses œuvres sont présentées chaque année.



LA LÉGITIMITÉ INSTITUTIONNELLE

Membre important d'un mouvement d'avant-garde européen historique, Bernard Aubertin jouit d'une forte légitimité, reconnue dès les années 70, décennie où lui sont consacrées plusieurs expositions monographiques d'envergure. Depuis une dizaine d'années, une nouvelle génération de conservateurs s'attache à faire reconnaître sa singularité : Jean de Loisy l'a ainsi invité en 2012 à intervenir directement sur le bâtiment du Palais de Tokyo. Ses œuvres ont été régulièrement exposées à l'Espace de l'art concret à Mouans-Sartoux, et, en 2006, au Kunst Palast de Düsseldorf et au musée d'Art moderne de Saint-Étienne, puis, en 2012 ,au Stedelijk Museum de Schiedam (Pays-Bas). Enfin, en 2013, le MAMAC de Nice lui a consacré une exposition intitulée « La Nature des choses », et Bernard-Henri Lévy l'a inclus dans « Les Aventures de la vérité » à la Fondation Maeght *(lire* Arts magazine *n°79, p. 130).* De nombreuses collections de musées conservent ses œuvres, en France (Centre Pompidou, BnF, MAC de Lyon, musée de Grenoble, etc.), mais aussi en Allemagne, en Suisse, aux États-Unis (Floride) ou au Venezuela.





Composition rouge, 2012, bois peint, dimensions variables.

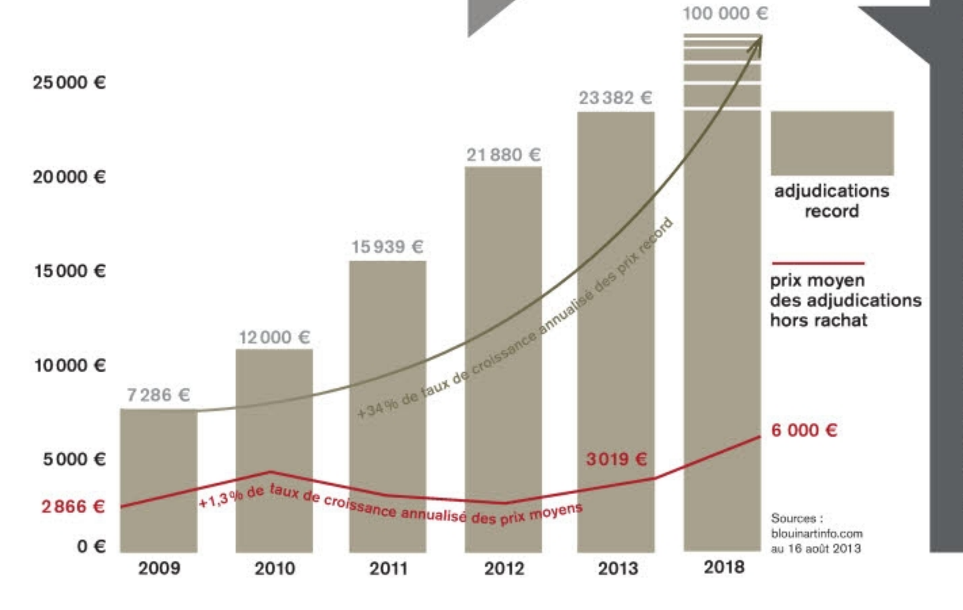
⌞ ***Simplement rouge n°40,*** 1999, acrylique sur toile, 120x80 cm.

LE PRIX

Le montant moyen d'adjudication de ses œuvres a progressé de 219 % depuis l'an 2000 mais s'est stabilisé depuis 2009, enregistrant un taux de croissance annualisé de 1,3 %. Parallèlement, les adjudications record progressent de 34 % par an (soit +221 % entre 2009 et aujourd'hui). Cette divergence s'explique par une prime aux œuvres des séries emblématiques, notamment les « Tableaux clous ». 100 euros investis en l'an 2000 dans un tableau de cette série en valent aujourd'hui 1 200. D'autre part, l'indice prix/estimation de Bernard Aubertin entre 2000 et 2013 s'établit à 55 et indique une tendance à l'adjudication au-dessus de l'estimation moyenne (50 correspond à une tendance à l'adjudication au niveau de l'estimation moyenne tandis qu'un indice de moins de 50 correspond à une tendance à l'adjudication en dessous).
La prime aux œuvres de qualité *(stock-picking)* incite à considérer les caractéristiques des pièces établissant des records en vente aux enchères. D'après les 10 enchères record depuis 2009, il s'agit d'un « Tableau Clous » (50 % des records) et d'une œuvre réalisée en 1969 (40 % des records).

L'OBJECTIF

Compte tenu de l'environnement de marché et de la relecture institutionnelle dont fait l'objet l'œuvre de Bernard Aubertin, la tendance de hausse à long terme devrait continuer au rythme observé depuis 2000. On peut ainsi anticiper un doublement d'ici cinq ans des enchères moyennes, autour de 6 000 euros. Quant aux adjudications record, la même projection conduit à une hypothèse de 100 000 euros.



CONCLUSION

Radicales et puissantes, les œuvres de Bernard Aubertin sont aisément reconnaissables. Il est encore possible d'acquérir sur le premier marché ses travaux sur papier dès 1 000 euros et des œuvres iconiques, comme les « Tableaux clous » ou les « Livres brûlés » entre 3 000 et 7 000 euros. Un artiste historique au prix d'un jeune artiste ? Ce genre d'« anomalie » comble les acheteurs clairvoyants. Attention cependant : une réévaluation devrait intervenir rapidement, et cet effet d'aubaine ne durera pas. Mais la véritable motivation pour collectionner les œuvres d'Aubertin reste le plaisir d'accéder ainsi à un pan de son inflexible philosophie, qu'il résume ainsi : *« Mon travail livre des messages empreints d'humanisme, et je souhaite qu'il induise une réflexion lucide sur le monde. »*

L'ENCYCLOPÉDIE DES GUERRES

Jean-Yves Jouannais

De A comme Abeille à Z comme Zouave, depuis Homère jusqu'à Hiroshima, depuis 2008 et jusqu'en 2030 – au moins –, Jean-Yves Jouannais s'est engagé à penser et à classer les innombrables aspects de tous les conflits dans sa vertigineuse *Encyclopédie des guerres*. Ce mois-ci, un aperçu de la lettre **P**.

Panache
Jochen Gerner, « Panache », encre noire sur support imprimé, *in Panorama du feu,* coffret de 51 livrets, L'Association/galerie Anne Barrault, 2010.



Album de coloriage polonais pour enfants, Histoire des armes, *transformé en abécédaire par l'auteur et colorié par sa fille Nina.*

PROCHAINES CONFÉRENCES

COMÉDIE, REIMS
Le mercredi 16 octobre, à 19h30
CENTRE POMPIDOU, PARIS
Le jeudi 17 octobre, à 19h

Parfumerie

1. « Croydon était l'aérodrome satellite de Kenley, à quelques kilomètres au nord. À l'aube, Tommy Thompson nous y accueillit et nous expliqua tout de suite de ne pas nous étonner des parfums exotiques qui traînaient dans l'air : le 15, les Allemands avaient non seulement raté l'objectif principal, Kenley, mais touché l'usine de savonnettes et de parfums Bourjois. Pendant des jours l'étrange pot-pourri de parfums persista. »

Peter Townsend, Un duel d'aigles, *tome 2, p. 219, coll. « J'ai Lu », éditions Robert Laffont, 1969.*

Patère

1. « Dimanche 5 décembre 1915. Le cadavre a été enlevé. Tant mieux, on s'y habituait trop. Les hommes suspendaient leur musette à ses pieds qui passaient comme des patères. »

Guillaume Apollinaire, Lettres à Madeleine, *p. 408, coll. « Folio », éditions Gallimard, 2005.*

2. « Il y avait des coins particulièrement affreux, comme cette tranchée, près de Souchez, où le soutien du parapet était formé de cadavres. On accrochait l'équipement et les étagères aux pieds qui sortaient des parois ! »

Major General Sir Edward L. Spears, Prélude à la victoire, *p. 268, éditions Presses de la cité, 1968.*

Phosphore

1. « Ce soir-là, Lanza se trouvait chez Ridoni, et les deux amis, assis dans le noir, parlaient du massacre de Hambourg. Les rapports du consul royal d'Italie à Hambourg racontaient des faits terrifiants. Les bombes au phosphore avaient mis le feu à des quartiers entiers de cette ville, faisant un grand nombre de victimes. Jusque-là, rien d'extraordinaire : même les Allemands sont mortels. Mais des milliers et des milliers de malheureux, ruisselants de phosphore ardent, dans l'espoir d'éteindre le feu qui les dévorait, s'étaient jetés dans les canaux qui traversent Hambourg en tous sens, dans le port, le fleuve, les étangs, jusque dans les bassins des jardins publics ou s'étaient fait recouvrir de terre dans les tranchées creusées çà et là sur les places et dans les rues pour servir d'abri aux passants en cas de bombardement.
Agrippés à la rive et aux barques, plongés dans l'eau jusqu'à la bouche, ou ensevelis dans la terre jusqu'au cou, ils attendaient que les autorités trouvassent un remède quelconque contre ce

Pont
La Bataille de Lodi, 11 mai 1796, Louis-François Lejeune, 1804, musée de Versailles.

Protection
L'armure dite « Farina », qui se révéla inefficace (1915), *in Guerres, reportages de 1854 à nos jours,* Claudio Razeto, éd. Place des Victoires, 2011, p. 107.





feu perfide. Car le phosphore est tel qu'il se colle à la peau comme une lèpre gluante, et ne brûle qu'au contact de l'air. Dès que ces malheureux sortaient un bras de la terre ou de l'eau, le bras s'enflammait comme une torche. Pour échapper au fléau, ces malheureux étaient contraints de rester immergés dans l'eau ou ensevelis dans la terre comme les damnés de Dante. Des équipes d'infirmiers allaient d'un damné à l'autre, distribuant boisson et nourriture, attachant avec des cordes les plus faibles au rivage afin qu'ils ne s'abandonnent pas vaincus par la fatigue et se noient : ils essayaient tantôt un onguent, tantôt un autre, mais en vain, car tandis qu'ils enduisaient un bras, une jambe, ou une épaule, tirés un instant hors de l'eau ou de la terre, les flammes semblables à des serpents de feu, se réveillaient aussitôt et rien ne parvenait à arrêter la morsure de cette lèpre ardente. »

Curzio Malaparte, La Peau, *pp 142-143, coll. « Folio », éditions Denoël, 1949.*

2. « J'en savais un bout sur Dresde !… j'avais vu huit jours avant le consul de Dresde… le dernier consul de Vichy… il m'avait tout raconté ! la tactique de l'écrabouillage et friterie totale au phosphore… mise au point américaine !… parfaite !… le dernier "new-look" avant la bombe A… d'abord les abords, la périphérie… au soufre liquide et dégelées de torpilles… et puis rôtisserie générale ! tout Dresde-Centre ! second acte !… les églises, les parcs, les musées… que personne réchappe !… »

Louis-Ferdinand Céline, D'un château l'autre, *p. 313, coll. « Folio », éditions Gallimard, 1983.*

Précision militaire

1. « Le colonel Frédéric Kraus (…) se distinguait par une stupidité congénitale et respectable. Lorsqu'il racontait quelque chose, il ne disait que des choses exactes, craignant toujours de ne pas être compris. "Eh bien, une fenêtre, messieurs ! savez-vous ce que c'est qu'une fenêtre ?" Ou bien encore : "Un chemin bordé de deux côtés par des fossés s'appelle chaussée. Eh bien, messieurs ! savez-vous ce que c'est qu'un fossé ? Un fossé est un trou allongé auquel travaillent un certain nombre d'ouvriers. C'est une excavation. Oui. On y travaille avec des pioches. Savez-vous ce que c'est qu'une pioche ?" Il était atteint de la manie de la définition et s'y adonnait avec l'exaltation d'un inventeur qui explique ses œuvres. "Un livre, messieurs, c'est un assemblage de feuilles de papier, qui, coupées de façons différentes et ayant des dimensions différentes suivant le cas, sont couvertes de caractères d'imprimerie, réunies ensemble, reliées et collées. Savez-vous ce que c'est que la colle ? C'est une matière gluante." »

Jaroslav Hašek, Le Brave Soldat Chvéïk, *pp. 343-344, coll. « Folio », éditions Gallimard, 1975.*

2. « Un homme, c'est un simple soldat ; deux hommes, une paire ; trois, un trio. Une paire plus un trio forment une bande de cinq, c'est-à-dire une escouade. »

Chang Yu, in *Sun Tzu,* L'Art de la guerre, *p. 123, coll. « Champs », éditions Flammarion, 1972.*

3. « Lorsqu'une sentinelle aperçoit un incendie, elle crie : Au feu ! »

Manuel du gradé de l'artillerie, *p. 627, Librairie militaire Henri Charles-Lavauzelle & Cie, 1923.*

ARTS MAGAZINE

ARTS MAGAZINE est édité par Fleurus Presse SARL au capital de 49 783,11 €
Siège social : 34, rue du Sentier, 75002 Paris
Directeur de la publication : Jean-Martial Lefranc
Comité de direction :
Jean-Martial Lefranc, Pascal Teulade et Patricia Notarianni
Actionnaire : Héros et Patrimoine
N° Commission paritaire : 0 318 K 86 775
ISSN : 1765-3711

RÉDACTION : 34, rue du Sentier, 75002 Paris
Pour joindre la rédaction, faites le 01 56 79 36 92.
Pour nous écrire : prénom.nom@artsmag.fr
Directrice de la rédaction : Pascaline Vallée
Rédacteur en chef : Jean-Martial Lefranc
Rédactrice en chef adjointe : Sabrina Silamo
Stagiaire : Laura Heurteloup
Ont contribué à ce numéro : Anastasia Altmayer, Julien Blanpied, Stéphane Corréard, Hakima El Djoudi, Émilie Formoso, Étienne Gatti, Martine Guilcher, Jean-Yves Jouannais, Marie-Christine Loriers, Philippe Peter, François Quintin, Aurélie Romanacce, Bélinda Saligot
Maquettistes : Frédéric Peyrichou, Étienne Hénocq
SR : Stephanie Arc
Rédactrice photo : Souâd Mechta (icono@artsmag.fr)

Relations abonnés :
Fleurus Presse – TSA 37505 – 59782 Lille Cedex 9
Tél. : 03 20 12 11 10 (du lun. au ven. : 9h-18h)
relation.abo@fleuruspresse.com
Suisse : Edigroup - Tél. : 022 860 84 01
abonne@edigroup.ch
Belgique : Edigroup - Tél. : 070233304
abonne@edigroup.be

Directrice marketing et abonnements :
Karine Castello
Chef de produit marketing direct : Arthur Peys
Directrice marketing et diffusion :
Frédérique Nodé-Langlois - Tél. : 01 56 79 36 13
f.nodelanglois@fleuruspresse.com
Gestion vente au numéro :
Réservé aux dépositaires et aux marchands de journaux : Destination Media.
Tél. : 01 56 82 12 06. Fax : 01 56 82 12 09.
Régie publicitaire : Mediaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 97 70 - Fax : 01 44 88 97 79
Tel: 01 44 88 suivi des 4 chiffres
Email: pnom@mediaobs.com
Directeur général : Corinne Rougé (93 70),
Chef de Publicité : Aurélie Desz 01 70 37 39 76
Studio : Nicolas Niro (89 26)
ADV : Caroline Hahn (97 58)

Fabrication : Créatoprint -
Tél. : 06 71 72 43 16
Images numériques : Gilles Lot
Impression : Artigrafi che Boccia
Via Tiberio Claudio Felice, 7
84131 Salerno, Italie



CRÉDITS PHOTOS

Couverture : Collection Elalouf. Courtesy CENTQUATRE-Paris
p. 3 : © coll Stefano StEvE ;
p. 4-5 : © Zeng Fanzhi studio; © musée du quai Branly, photo Claude Germain; © Jakob+MacFarlane Artiste associé Electronic Shadow -Photo Roland Halbe; © Robert Stadler Studio; ©Johannes van de Weert; © Marc-Antoine Serra
p. 6 : © Dondero/Leemage
p. 8 : © Prudence Upton/Destination NSW.
p. 10 : © Courtesy de l'artiste de Galleria Zero, Milan ; © Courtesy de l'artiste ; © Courtesy de l'artiste et Frac des Pays de Loire ; photo : Marc Domage.
p. 12-15 : © Ro Gallery (RoGallery.com); ©Erwin Wurm; © Miss.Tic/ADAGP 2013; Leclère Mdv
p. 16-17 : © ADAGP, Paris 2013 pour Tetsumi Kudo, courtesy galerie Christophe Gaillard, photographe Rurik Dmitrienko
p. 18-19 : © Crédit Photo : Vincent Thfoin, Courtesy Galerie Louis Carré, Paris; courtesy Fabien Merelle, Galerie Guy Bärtschi, Genève; © Richard Prince, Courtesy Gladstone gallery, New York; © Claude Gaspari.
p. 20-21 : © Associazione Pasolini Matera ; Photo : Archivio Notazangelo. © Carlotta Films.
p. 22-23 : © Mathieu Zazzo
p. 24-26 : © O.H. Dancy ; © Christian Jaccard ; © Marie Hamel
p. 28-29 : © Galerie Bernard Dulon DR ; © Courtesy of Friedman Benda, New York ; Tephra Formations © Jacques Gavard ; © Robert Stadler Studio
p. 30-32 : © D.Darrault ; © Yann Monel; © Zaha Hadid Architects
p. 34-35 : © domaine public cf. Wikimedia; © Inter IKEA Systems B.V 2013
p. 36-37 : © 2013, Les Éditions Albert René/Goscinny – Uderzo; © D.R.;
p. 38-39 : © Valérie Zeitoun, institut Pasteur; © Marc Dieulangard, Fabrice Hyber.
p. 40-42 : Hiroshi Sugimoto / D.R. © cité nationale de l'histoire de l'immigration/ K. Benamer © Eric Deniset; © Pierrick Sorin.
p. 46 : © Succession Marcel Broodthaers
p. 52-57 : © La Panacée; © R.Halbe_0219 ; © Mark Hansen and Ben RUBIN all rights reserved; © Matthias Gommel ; © ICD/ITKE University;
p. 58-61 : © CAILLET ERIC; © Brice PELLESCHI-La Panacee;
p. 64-75 : © Xavier Zimmermann / FRAC PACA Commande du FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur; © Nicolas Waltefaugle; © Jakob+MacFarlane Artiste associé Electronic Shadow -Photo Roland Halbe; © Takumi Ota Photography; © Cabinet d'architectes Lacaton & Vassal, 2010; © Superflex, Courtesy Niels Staerk Contempory. Art Gallery. Collection FRAC Nord-Pas de Calais; © BIG – Bjarke Ingels Group; © c.martinez Mairie d'Aix; © 2011, Studio Aline Rispal; © Musée de Pont-Aven, réalisation L'Atelier de l'Île.
p. 76-77 : © Ryan Gander. Courtesy the artist and Ishikawa Collection, Okayama, Japan. Image Keizo Kioku
p. 78-79 © Ken Adlard ; © Ryan Gander. Courtesy the artist and Ishikawa Collection, Okayama, Japan; © Ken Adlard
p. 82-85 : © Tate photography ; © The Henry Moore Foundation ; © photo : Lucy Dawkins, Tate photography©
p. 86-91 : © Zeng Fanzhi studio
p. 92-95 : © Sprengel Museum, Hanovre; © Tate, Londres; © MoMA, New-York; © Metropolitan Museum of Art, New-York;
p. 96-99 : ©Jahrhunderthalle Bochum; © Wonge Bergmann für Ruhrtriennale 2012-14; © Frederik Pedersen; Zentrum Paul Klee, Bern; © Zentrum Paul Klee, Bern
p. 100-101 : © Palais des Beaux-Arts de Lille ; photo : Charles Delcourt ; © Tripostal ; photo : Franklin Azzi ; © Musée de l'Hospice Comtesse.
p. 102-103 : © MuBA ; photo V. Solignac ; photo : DR. © Le Fresnoy ; photo : Peter Mauss/ESTO. © LaM ; photo : Max Lerouge/LMCU ; © Manuelle Gautrand Architecture. © D. BOKALO. © F. Kleinefenn.
p. 104-105 © Conseil général du Nord ; photo Philippe Houzé ; photo : Dominique Lampla. © Musée du Louvre - Lens ; photos :© Hisao Suzuki ; Iwan Baan ; Franky Larousselle © C. Christiaen ; © coll. LAAC ; photo Bernard Chauveau Editeur - Le Néant Editeur/ photo : Philippe Chancel © ADAGP Paris 2013.
p. 106-107 : © Marc-Antoine Serra ; © Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration
p. 108-109 : © Tate photography ; © Tate ; © Tate photography
p. 110-119 : J. Reid; © Johannes van de Weert; © Sex Pistols Residuals; D.R. et
Courtesy Malcom McLaren; © Linder. Courtesy of Smart Shave /Modern Art, Londres; © Courtesy of Smart Shave / Modern Art,Londres; © D.R.; © Courtesy Peter Saville; © Courtesy Peter Fischli
p.120-121 : feipel Bechameil - FRAC PACA
p.122-123 : © musées d'Art et d'Histoire de la Ville de Genève / photo Bettina Jacot-Descombes; © Felice Varini, photo : André Morin; © Galerie mfc-michèle didier, Paris; © Beno⊠t Pype; © F.Vincent.
p. 124-125 : Courtesy Galerie Xippas; © Matthew Barney - Joe & Marie Donnelly - © Courtesy Gladstone Gallery, New York and Brussels; © musée du quai Branly, photo Claude Germain; documentation céline duval, courtesy Semiose Galerie, Paris; © Guy Tillim. Courtesy galerie Stevenson, Cape Town and Johannesburg.
p. 126-127 : vidéo : Marcel Dinahet. Courtesy Jan Kopp; © Max Roy_Geoffroy_; © .R.; © Reiji - ©Museée des impressionnismes Giverny; © Carl Freedman Gallery.
p. 128-129 : © Sun Yuan & Peng Yu - Courtesy : Galerie Perrotin; © Musée Orsay; © Fracpicardie, André Morin, D.R. © Olivia Boudreau © Collection Francès
p. 130-131 : © Noémie Goudal; © Cerise Doucède; © Musées de la Ville de Strasbourg / Diogenes Verlag AG Zürich. Photo : Musées de la Ville de Strasbourg / Mathieu Bertola;
© Musées de la Ville de Strasbourg / Tomi Ungerer. Photo : Musées de la Ville de Strasbourg / Mathieu Bertola; © Fondation François Schneider; © Gruppo Sportivo; © Francis Baudevin
p. 132-133 : © ADAGP, Paris 2013; © ADAGP, Paris 2013; © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski; © J. Bernard; © cicrp; © Denise Colomb; © RMN (Musée d'Orsay) / Réunion des Musées Nationaux; © Coll. Des artistes et galeries Gourvennec-Ogor, Marseille.
p. 134-135 : © Photographie : Fabrice Seixas; © C. Piot; © Courtesy the artist; © YZ; (c) Sabine Weiss
p. 136-137 : © Courtesy the artist and David Zwirner, New York/London; © Tate Images / Tate Images; © Robert Mapplethorpe Foundation. Used by permission. Courtesy Galerie Thaddaeus Ropac, Paris/Salzburg.© Courtesy of Richard Nagy Ltd, London; © Arxiu fotogràfic Fundació «la Caixa»
p. 138-139 : © Courtesy Galerie Jean Brolly
p. 140 : Courtesy Galerie Jean Brolly ean-Paul Robin – © ADAGP, Paris 2013
p. 142-143 : © L'Association/galerie Anne Barrault, 2010 ; ©Luisa Ricciarini/Leemage ; © D.R.
p.146 : © Aurélie Romanacce

Parce que le vernissage est un moment décisif où l'artiste présente pour la première fois son œuvre au public, *Arts Magazine* a décidé d'immortaliser ces rencontres par des portraits dédicacés.

Aurélie Romanacce TEXTE ET PHOTO



« Je regrette de ne plus avoir le temps de faire mes pochoirs dans la rue »

JEF AÉROSOL DEVANT UNE DE SES PALISSADES, PARIS, LE 4 SEPTEMBRE 2013

La magie du street art a encore frappé ! En ce 4 septembre, hommes d'affaires, et filles et garçons tatoués se retrouvent au vernissage de la mairie du 1er arrondissement. Nicolas Laugero Lasserre, directeur de l'espace Pierre Cardin, présente sa collection de Shepard Fairey, JonOne ou Jef Aérosol, dans une ambiance décontractée, entre fanfare burlesque et vodka framboise. Jef Aérosol, justement, le chapeau vissé sur la tête, s'apprête à réaliser au pochoir un Jimi Hendrix grandeur nature sous les yeux du public. L'œuvre rejoindra une vente aux enchères sur le rock organisée le 7 novembre chez ArtCurial (« It's Only Rock'n'Roll »). À côté de la toile fraîchement peinte, une palissade accueille les silhouettes au pochoir de la fratrie pop, rock et engagée que l'artiste s'est choisie : Andy Warhol, Basquiat, Keith Haring se dressent en sentinelles bienveillantes, aux côtés de Ian Curtis, le chanteur de Joy Division, et de Sandrine Bonnaire dans le film *Sans toit ni loi,* d'Agnès Varda. *« Cette œuvre est un clin d'œil à la palissade qui entourait le Louvre en 1985-86*, raconte l'artiste. *C'était un des premiers lieux d'expression où se retrouvaient les artistes de l'époque. »* Un hommage d'autant plus savoureux quand on sait que la mairie du 1er se situe justement en face du Louvre.

Parcours Né à Nantes le 15 janvier 1957, il vit et travaille à Marcq-en-Barœul. **1982 :** premier pochoir à Tours, puis à travers le monde (Europe, États-Unis, Chine). **2011 :** exposition personnelle au musée des Avelines (Saint-Cloud). **2012 :** rétrospective de trente ans de création par la galerie Magda Danysz (Orléans). **2013 :** exposition à la Maison des arts de Créteil, et parution de *Jef Aérosol. Parcours fléché,* aux éditions Alternatives.

BOSCH
VÉRONÈSE
GRECO...
LA RENAISSANCE ET LE RÊVE

09 OCTOBRE 2013
26 JANVIER 2014

MUSÉE DU LUXEMBOURG







